

COLLECTION

CULTURES QUÉBÉCOISES

dirigée par
Yvan Lamonde et Michel Lacroix

Le pari canadien d'André Siegfried

Gérard Fabre



Le pari canadien
d'André Siegfried

Cultures québécoises

Collection dirigée par Yvan Lamonde et Michel Lacroix

Cette collection fait place à des travaux historiques sur la culture québécoise, façonnée par diverses formes d'expression : écrite et imprimée, celle des idées et des représentations ; orale, celle des légendes, des contes, des chansons ; gestuelle, celle du corps et des formes variées de manifestations ; matérielle, celle des artefacts ; médiatique, celle des médias de communication de masse, portée par la technologie et les industries culturelles. Ouverte aux travaux comparatifs, aux défis de l'écriture et de l'interprétation historiques, la collection accueille aussi des essais ainsi que des travaux de sémiologie et d'anthropologie historiques.

Une liste des titres parus est disponible à la fin de l'ouvrage.

www.pulaval.com

Gérard Fabre

Le pari canadien
d'André Siegfried



Presses de
l'Université Laval

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.

We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

SODEC
Québec

Mise en pages : In Situ

Maquette de couverture : Laurie Patry

Illustrations de la couverture :

© Les Presses de l'Université Laval 2021

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2021

ISBN 978-2-7637-5385-0

PDF 9782763753867

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Avant-propos | 1 |
| Introduction..... | 3 |
| Préambule | 5 |
| Les Siegfried, père et fils | 5 |
| Le port du Havre : une fenêtre sur l'Amérique | 7 |
| Une formation éclectique | 8 |
| L'influence leplaysienne..... | 9 |
| Première partie | |
| Le Canada : un carrefour | 11 |
| D'un empire à l'autre..... | 11 |
| Les cours de Siegfried sur le Canada..... | 14 |
| Une approche triangulaire..... | 17 |
| Une orientation anglophile et impériale..... | 20 |
| Le bipartisme canadien | 22 |
| L'omniprésence du clergé dans le Dominion | 24 |
| Les obstacles mentaux à la relation franco-canadienne ... | 25 |
| Les obstacles économiques à la relation franco-canadienne | 27 |
| Le péril de l'américanisation | 30 |

Deuxième partie

| | |
|--|-----------|
| Le Canada français | 35 |
| Le Québec comme part de soi-même | 35 |
| La question du catholicisme..... | 37 |
| Un jugement plutôt bienveillant à l'égard du clergé..... | 40 |
| Heurts et malheurs de l'histoire transatlantique | 42 |
| Wilfrid Laurier | 43 |
| Henri Bourassa..... | 48 |
| L'abbé Henri-Raymond Casgrain | 50 |

Troisième partie

| | |
|---|-----------|
| L'autre Canada | 57 |
| Les références anglo-saxonnes de Siegfried..... | 57 |
| Un portait décalé du Canada anglais..... | 59 |
| La question migratoire | 67 |
| Le Grand-Nord-Ouest: une zone de turbulences..... | 71 |

Quatrième partie

| | |
|---|-----------|
| La réception des écrits canadiens de Siegfried..... | 79 |
| Une réception initiale ambivalente..... | 80 |
| L'ouvrage de 1906: la polémique québécoise | 81 |
| La réception au Royaume-Uni et au Canada anglais | 85 |
| La correspondance diplomatique sur l'ouvrage de 1937 .. | 87 |
| Les aliments de «la crise de la conscience canadienne-française» | 89 |
| Le camp des réticents..... | 91 |
| Le nœud gordien..... | 93 |
| Une critique de gauche de l'analyse économique de Siegfried | 95 |

| | |
|---|------------|
| Les interprétations au prisme de la Révolution tranquille... | 97 |
| Les réflexions autour d'un système politique bipolaire | 97 |
| La Révolution tranquille : la grande absente des prévisions de Siegfried | 99 |
| La place de la géographie | 99 |
| Prélude à une géopolitique | 100 |
| Les limites de l'explication du retard canadien-français .. | 101 |
| Les interprétations récentes : l'exercice délicat de l'anticipation..... | 102 |
| Controverse sémantique..... | 102 |
| Un bilan toujours à nuancer | 104 |
| Conclusion | 107 |
| Annexe 1 | |
| Extraits des lettres des correspondants canadiens-français de Siegfried..... | 111 |
| Annexe 2 | |
| Extraits des lettres des correspondants canadiens-anglais de Siegfried..... | 121 |
| Bibliographie | 127 |
| Index | 137 |

In your book, for the first time, we are – if I may say so – laid upon the dissecting table, and calmly dissected by a skilled scientist. Your analyse no with a skill almost inhuman, it is so bloodlessly free from passion. In your language the book donne furieusement à penser.

Extraits d'une lettre de W. L. Grant à André Siegfried, Londres, Royal Colonial Institute, Northumberland Avenue, London, 24 mai 1906¹.

-
1. Fonds André Siegfried, Archives d'histoire contemporaine, Centre d'histoire de Sciences Po (Paris), 2 Si 16 dr 3, dossier « Documents concernant l'édition de mon livre sur le Canada, Lettres reçues ». Natif d'Halifax (Canada), William Lawson Grant (1872-1935) est professeur au Royal Colonial Institute de Londres. Il est notamment l'auteur de l'ouvrage *A History of Canada*, Londres, W. Heinemann, 1916.



Carte du Canada, 1905-1906

L'Alberta et la Saskatchewan sont créées provinces, portant à neuf le nombre total de provinces (1905). Le District de Keewatin est de nouveau annexé aux Territoires du Nord-Ouest. À cause des changements dans les régions avoisinantes, les frontières des Territoires du Nord-Ouest sont redéfinies (1906).

Avant-propos

ANDRÉ SIEGFRIED A SUIVI ATTENTIVEMENT L'ÉVOLUTION DU CANADA et du Canada français, de la fin du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale. Au moment de leur publication comme dans la durée, ses écrits éclairent les rapports singuliers noués entre les sociétés européenne et canadienne, sans perdre leur patine. L'universitaire français possède un atout rare à son époque : il conjugue des aptitudes croisées de géographe et de politologue. En effet, pendant ses études supérieures, il se forme à la géographie, discipline à laquelle il consacre sa chaire au Collège de France, occupée de 1933 à 1946 ; par ailleurs, il est professeur, de 1910 à 1957, dans un établissement connu aujourd'hui sous le nom de « Sciences Po », lequel se dédouble, à partir de 1946, en un institut d'enseignement et une fondation dédiée à la recherche.

Sans en constituer la cause unique, cette bidisciplinarité permet de comprendre l'originalité et la perspicacité de son point de vue sur le Canada et le Québec. La conjonction des sources utilisées abonde dans le sens d'un tel constat. Certes, d'autres l'ont dressé avant nous à la lecture de son œuvre. Mais notre approche ne se limite pas aux textes imprimés du géographe : elle puise, dans une correspondance inédite, des éléments nouveaux qui révèlent des points restés en suspens sur ses relations canadiennes.

À la différence de Chateaubriand et de Tocqueville, André Siegfried semble tomber dans l'oubli alors que les Canadiens et les Québécois d'un certain âge ont au moins entendu parler de lui, sinon pris connaissance de son œuvre ; afin de prévenir son possible effacement d'une mémoire collective capricieuse, cet ouvrage se veut une synthèse dynamique d'une pensée relative à des populations et des institutions canadiennes qu'il a longuement étudiées. La bienveillance

qui prévaut dans ces études ne l'empêche pas d'exercer un examen critique, parfois aux dépens de ses convictions initiales.

Notre visée est panoramique dans la mesure où, plutôt que de s'attarder à une question particulière, il s'agit d'embrasser un ensemble d'écrits concernant le Canada, sans privilégier une thématique au détriment d'une autre. Rappeler ce que fut le regard extérieur d'un étranger, d'un Français en l'occurrence, est un moyen de pénétrer autrement le *zeitgeist*, cet esprit d'un temps éloigné qui n'est plus le nôtre, mais dont nous avons reçu le legs.

De nos jours, à l'université, il ne serait plus possible de traiter autant de pays et de thèmes que Siegfried, lui, a pu le faire : à une époque où il n'était pas toujours aisé de se déplacer, l'amplitude de ses études laisse rêveur. Il enquête sur l'Océanie, l'Afrique du Sud, les deux Amériques, l'Angleterre, l'Inde, le canal de Suez, la Méditerranée, Israël, la Suisse, les itinéraires intercontinentaux de contagion, etc. On peut comprendre qu'une telle propension à multiplier les sujets de recherche déconcerte nos contemporains.

Le philosophe Walter Benjamin désirait que soit brossée « à rebrousse-poil » une « histoire des reliquats de l'histoire¹ ». Notre retour à l'œuvre canadienne du géographe français comporte une préoccupation de cet ordre. Cependant, la lecture rétrospective que nous proposons ne cède pas à la pression du « présentisme² ». Dans l'optique présentiste, le présent est le pivot du temps : le postulat d'une crise définitive de l'avenir s'accompagne d'une conception du passé qui relève à la fois d'une vision patrimoniale et d'une conscience inquiète, voire culpabilisante. Pour appréhender sereinement les écrits canadiens d'André Siegfried, il est de bonne méthode de s'abstraire de ce régime d'historicité.

-
1. W. Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres*, tome III, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Pierre Rusch et Rainer Rochlitz, Paris, Folio Essais, 2000, p. 427-443.
 2. François Hartog, *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2012 [2003]. La fin du xx^e siècle et l'entrée dans le xxi^e siècle signent indéniablement un « progressif basculement de nos rapports au temps, du futur vers le présent » (F. Hartog, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013, p. 30).

Introduction

UNE PARTIE SIGNIFICATIVE DE L'ŒUVRE FOISSONNANTE D'ANDRÉ Siegfried est consacrée au Canada, un dominion britannique¹ qu'il découvre en 1898, alors qu'il est âgé d'à peine 23 ans². Durant un demi-siècle, le géographe et politologue retourne à plusieurs reprises dans ce pays, mais les ressorts principaux de son analyse restent, peu ou prou, les mêmes³.

Siegfried est l'auteur de deux livres importants sur le Canada⁴. Moins diffusés à l'échelle internationale que son *best-seller* sur les États-Unis⁵, ils obtiennent cependant une audience respectable. Un historien canadien, W. L. Grant, considère *Le Canada, les deux races* comme une « dissection scientifique » de la Confédération⁶; selon lui, Siegfried met en lumière sans état d'âme les tensions culturelles,

-
1. En 1931, le statut de Westminster limite considérablement les marges de manœuvre de Londres sur ses dominions. Quant au mot même de « dominion », qui signifie « puissance », il tombe en désuétude après la Seconde Guerre mondiale.
 2. Sur ce voyage initial (du 15 octobre au 20 novembre), voir Jean-Michel Lacroix, « Premières impressions du Canada d'André Siegfried : le voyage de 1898 », dans Marc Bergère et collab., *Mémoires canadiennes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 191-195. André adresse alors à son père un courrier relativement dense (8 lettres inédites, 48 pages manuscrites au total) dans lequel il évoque ses rencontres avec le poète Louis Fréchette, l'abbé Casgrain, le premier ministre libéral Félix-Gabriel Marchand, ainsi que ses collègues de l'agriculture et de la colonisation, François-Gilbert Miville Dechêne et Adélard Turgeon. Dès son premier contact avec la Belle Province, le jeune globe-trotter analyse finement la relation entre les deux peuples fondateurs de la Confédération.
 3. Cette constance est soulignée par A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, Paris, Armand Colin, préface de la quatrième édition, 1947 [1937], p. VII-VIII.
 4. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races : problèmes politiques contemporains*, Paris, Armand Colin, 1906, et *Le Canada puissance internationale*, 1937.
 5. A. Siegfried, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1927.
 6. W. L. Grant, « A Review of the Book *Le Canada, les deux races* », *Review of Historical Publications Relating to Canada*, 1906, p. 144-148.

politiques, économiques et spatiales du *Dominion of Canada*. Nous détaillons, au fil des pages, les motifs qui l'incitent à tenir des propos aussi laudatifs.

Notre démonstration se déroule de la manière suivante. Un préambule offre des repères biographiques, qui incluent les étapes de la formation d'André Siegfried. Pour bien cerner l'approche que le géographe propose d'un Canada en construction, on remonte à ses sources d'inspiration, ce qui conduit à décortiquer sa méthode comparative. En premier lieu, nous expliquons en quoi le Canada présente un intérêt scientifique aux yeux du géographe : cela tient d'abord au fait que ce pays s'impose en tant que carrefour de l'Europe et de l'Amérique. Deuxième temps de l'argumentation, nous dégageons sa perception du Canada français et du Québec⁷. Nous enchaînons, dans un troisième volet, avec ses considérations sur le Canada anglais, un territoire très présent dans son œuvre.

Diverses facettes de la pensée de Siegfried sur le Dominion ont déjà été étudiées : au travers d'un bilan critique, nous allons voir, dans la quatrième partie, comment ses interprètes les appréhendent au cours du temps. Il convient en effet de distinguer les moments successifs d'une réception dont les interprétations ne se juxtaposent pas simplement à l'œuvre, mais l'orientent, selon les contextes, dans des voies sensiblement différentes.

Basées sur des extraits inédits de correspondance, deux annexes permettent d'identifier les interlocuteurs canadiens du géographe français et d'entrer de plain-pied dans le contenu même de leurs relations épistolaires.

7. Quel que soit l'usage qui a cours depuis la « Révolution tranquille », le Canada français et le Québec doivent, historiquement, être distingués. Car l'espace de peuplement des Canadiens français dépasse largement la province de Québec. Jusqu'en 1930 et la fermeture de la frontière américaine due à la crise économique, plusieurs vagues migratoires se succèdent pour atteindre un cumul démographique considérable au regard de la population francophone d'origine : au tournant du xx^e siècle, plus d'un Canadien français sur deux vit à l'extérieur du Québec, dans les autres provinces canadiennes et surtout aux États-Unis, en Nouvelle-Angleterre majoritairement.

Préambule

LES SIEGFRIED, PÈRE ET FILS

Certains éléments du parcours d'André Siegfried doivent être rappelés pour expliquer son intérêt envers le Canada. Il ne s'agit pas seulement de présenter une notice biographique, mais de faire ressortir les caractéristiques principales du bagage intellectuel avec lequel il aborde la complexité du Dominion.

Né au Havre en 1875 et décédé à Paris en 1959, André baigne dans un milieu marqué par l'esprit de la Réforme, qu'on retrouve en filigrane dans son œuvre. Il est issu d'une bourgeoisie libérale qui défend la république laïque. Ce camp ne fait pas mystère de son « antipathie pour le catholicisme ultramontain » et de son « adhésion aux principes de la démocratie » :

Le protestantisme libéral représente une option très voisine [du positivisme agnostique] : c'est une sorte d'évangélisme rationalisé, retenant du christianisme l'éthique beaucoup plus que le dogme. Il anime plusieurs proches collaborateurs de Jules Ferry, notamment Ferdinand Buisson, Félix Pécaut et Jules Steeg, dont la pensée a exercé une grande influence sur la formation d'une morale laïque qui a imprégné plusieurs générations d'instituteurs¹.

Si l'on ne peut réduire le parcours d'André Siegfried à la foi protestante, il est cependant nécessaire d'évoquer ce trait dominant de sa personnalité, tant il compte dans ses réflexions². La culture en

1. Pierre Lévesque, *Histoire des forces politiques en France (1880-1940)*, t. 2, Paris, Armand Colin, 1994, p. 14.

2. André Siegfried a mené plusieurs études sur le protestantisme. Il a publié de nombreux articles dans la revue *Protestantisme français*, par exemple « Le groupe

question est ouverte à l'international : les milieux d'affaires du Havre, dont fait partie le père d'André – Jules Siegfried, qui fut ministre sous la III^e République –, sont tournés vers l'Atlantique. Le rôle joué par ce dernier doit être explicité, car il s'avère décisif dans le parcours du futur géographe.

Jules Siegfried (1837-1922) transmet à sa famille sa curiosité pour le Canada, qu'il a visité à l'occasion d'un séjour d'affaires aux États-Unis en 1861³. Il y retourne d'ailleurs en compagnie d'André, lui facilitant ainsi son accès aux coulisses politiques du Dominion. D'ascendance alsacienne, Jules Siegfried a bâti sa fortune sur le coton. Élu maire du Havre en 1878, il dirige le premier port français de commerce vers la Grande-Bretagne et les États-Unis.

Outre son parcours de brasseur d'affaires, Jules Siegfried effectue une carrière politique de premier plan : député de la Seine-Inférieure de 1885 à 1897, sénateur de 1897 à 1900⁴, à nouveau député de 1902 à 1922. Pendant cette mandature, il intervient notamment en faveur du suffrage des femmes, partageant le combat de son épouse, Julie Puaux-Siegfried⁵ ; la proposition de loi qu'il soutient est largement adoptée le 9 mai 1919 par ses collègues députés (329 voix contre 95), mais le Sénat finit par s'y opposer (156 voix contre 134).

La longévité politique de Jules Siegfried est telle qu'il est doyen d'âge de la Chambre des députés à la suite du scrutin de novembre

protestant cévenol sous la Troisième République», « modèle d'analyse siegfriedienne, entre statistiques et impressionnisme » (Didier Poton et Patrick Cabanel, *Les protestants français du XVI^e au XXI^e siècle*, p. 126). Avec André Latreille, il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Les forces religieuses et la vie politique : le catholicisme et le protestantisme*, Paris, Armand Colin, 1951.

3. A. Siegfried, *Mes souvenirs de la Troisième République. Mon père et son temps, Jules Siegfried 1837-1922*, Paris, Éditions du Grand Siècle, 1946. André est également l'auteur d'un texte intitulé « Mon père chez Lincoln », fonds André Siegfried, 12 Si 2 Dr 1 sdr b.
4. Ses positions en faveur de la révision du procès Dreyfus expliquent son échec électoral au Sénat en 1900.
5. Issue de la bourgeoisie normande et fille de pasteur, Julie Puaux-Siegfried (1848-1922) fut présidente du Conseil national des femmes françaises à partir de 1912. Elle est considérée comme une figure marquante du féminisme.

1919 : le 8 décembre, il la préside, à ce titre, pour accueillir, non sans émotion du fait de ses origines alsaciennes, les nouveaux représentants élus de l'Alsace-Lorraine, de retour dans l'hémicycle après la Grande Guerre.

Le programme politique de Jules Siegfried concilie libéralisme économique et projet philanthropique. Au nom de préoccupations hygiénistes qui s'inscrivent dans la matrice leplaysienne, il s'engage dans l'amélioration du logement des travailleurs et l'organisation des retraites ouvrières. Grâce à ses réseaux, il devient pendant quelques mois, en 1892-1893, ministre du Commerce, de l'Industrie et des Colonies dans le cabinet Louis Ribot. Il prend une part active aux négociations qui mènent à la signature, le 6 février 1893, à Paris, d'un arrangement en matière de tarifs douaniers entre la France et le Canada, lequel assouplit les lois Méline de 1892.

LE PORT DU HAVRE : UNE FENÊTRE SUR L'AMÉRIQUE

Jules Siegfried est le « premier magistrat » d'une ville qui connaît son âge d'or⁶. Le Havre est entièrement équipé pour le commerce du coton : c'est la plaque tournante en Europe de ce négoce, avec sa bourse internationale, la seule à pouvoir rivaliser en ce domaine avec Wall Street. La période faste du commerce havrais se poursuit jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, qui signe son déclin.

Le Havre respire au rythme des rotations de ses paquebots et navires marchands : la Compagnie Générale Transatlantique y dessert les États-Unis depuis le milieu du XIX^e siècle. Le port est florissant : les grands armateurs, à l'image de la compagnie Cunard, font escale au Havre pour les lignes qui rejoignent le Royaume-Uni,

6. Pierre Ardaillou, « Foi protestante, action sociale et convictions républicaines : Jules Siegfried », dans Colette Chambelland (dir.), *Le Musée social et son temps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998, p. 75-101 ; P. Ardaillou, *Les républicains du Havre au XIX^e siècle (1815-1889)*, Rouen, Presses des Universités du Havre et de Rouen, 1999.

l'Europe du Nord et les États-Unis. En activité 150 ans durant, le trajet Le Havre–New York a forgé la réputation maritime de la ville.

Quelle est la place des ports canadiens dans cette attraction nord-américaine ? Après plusieurs tentatives infructueuses, la Compagnie de navigation d'Halifax établit, en avril 1885, une ligne régulière qui relie Le Havre à Québec en été, et à Halifax en hiver. Depuis les années 1870, des travaux d'envergure ont rendu plus sûre la navigation sur le Saint-Laurent. Un autre grand acteur de la mise en route de ces voies de communication, le Canadien Pacifique, propose des liaisons maritimes Le Havre–Montréal et Montréal–Anvers, mais elles ne fonctionnent pas tout au long de l'année en raison du climat et de problèmes de rentabilité. Ces lignes ne deviennent régulières qu'en 1920.

À leur arrivée à Montréal, les voyageurs européens, s'ils veulent traverser le pays, disposent depuis 1886 de transports ferroviaires : le Transcanadien de la Canadian Pacific Railway Company (CPR) les mène jusqu'à la côte Ouest.

UNE FORMATION ÉCLECTIQUE

La formation d'André Siegfried est celle d'un « héritier de la République⁷ » : il fréquente le lycée Condorcet puis l'École libre des sciences politiques, avant de s'engager dans un cursus de droit et de suivre parallèlement des études de géographie à la Faculté de lettres de Paris, où il soutient une thèse de doctorat intitulée *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*⁸. Outre sa législation sociale avancée, ce pays fut le premier au monde à instaurer le vote des femmes, en 1893.

C'est en 1910 qu'André commence à enseigner : l'École libre des sciences politiques – devenue Sciences Po – le recrute dans la

7. François Goguel, « André Siegfried : l'homme et l'œuvre, 1875-1959 », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, vol. 121, n° 1, 1975, p. 1-16.

8. La thèse fut publiée en 1904 à la Librairie Armand Colin. C'est Marcel Dubois, un géographe disciple de Paul Vidal de la Blache, qui la dirigea. Membre du jury, l'historien Charles Seignobos fut, avec Charles-Victor Langlois et Gabriel Monod, un des maîtres de l'école méthodique. Celle-ci entreprend une lecture critique des sources manuscrites, qui fait encore autorité dans l'historiographie française.

section des sciences économiques et sociales, où l'ont précédé d'éminents leplaysiens comme Émile Boutmy, Clément Juglar et Émile Levasseur. Sans abandonner cet enseignement, il occupe une chaire de « géographie économique et politique » au Collège de France de 1933 à 1946.

C'est surtout pour son *Tableau politique de la France de l'Ouest* qu'il est cité de nos jours dans les travaux universitaires. Présenté désormais comme un ouvrage pionnier dans le domaine des études électorales, ce livre paru en 1913 fut longtemps sous-estimé, voire ignoré. Ce n'est que tardivement que les spécialistes reconnaîtront son caractère précurseur dans les sciences politiques françaises⁹.

L'INFLUENCE LEPLAYSIENNE

André Siegfried ne s'inscrit pas uniquement dans l'école française de géographie fondée par Paul Vidal de la Blache¹⁰. À la fois chronologiquement et sur le plan des influences, il se situe entre le courant d'enquête sociale promu par Frédéric Le Play¹¹ et l'histoire des mentalités associée à l'école des Annales¹². Il poursuit, non sans un souci de montée en généralité, l'approche empirique des leplay-

-
9. Pierre Favre, *Naissances de la science politique en France (1870-1914)*, Paris, Fayard, 1989, p. 286-306 (section intitulée « La postérité différée. Le destin scientifique du *Tableau* »); Alain Garrigou, « L'initiation d'un initiateur. André Siegfried et le *Tableau politique de la France de l'Ouest* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars 1995, p. 27-41; Loïc Blondiaux et Philippe Veitl, « La carrière symbolique d'un père fondateur. André Siegfried et la science politique française après 1945 », *Genèses*, n° 37, 1999, p. 4-26.
 10. André-Louis Sanguin, *Vidal de La Blache 1845-1918. Un génie de la géographie*, Paris, Belin, 1993. En septembre-octobre 1904, Vidal voyagea aux États-Unis et au Canada à l'occasion du VIII^e Congrès international de géographie.
 11. Polytechnicien, professeur à l'École des mines, conseiller d'État et sénateur sous le Second Empire, Frédéric Le Play (1806-1882) va inspirer les tenants du catholicisme social, Albert de Mun et René de La Tour du Pin. Exprimées dans *La Réforme sociale en France* (1864), ses idées sociales et chrétiennes ne constituent pas seulement un corps de doctrines: elles débouchent sur une multitude d'enquêtes empiriques (auprès de plusieurs milieux professionnels) qui donnent lieu à une imposante série de publications sous le titre *Les ouvriers européens* (1855) et *Les ouvriers des deux mondes* (1857).
 12. André Siegfried siège au comité de rédaction de la revue *Annales d'histoire économique et sociale*, fondée en 1929 par les historiens Marc Bloch et Lucien Febvre.

siens ; il annonce à maints égards la vision globalisante et transdisciplinaire des historiens des Annales.

On n'a peut-être pas suffisamment réfléchi sur les conséquences des affinités leplaysiennes du géographe qui sont manifestes dans ses écrits canadiens : la volonté réitérée des écoles leplaysiennes de contribuer au changement social exprime un « réformisme par le haut », comme le note l'historien René Rémond. Sous la III^e République, tout en continuant à promouvoir une ingénierie sociale de nature davantage technique qu'idéologique, Le Play et ses disciples entendent réformer profondément la société française ; selon eux, ces réformes ne peuvent être confiées qu'à une élite instruite et décidée, incarnation d'une autorité sociale capable de suppléer à la décadence de la classe dirigeante issue de la Révolution, dénoncée pour sa corruption. Une nouvelle élite, moralement irréprochable, guide le peuple, lui inculque l'esprit de réforme et le sens des sacrifices.

Comme le fera plus tard Siegfried, Le Play juge favorablement les systèmes britannique et américain, ce qui l'attire vers une sorte de protestantisme social, point d'orgue, selon lui, d'un christianisme synchrétique qui s'accorde à son anticléricalisme. Très tôt, André Siegfried épouse les pratiques leplaysiennes quand il revêt, bien avant l'habit vert d'académicien¹³, celui de globe-trotter. C'est en parcourant le monde qu'il découvre le Canada, lequel devient un de ses pays de prédilection.

13. Reçu le 21 juin 1945, André Siegfried fut élu à l'Académie française le 12 octobre 1944 au fauteuil du ministre, historien et archiviste Gabriel Hanotaux, un autre ami du Canada, fondateur du Comité France-Amérique. Sur la place nodale de ce personnage, voir G. Fabre, « Un arc transatlantique et sa tangente ou comment se dessine un réseau intellectuel franco-québécois », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 1, 2004, p. 43-78.

PREMIÈRE PARTIE

Le Canada : un carrefour

D'UN EMPIRE À L'AUTRE

L'IDÉE DU CANADA COMME CARREFOUR DE L'EUROPE ET DE l'Amérique a fait florès : elle n'a pas cessé de cheminer de part et d'autre de l'Atlantique. En 2005, Philip Resnick n'hésite pas à reconduire et prolonger la pensée de Siegfried sur ce point :

Perhaps Canada is ultimately a Euro-American state, situated on the doorstep of the most unabashedly American of New World states, a state that would fit remarkably well into European Union, but which finds itself instead on the North American¹.

Quand Siegfried s'interroge sur la « personnalité » du Canada, le Dominion n'est pas détaché de son lien étroit avec l'Empire britannique. C'est donc l'avenir des relations entre Ottawa et Londres qui le préoccupe. Il souligne le rôle des colonies et des dominions dans le commerce impérial britannique. Il doute de la stabilité d'un Empire dont il diagnostique le déclin². L'Angleterre a trop misé sur ses investissements outre-mer : la logique d'extension des marchés est en train de se retourner au profit des États-Unis³.

Au tournant du xx^e siècle, « l'Amérique », dont la population est très majoritairement protestante, devient le centre de gravité de

-
1. P. Resnick, *The European Roots of Canadian Identity*, Peterborough, Broadview Press, 2005, p. 96-97.
 2. A. Siegfried, *La Crise britannique au xx^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1931.
 3. Robin Thomas Naylor, *The History of Canadian Business, 1867-1914*, Toronto, J. Lorimer, 1975 ; R. T. Naylor, *Canada in the European age, 1453-1919*, Vancouver, New Star Books, 1987 ; R. T. Naylor, « Le Canada à l'ère post-colombienne », *Revue internationale de sciences sociales*, n° 134, 1992, p. 583-596.

la modernité. Ce phénomène et sa perception ont donné lieu à une littérature abondante. À titre indicatif, nous pouvons citer des travaux qui portent sur des temporalités plus ou moins longues, du second XIX^e siècle aux décennies suivant la Deuxième Guerre mondiale⁴. Leurs conclusions divergent sensiblement, et cela ne tient pas seulement à la diversité des périodes traitées.

Par exemple, la perception française des États-Unis n'est pas homogène, contrairement à ce que stipulent certains auteurs, au premier rang desquels se trouve Philippe Roger⁵. Si la veine anti-américaine prolifère en effet, d'autres discours sont plus mesurés, voire opposés à cette tendance. Souvent le Canada est introduit comme troisième pôle de comparaison. Les craintes n'excluent pas les espoirs en la civilisation américaine, au regard notamment de la cause des femmes ou du sérieux dont font preuve les grands titres de presse⁶.

-
4. En langue française: Jacques Portes, *Une fascination réticente: les États-Unis dans l'opinion française, 1870-1914*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990; J. Portes (dir.), *L'Amérique comme modèle, l'Amérique sans modèle*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993; Yves-Henri Nouailhat, *Les États-Unis et le monde au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1997; Olivier Zunz, *Le siècle américain, essai sur l'essor d'une grande puissance*, Paris, Fayard, 2000 [1998, édition originale en anglais]; Olivier Dard et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Américanisation et anti-américanismes comparés*, Septentrion, 2008; Christophe Charle, *Discordance des temps, une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 343-434; Ludovic Tournès, *Américanisation: une histoire mondiale*, Paris, Fayard, 2020. En langue anglaise: Hugh Innis (dir.), *Americanization*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1972; David Strauss, *Menace in the West: the rise of French anti-Americanism in modern times*, Westport, Conn., Greenwood Press, 1978; Victoria de Grazia, *Irresistible Empire: America's Advance Through Twentieth-Century Europe*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2005; Mel van Elteren, *Americanism and Americanization: a critical history of domestic and global influence*, Jefferson, N.C., McFarland & Co., 2006; Damien-Claude Bélanger, *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals Confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2011.
 5. P. Roger, *L'ennemi américain: généalogie de l'anti-américanisme français*, Paris, Seuil, 2002, p. 240.
 6. G. Fabre, «Le regard de trois voyageuses françaises sur la presse nord-américaine. Un féminisme en pointillé (1868-1905)», dans Guillaume Pinson et Marie-Ève Thérénty (dir.), *Les journalistes: identités et modernités*, Actes du premier congrès Médias 19, *Médias 19*, [En ligne], 2017.

N'oublions pas que le géographe a vécu le collapsus de la Grande Guerre et l'intervention militaire des États-Unis en Europe. Il a suivi avec intérêt les initiatives prises par le président Woodrow Wilson en vue d'une réorganisation de l'ordre international. Il est l'un des observateurs extérieurs les mieux informés de la réalité américaine en raison de ses nombreux séjours d'étude dans ce pays composite et controversé. Ce dernier lui inspire une admiration teintée d'inquiétude, comme cela arrive fréquemment chez les analystes européens qui ne se contentent pas d'un examen superficiel.

Contrairement aux voyageurs pressés – tel le reporter du *Figaro* Jules Huret⁷ – ou fidèles à un passé révolu – les catholiques monarchistes en constituent le principal contingent –, André Siegfried ne cède pas à la tentation de la condescendance ou du dédain, préférant dégager les aspects positifs de la vie matérielle aux États-Unis : la « transposition du luxe en consommation courante [est] un phénomène nouveau dans l'histoire de l'humanité, un progrès splendide⁸ ». Il ne ménage pas pour autant la société américaine, dont il déplore la fébrilité et le déficit de spiritualité authentique : il n'exonère pas le protestantisme, tel qu'il est pratiqué aux États-Unis, dans la responsabilité de cet état de carence.

L'appréhension du Canada ne peut se faire sans la prise en compte de ses interactions avec la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis : le géographe inaugure en France l'étude systématique de cet écheveau où des fils multiples, à la fois objectifs et subjectifs, s'enchevêtrent. Il est l'un des premiers à insister autant sur l'imbrication historique et géographique du Canada et des États-Unis : leur proximité ne tient pas simplement à l'étendue de leur frontière commune, mais à ce qu'elle autorise en matière d'échanges économiques et de flux migratoires. Les deux sociétés ont tissé tout

7. J. Huret, *En Amérique. I. De New York à La Nouvelle-Orléans; En Amérique. II. De San Francisco au Canada*, Paris, Fasquelle, 1904 et 1905.

8. A. Siegfried, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, p. 346.

au long de leur histoire des liens étroits, y compris sur le plan culturel⁹.

LES COURS DE SIEGFRIED SUR LE CANADA

À partir de l'année universitaire 1912-1913, aux côtés de Georges Blondel¹⁰, André Siegfried délivre à l'École libre des sciences politiques un enseignement intitulé « Angleterre et Empire britannique, États-Unis, Extrême-Orient ». Ce cours s'intègre au programme « Politique économique des principales puissances (moins la France) depuis 1815 », dont Anatole Leroy-Beaulieu¹¹ avait la responsabilité avant son décès survenu en 1912. Jusqu'en 1945, cet enseignement est régulièrement offert aux étudiants.

En écho à ses livres, le professeur donne au Collège de France des cours plus étoffés sur le Dominion : c'est surtout dans cette enceinte qu'il fait apprécier et fructifier son œuvre canadienne. Entre janvier et mai 1936, il consacre quatorze leçons à ce sujet (« Le Canada : sa position internationale dans l'équilibre économique et politique du xx^e siècle »). Ces leçons sont suivies par le jeune André Laurendeau, futur directeur du *Devoir*¹². Durant le premier semestre 1946, alors qu'il prépare la quatrième édition de son livre *Le Canada puissance internationale*, parue en 1947, il offre seize leçons intitulées

-
9. Yvan Lamonde et Gérard Bouchard (dir.), *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995 ; Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota bene, 2001.
 10. Spécialiste de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de l'Amérique du Nord, le catholique pratiquant qu'était Blondel (1856-1948) fut l'un des collègues les plus proches de Siegfried.
 11. Catholique favorable à la République, Anatole Leroy-Beaulieu (1842-1912) fut le successeur, à la tête de l'établissement, d'Émile Boutmy. Il y enseigna l'histoire contemporaine et les relations internationales. C'est un spécialiste de l'histoire de la Russie, mais ses ouvrages traitent de sujets très variés, comme *Les doctrines de la haine : l'antisémitisme, l'anticléricalisme, l'antiprotestantisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1902.
 12. A.-L. Sanguin, *André Siegfried : un visionnaire humaniste entre géographie et politique*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 115.

« Le Canada et quelques grands problèmes de l'Amérique du Nord au lendemain de la guerre ».

Dans l'ensemble de ses cours, Siegfried s'inspire de la géographie vidalienne, notamment du *Tableau de la géographie de la France* (1903). Paul Vidal de la Blache s'interroge sur les fondements de la personnalité géographique de la France, sur la genèse de son individualité. Autrement dit, il cherche à comprendre comment se structure une totalité historique. Siegfried procède pareillement pour un pays plus jeune que la France, lorsqu'il décrit le Canada comme « une individualité politique distincte¹³ ». Il considère que l'existence de ce pays est utile aux intérêts de l'Europe en Amérique du Nord. Son enseignement se structure autour de ces deux thèmes : la construction politique d'un pays neuf et son rapport à l'Europe¹⁴.

Pour l'« année complémentaire » de Sciences Po, le professeur donne en section diplomatique un cours sur les « matières économiques » destiné aux étudiants qui veulent compléter leurs connaissances afin de préparer le sélectif concours des Affaires étrangères. Dans les comparaisons internationales des tarifications douanières et des balances commerciales, il mentionne les statistiques canadiennes.

En 1936, parallèlement au Collège de France, il offre un cours sur le Canada à Sciences Po. Pour cela, il rédige un ensemble de notes et utilise des documents numérotés de I à VIII¹⁵, parmi lesquels se trouvent :

Des coupures de presse anglophone, par exemple l'article « Federal Powers in Canada » (*The Times*, 3-2-1936), qui lui sert à expliquer les « limites du pouvoir fédéral au Canada ».

Des textes d'auteurs canadiens-français : « Survival of French Canada » (Marius Barbeau, *The Canadian Forum*, juillet 1935), à partir duquel il brode sur le thème : « Quand les Canadiens français

13. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 24. Il emploie cette expression dans la présentation de son cours de 1936.

14. Fonds Siegfried, 1 Si 12 Dr 3.

15. *Ibid.*

se défrancisent». Il fait usage d'une autre source : « La jeunesse canadienne-française et la Confédération canadienne », de l'éditeur Albert Lévesque.

Il intitule un de ses chapitres de cours « Les Canadiens français jugés par M. Griesbach », pour lequel il utilise un « mémorandum (14/06/1935) » et une « lettre dactylographiée de M. Griesbach à A. Siegfried (14/06/1935) ».

Siegfried s'efforce de coller à l'actualité, de diversifier les points de vue. Ses cours ne visent pas à former les étudiants à la recherche. Le cadre de son enseignement – l'École libre des sciences politiques, matrice de ce que l'on appellera, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Institut d'études politiques de Paris, lequel sera doté d'une Fondation nationale des sciences politiques – privilégie l'accession des élèves à des fonctions de responsabilité : l'école inculque des doctrines et des savoirs pratiques communs aux milieux d'affaires et à la haute administration publique. Ces deux catégories sont surreprésentées au sein du conseil d'administration et des actionnaires de l'école¹⁶. Avec les professeurs des facultés de droit, elles prévalent également dans le corps enseignant.

Outre le Collège de France et Sciences Po, le géographe collabore à l'Institut des Études Américaines¹⁷. Cet établissement bénéficie de fonds privés qui financent des chaires, telles la chaire Gabriel Hanotaux et la chaire Edward Tuck dans laquelle intervient l'écrivain André Maurois. Siegfried se charge de plusieurs conférences en 1936 : « Introduction à la géographie du Canada », « Le point de vue ethnique, le peuple canadien, Anglais et Français », « Le point de vue économique, développement économique du Canada », « Le point de vue politique », « Les fondements ethniques, économiques

16. Dominique Damamme, « Genèse sociale d'une institution scolaire. L'École libre des sciences politiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 70, 1987, p. 31-46. Jules et Jacques Siegfried, respectivement père et oncle d'André, figurent parmi les actionnaires de l'école (voir p. 40).

17. Fonds du Comité canadien de France-Amérique, Université de Montréal, P0076/F, 002 et 0031.

et psychologiques de la politique extérieure du Canada». En février 1937, il traite de «La politique étrangère du Canada».

Trait d'union de ses enseignements, c'est l'«individualité» problématique de l'Empire britannique et la relève des États-Unis qui intéressent le géographe : en référence à sir Alfred Zimmern, il insiste sur le passage de l'Empire au Commonwealth¹⁸.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Siegfried se consacre davantage à la société américaine, comme l'attestent ses cours à Sciences Po – «Les États-Unis contemporains» (1944-1945) et «Les États-Unis et la civilisation américaine» (1950-1951) – et au Collège de France – «Le recensement de 1940 aux États-Unis» (deuxième semestre 1946).

UNE APPROCHE TRIANGULAIRE

Pour André Siegfried, les voyages d'études sont indispensables à la production de connaissances. Il se montre fidèle en cela à la philosophie du Musée social¹⁹, une institution fondée en 1894 par des disciples de Frédéric Le Play²⁰. Très anglophile, la pépinière leplaysienne joue un rôle important dans l'internationalisation des objets de recherche²¹.

Le Canada est l'un des pays où les enquêtes des leplaysiens reçoivent un accueil positif : le directeur du Musée social, Léopold

-
18. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 154-155. Membre du Labour Party, Alfred Eckhard Zimmern (1879-1957) est professeur d'histoire et de sciences politiques à Oxford. Son livre *The Third British Empire* (1926) eut un grand retentissement : il soulevait l'opportunité d'un «British Commonwealth», en lieu et place d'un «British Empire».
 19. Colette Chambelland (dir.), *Le Musée social et son temps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998 ; Janet Horne, *Le Musée social : aux origines de l'État providence*, Paris, Belin, 2004 [2002]. Associé dès 1904 à ses activités, André préside le Musée social à partir de 1942, comme le fit son père quelques années plus tôt.
 20. Sur la galaxie leplaysienne, voir Bernard Kalaora et Antoine Savoye, *Les inventeurs oubliés : Le Play et ses continuateurs aux origines des sciences sociales*, Seyssel, Champ Vallon, 1989 ; Antoine Savoye, *Les débuts de la sociologie empirique : études socio-historiques (1830-1930)*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1994.
 21. Les leplaysiens créent en 1904 la Société internationale de la science sociale afin de doter leurs comparaisons d'un cadre institutionnel.

Mabilleau, est invité par l'Université McGill à prononcer une série de conférences à Montréal en 1902. Au Canada français, l'influence du leplaysisme est loin d'être négligeable²². De part et d'autre de l'Atlantique, les échanges épistolaires et les voyages sont fréquents chez les personnes qui partagent cette orientation. La doctrine sociale de l'Église va néanmoins s'imposer peu à peu à la pensée leplaysienne dans un contexte de cléricatisation croissante de la société québécoise²³.

Le cléricisme au Canada français contraste bien sûr avec le rôle des Églises protestantes au Canada anglais et l'application des lois laïques françaises sous la III^e République²⁴. Mais, ce qui marque également Siegfried, ce sont les différences entre la religion catholique pratiquée au Québec et le protestantisme américain : selon lui, la spiritualité authentique des Canadiens français s'oppose au matérialisme des protestants des États-Unis. La spiritualité de ces derniers serait souvent relâchée, voire frelatée. Le géographe protestant français paraît dubitatif devant le protestantisme américain, à l'instar de son illustre prédécesseur Alexis de Tocqueville²⁵. Le

-
22. Outre les articles de l'historien Pierre Trépanier sur la Société canadienne d'économie sociale de Montréal et les influences leplaysiennes au Canada français, voir le dossier coordonné par Frédéric Parent et Paul Sabourin, « Les sciences sociales au Québec : l'héritage leplaysien », *Les Études sociales*, n° 151, 2010, p. 3-82.
23. Pierre Trépanier, « La Société canadienne d'économie sociale de Montréal, 1888-1911 : sa fonction, ses buts et ses activités », p. 346, 348 et 354.
24. La loi René Waldeck-Rousseau de 1901 reconnaît la liberté d'association, mais en exclut les congrégations religieuses. La loi Émile Combes de 1904 interdit l'enseignement à tout congréganiste et provoque la fermeture de plus de 2 300 écoles et la mise sous séquestre des biens des congrégations. Votée à la fin de l'année 1905 sous le gouvernement de Maurice Rouvier, la Loi de séparation des Églises et de l'État est condamnée en des termes virulents par l'encyclique *Vehementer nos* : le pape de l'époque, Pie X, est opposé à la politique d'apaisement de son prédécesseur, Léon XIII. Dans la province de Québec, les conséquences de ces événements européens ne sont pas négligeables puisque plusieurs centaines de religieux et de religieuses y émigrent à la suite des décrets Combes.
25. Le titre de la thèse ès lettres de Siegfried – *La Démocratie en Nouvelle-Zélande* (1904) – rappelle le fameux ouvrage de Tocqueville sur les États-Unis. Gérard Bergeron, professeur de l'Université Laval, met l'accent sur les parentés intellectuelles des deux auteurs, dont il associe les textes respectifs sur le Canada : G. Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient*, Sillery, Les Presses de l'Université du Québec, 1990. Des articles rapprochent également leur vision : Fred Alexander,

protestantisme américain repose sur « l'action sociale » : c'est « une religion à peu près privée de tout caractère religieux et dont les assemblées ressemblent à des congrès politiques²⁶ ». Le culte religieux protestant ferait donc le lit de la sécularisation aux États-Unis.

À partir de cet exemple qui fait ressortir des conceptions divergentes de la foi, on pourrait représenter la démarche adoptée par des triangles analytiques. Siegfried n'entend pas faire œuvre de spécialiste : sans se réclamer strictement de la géographie, de l'histoire, de l'inventaire économique ou de la description politique, il explore leurs interstices. Premier triangle récurrent : le Canada joue selon lui un rôle d'interprète entre les États-Unis et le Royaume-Uni. C'est à ce titre qu'il pourrait émerger en tant qu'entité nationale indépendante²⁷.

À l'instar de beaucoup de ses contemporains, André Siegfried met la comparaison au cœur de sa démarche²⁸. Mais il va plus loin en s'intéressant à un angle mort du comparatisme : la question des relations entre les espaces nationaux. Pour cela, il articule des aires très étendues : l'Europe, l'Amérique du Nord et les colonies. Le cas particulier du Canada lui fait comprendre que le niveau national ne constitue pas forcément la référence pertinente sur le plan comparatif. Son analyse comparée ne porte pas seulement sur les deux « races ». Elle mobilise un faisceau de comparaisons internationales entre la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis, faisceau qui doit éclairer aussi les empires coloniaux et les dominions britanniques.

« André Siegfried: A Twentieth Century de Tocqueville », *Australian Journal of Politics and History*, vol. 6, n° 1, 1960, p. 14-27; Sean Kennedy, « A Tocqueville For the North? André Siegfried and Canada », *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, vol. 14, nouvelle série, 2003, p. 117-136.

26. A. Siegfried, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, p. 89.

27. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, préface de la première édition, p. V-VI.

28. L'École libre des sciences politiques sert de creuset à ces recherches comparatives. Sur les *a priori* et filtres idéologiques de cette méthode, voir Christophe Charle, « Sciences morales, sciences sociales, sciences politiques et le débat sur "la crise fin de siècle" en Europe », *Revue germanique internationale*, n° 6, 2007, p. 17-37.

Le destin canadien et le devenir des relations internationales sont imbriqués, comme en témoigne « la singulière complexité d'un pays géographiquement américain, politiquement britannique et largement français par son origine, international d'autre part du fait de ses préoccupations économiques²⁹ ». Siegfried introduit un élément tiers, déterminant pour élucider les relations internationales. Avec lui, la triangulation – l'ajout de C dans le calcul – donne le sens des relations entre A et B. Il étudie ainsi l'homologie des rapports entre Canadiens français et Français d'une part, entre Canadiens anglais et Britanniques d'autre part.

Cette approche ouverte aux relations internationales nous éloigne des comparaisons déclinées sous l'angle des seules performances économiques³⁰. Siegfried s'intéresse d'abord aux relations, interférences et transferts entre les aires géographiques.

UNE ORIENTATION ANGLOPHILE ET IMPÉRIALE

Le géographe valorise le maintien des liens entre la Couronne britannique et le Canada. Il ne serait pas fâché si le Canada pouvait rester anglais : il considère ce lien comme un gage de progrès dans la stabilité. Il dessine trois scénarios possibles : le maintien du Canada comme colonie de l'Angleterre, son indépendance ou son annexion par les États-Unis³¹.

Siegfried écarte finalement l'éventualité d'un Canada français indépendant : elle n'est pas évoquée, même à titre d'hypothèse, dans la conclusion synthétique de l'ouvrage³². Il prédit malencontreusement un scénario qui ne se confirmera pas : le *statu quo* du régime politique, soit un Dominion maintenu dans la Couronne britan-

29. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, préface de la première édition, p. VI.

30. La seule prise en compte des moyennes nationales – comme dans le produit intérieur brut ou le produit national brut – biaise les résultats et aboutit à des leures analytiques : les disparités provinciales ou régionales, à l'intérieur d'un pays et d'un pays à l'autre, y sont négligées, voire masquées.

31. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 407.

32. Voir le chapitre XXXVII, intitulé « L'avenir du Canada dans l'Amérique du Nord ».

nique³³. Il ajoute que le péril vient plutôt d'une annexion américaine : celle-ci ne prendrait pas la forme d'une conquête militaire ou politique. Les États-Unis ne menacent pas la nation canadienne : c'est la civilisation américaine qui pourrait supplanter la civilisation britannique.

Le géographe ne modifie pas son point de vue dans ses écrits ultérieurs : pour lui, une conception « visionnaire » préside à l'idée d'un Canada français indépendant³⁴. Il estime toutefois concevable qu'un Dominion français se sépare du Canada, dans l'hypothèse – improbable selon lui – où l'élément français deviendrait démographiquement majoritaire : dans ce cas, les Canadiens anglais prendraient eux-mêmes leurs distances avec le pacte confédératif. Si la part de la population francophone devait augmenter, le géographe français envisage la montée d'une résistance à la centralisation fédérale et d'une opposition à l'impérialisme anglais ; mais il ne voit pas les Canadiens français se détacher de la Couronne britannique en raison de leur perception négative d'une annexion possible aux États-Unis.

Siegfried cherche honnêtement à dessiner une autre voie que le régime politique du Dominion, mais ses projections ménagent l'Angleterre. Tout en sachant que « l'observateur européen doit changer d'esprit, de mesure et même de vocabulaire³⁵ », il concède que les différences sont trop grandes pour espérer une compréhension totale³⁶. Le géographe peut se prévaloir néanmoins d'une neutralité analytique : son anglophilie contrebalance son esprit français.

33. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 407.

34. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 230.

35. *Ibid.*, p. 3.

36. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 393.

LE BIPARTISME CANADIEN

Dans son bilan du fonctionnement du système canadien³⁷, Siegfried insiste sur la bipolarisation politique : libéraux et conservateurs exercent tour à tour le pouvoir³⁸. Ce jeu politique engendre des combinaisons, de l'instabilité et de la corruption : par exemple, les scandales politico-financiers des années 1870 sont liés à la construction de la voie ferrée transcontinentale³⁹.

Le géographe français s'inquiète de la coexistence de « deux partis presque également conservateurs⁴⁰ ». La dualisation de la vie politique entraîne des convergences entre les partis dominants, par crainte des idées socialistes. Tous deux affichent leur modération, de sorte que rien d'essentiel ne les sépare⁴¹. Si une pomme de discorde survient, elle est souvent due à la politique internationale, les libéraux étant dénoncés par les conservateurs comme pro-américains. Les conservateurs sont attachés à la mère patrie anglaise et accusent leurs adversaires de vouloir pactiser avec les États-Unis. Le Parti libéral dissimulerait des sentiments annexionnistes en prônant la réciprocité commerciale⁴².

« [...] il n'y a plus vraiment, dans l'arène politique canadienne, que le *gouvernement* et *l'opposition*⁴³ », dont les convergences sont frappantes⁴⁴. Ce diagnostic résulte d'une comparaison avec le système politique français : d'un côté, au Canada, avec le clergé catholique en position d'« arbitre politique », se produit un processus de nivellement qui rend interchangeable les programmes des partis ; de l'autre, en France, les programmes sont contrastés, les clivages

37. *Ibid.*, deuxième partie : « Les partis politiques canadiens. Leur psychologie, leurs programmes ».

38. *Ibid.*, p. 233.

39. *Ibid.*, p. 258-259.

40. *Ibid.*, p. 268.

41. *Ibid.*, p. 239.

42. *Ibid.*, p. 261.

43. *Ibid.*, p. 268.

44. *Ibid.*, p. 245.

prononcés, en raison de la puissance d'un parti ouvrier⁴⁵. Le chapitre XXVII de l'ouvrage⁴⁶ est consacré à « l'absence de tiers parti ouvrier » au Canada. Siegfried y expose les difficultés que rencontrent les embryons d'un tel parti pour récolter une audience significative : « La question de classe n'a jusqu'à présent tenu, dans la vie publique du Canada, qu'une place tout à fait minime⁴⁷. » Car « le Dominion reste surtout un pays agricole⁴⁸ », les centres de production industrielle étant « clairsemés et fort distants les uns des autres⁴⁹ ». En raison des différences d'origine, de langue et de caractère des ouvriers, « il n'existe pas à proprement parler au Canada de classe ouvrière. La distance qui sépare le travailleur industriel du travailleur de la terre n'est pas aussi grande que chez nous et de plus elle se franchit sans la moindre difficulté⁵⁰ ».

Néanmoins, l'élection à Montréal en février 1906 d'Alphonse Verville⁵¹ au Parlement fédéral montre que le monde ouvrier canadien est en train de s'organiser⁵². Cependant, les « machines électorales des libéraux et des conservateurs » lui paraissent trop puissantes : elles marginaliseront un tiers parti ouvrier, à moins qu'une crise ne traverse la colonie, auquel cas « d'autres partis naîtront sûrement [...] et nulle machine alors ne pourra les en empêcher⁵³ ». La Grande Dépression des années 1930 permit en effet au Parti social démocratique (ou Co-operative Commonwealth Federation), créé en 1932, d'obtenir plusieurs sièges au Parlement fédéral, notamment grâce à l'Ouest canadien.

45. À l'époque, il s'agit de la Section française de l'Internationale ouvrière, fondée en 1905.

46. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 269-281.

47. *Ibid.*, p. 269.

48. *Ibid.*, p. 269.

49. *Ibid.*, p. 269-270.

50. *Ibid.*, p. 270-271.

51. Verville (1864-1930) devient député fédéral de Maisonneuve lors d'une élection partielle. Il est réélu en 1908 et 1911. Il se rapproche alors des libéraux.

52. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 281.

53. *Ibid.*, p. 281.

Siegfried met l'accent sur la persistance d'un consensus au-delà ou en deçà des clivages religieux : les partis représentatifs ne s'opposent pas sur le fond, ils gèrent la situation dont ils héritent. Cette approche du système politique canadien procède d'une comparaison qui englobe le Royaume-Uni et la France. L'opposition des « races » devient un clivage parmi d'autres. Héritiers de la tradition républicaine des patriotes canadiens-français des années 1830, les « rouges⁵⁴ » furent farouchement combattus par l'Église, et mirent beaucoup de temps pour ne plus subir son opprobre⁵⁵.

L'OMNIPRÉSENCE DU CLERGÉ DANS LE DOMINION

Siegfried déplore que le clergé catholique soit incontournable au Canada : même dans la vie politique, il est nécessaire d'obtenir son appui ou au moins sa neutralité. Dans la province de Québec, quand l'Église combat un candidat, celui-ci ne peut réussir qu'avec le soutien des anglophones, et surtout dans les quartiers de Montréal où leur nombre est élevé⁵⁶. Comptant plus d'un million et demi d'individus au début du xx^e siècle⁵⁷, soit 30,7 % de la population totale du Dominion, les Canadiens français sont les arbitres des joutes électorales : aucun gouvernement ne peut se passer durablement de leur concours⁵⁸.

Dans le cas de l'ouvrier canadien-français, on retrouve la même sensibilité à l'influence de l'Église : le paysan québécois devenu ouvrier garde le même lien psychologique de dépendance à l'égard du clergé ; son nouvel emploi n'efface pas cette structure mentale. Des grèves ont été arrêtées par l'influence des curés. « L'Église fait tous ses efforts pour que les travailleurs français et anglais restent

54. À la différence du sens révolutionnaire donné à cette couleur en Europe, les rouges désignent habituellement au Canada le Parti libéral.

55. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 235.

56. *Ibid.*, p. 34.

57. Les flux démographiques liés à la forte émigration des Canadiens français, notamment vers la Nouvelle-Angleterre, ne sont pas compris dans ce bilan strictement canadien.

58. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 286.

aussi séparés que possible : il y va, pense-t-elle, de la préservation de la race⁵⁹.»

La donne religieuse n'a pas échappé au camp libéral. Dès 1871, Wilfrid Laurier a répudié le radicalisme français et s'est réclamé du libéralisme gladstonien⁶⁰. C'est le Parti libéral anglais qui lui sert de modèle⁶¹. Canadien français catholique, le premier ministre du Canada veut défendre l'ordre public pour rassurer l'Église catholique. Dans le Dominion, des convergences se dessinent ainsi entre les tenants de la philosophie politique libérale, d'inspiration anglo-saxonne, et les intérêts de l'Église catholique.

Le recentrage politique des libéraux s'explique notamment par une allergie générale aux politiques anticléricales des gouvernements français : « Le Canada ne juge pas avec faveur 1789 et 1793 ; 1848 l'éffraie et l'évolution radicale et surtout anticléricale de la Troisième République lui paraît regrettable⁶². » Les échos négatifs de la situation française contrastent avec l'image positive du système anglais.

LES OBSTACLES MENTAUX À LA RELATION FRANCO-CANADIENNE

Siegfried s'attache aux transferts culturels entre le Canada et la France. Celle-ci, d'après lui, ne saurait oublier son passé nord-américain : c'est pourquoi elle ne peut s'abstenir face à son ancienne colonie. Ces transferts rencontrent des obstacles mentaux, à commencer par l'hostilité du clergé catholique à l'idéologie laïque. L'Église freine la « normalisation » de la relation franco-canadienne⁶³. Même au niveau des études supérieures, elle fait barrage⁶⁴.

En 1937, l'opinion du géographe ne change pas : le clergé n'envoie en France « les jeunes Canadiens qu'avec crainte ; et, quand

59. *Ibid.*, p. 271.

60. *Ibid.*, p. 236.

61. *Ibid.*, p. 237.

62. *Ibid.*, p. 238.

63. *Ibid.*, p. 34-35.

64. *Ibid.*, p. 36.

ceux-ci rentrent, on les soumet à une sorte de quarantaine pour voir si quelque maladie infectieuse de l'esprit ne va pas se déclarer⁶⁵ ».

Ce contentieux, qui remonte à la période révolutionnaire, nuit au développement des relations culturelles. Une embellie est toutefois possible en raison de la bonne volonté des milieux politiques des deux pays. Le Second Empire et la III^e République ont fait les premiers pas, mais le poids de l'histoire se fait toujours sentir : « Il y a entre nous l'Atlantique et la Révolution française⁶⁶ », résume le géographe. Malgré les réticences de l'Église, Siegfried ne croit pas à un *statu quo* culturel : « Il est impossible qu'une infiltration ne se produise pas. L'isolement que l'Église souhaite pour le Canada est contraire à toute la logique de notre époque. À ce titre, il ne peut durer⁶⁷. »

Cette position critique du géographe a des conséquences pratiques sur son rayonnement dans les départements universitaires du Québec francophone : contrairement à d'autres professeurs français – tels Pierre de Labriolle, Louis Arnould ou Louis Gillet –, il ne reçoit pas d'invitation à enseigner. Les autorités ecclésiastiques de l'Université Laval, à Québec ou à Montréal, ne songent pas à lui, alors que l'intellectuel français n'y manque pas d'interlocuteurs, à commencer par le géologue Joseph-Clovis-Kemner Laflamme (1849-1910), recteur puis doyen de l'Université Laval : était-il seulement concevable qu'un professeur de confession réformée se retrouve, même temporairement, auprès d'un corps enseignant catholique ? Plus curieux encore, les responsables anglophones de l'Université McGill, qui n'hésitent pas à recruter des Français de France – tels le pasteur Daniel Coussirat ou René du Roure⁶⁸ –, ne l'invitent pas non plus, comme si les Canadiens anglais

65. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 231-232.

66. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 142.

67. *Ibid.*, p. 39.

68. Le pasteur Coussirat (1841-1907) y enseigna l'hébreu et la littérature orientale. Après avoir détenu la chaire de littérature française à l'Université Laval de Montréal (1909-1912), R. du Roure (1881-1940) y fut recruté comme professeur (1912), devint le directeur du Département des langues romanes (1923), où il enseigna jusqu'à son décès en 1940. Sur ce dernier, voir Yvan Lamonde, *Le Département de*

de Montréal étaient irrités par les propos du géographe français à leur égard.

Siegfried aspire à une pénétration culturelle croissante de la francophonie en Amérique, tout en jugeant utopique l'indépendance du Québec. À l'époque, un tel projet est rarement revendiqué chez les Canadiens français : les plus pratiques d'entre eux envisagent tout au plus l'autonomie⁶⁹. Pour le géographe, la vieille Europe demeure en définitive le point de repère cardinal : même devenu américain par les mœurs, le Canada lui paraît solidement ancré à l'Angleterre. À l'instar de la politique menée dans les dominions, il loue la stratégie internationale de Londres, qu'il trouve profitable à « la vieille civilisation française⁷⁰ ».

LES OBSTACLES ÉCONOMIQUES À LA RELATION FRANCO-CANADIENNE

L'autre pierre d'achoppement est économique : la place de la France dans le commerce canadien est minime. Si elle obtient le quatrième rang en 1904, derrière les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne, cette place ne doit pas faire illusion, car elle équivaut à un chiffre d'affaires restreint : trente fois moins que les États-Unis, vingt fois moins que la Grande-Bretagne !

Certes, des ouvertures se dessinent. Plusieurs éléments rendent Siegfried plus optimiste quant aux transactions économiques : la convention de 1895, les négociations officieuses et officielles, en 1901-1902, pour obtenir des tarifs commerciaux minimaux de part et d'autre⁷¹ et le projet d'ouverture d'une ligne de navigation directe

langue et littérature françaises de l'Université McGill de 1853 à nos jours, étude disponible sur le site du Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill, p. 27-30, 42-46 et 51-52.

69. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 289.

70. *Ibid.*, p. 412.

71. Ces négociations n'ont pu aboutir en raison de pressions protectionnistes du côté canadien et de l'intervention discrète du gouvernement anglais pour que la Grande-Bretagne soit la seule puissance à bénéficier de la clause de la nation la plus favorisée.

entre les deux pays, subventionnée par le Canada⁷². Il ne fait aucun doute à Siegfried que «le gouvernement canadien est très bien disposé envers la France⁷³». Il en va de même de la politique française à l'égard de «son ancienne colonie⁷⁴». Au premier abord, les chances d'un rapprochement économique franco-canadien lui paraissent élevées dans une période d'entente cordiale où le gouvernement de Londres ne devrait pas s'y opposer⁷⁵. D'après lui, il n'est plus possible que les produits commerciaux français doivent passer par l'Angleterre ou les États-Unis avant de pénétrer au Canada.

L'Angleterre, la France et le Canada ont signé en 1894 un traité de commerce, auquel s'est ajoutée en 1895 une convention⁷⁶ entre les deux derniers pays dont le dessein est de rééquilibrer des échanges disproportionnés. Les résultats de cette convention ne sont pas concluants : pour un montant en dollars, les exportations de la France au Canada s'élèvent en 1895 à plus de 2,5 millions, quand ses importations ne dépassent pas 336 000 ; neuf ans plus tard, en 1904, les chiffres donnés en francs par Siegfried restent très déséquilibrés : plus de 31 millions pour les exportations françaises au Canada, contre seulement 8 millions pour les importations canadiennes en France⁷⁷.

Pour participer à des conférences impériales, le premier ministre Wilfrid Laurier effectue des déplacements à Londres qu'il prolonge par des visites officielles à Paris. Celles-ci ne tiennent pas toutes leurs promesses⁷⁸. En octobre 1902, Laurier, accompagné de son ministre des Finances W. S. Fielding, rencontre le ministre

72. Le chiffre d'affaires de cette ligne maritime directe entre Le Havre et Montréal fut longtemps insuffisant pour maintenir sa régularité. En fait, il faut attendre 1920 pour qu'elle soit à peu près rentable.

73. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 403.

74. *Ibid.*, p. 404-406.

75. *Ibid.*, p. 405.

76. De par son statut de Dominion, le Canada ne peut signer que des conventions, et non des traités.

77. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 397-398, d'après le *Report of the Department of Trade and Commerce*, 1904, p. 27.

78. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 395. Durant l'été 1897, Laurier rencontre le président Félix Faure qui le fait grand officier de la Légion d'honneur (Réal

français des Affaires étrangères, Théophile Delcassé⁷⁹. La conclusion d'un nouveau traité de commerce semble imminente. Pourtant, rien n'est signé, car des tendances protectionnistes générales font obstacle à des échanges accrus entre l'Europe continentale et l'Amérique du Nord.

Siegfried souligne les difficultés survenues qui peuvent expliquer l'échec final : il met surtout en avant les modifications du régime douanier canadien en raison de l'introduction d'un traitement différentiel en faveur de l'Angleterre, qui aurait fait capoter l'application de la convention de 1895. Le nouveau tarif de réciprocité du 23 avril 1897, concocté par W. S. Fielding⁸⁰, s'applique uniquement aux produits anglais, alors que l'article 2 de la convention de 1895 donnait à la France le droit de bénéficier de ce traitement. Lors de leurs rencontres à Paris, le 29 septembre et le 2 octobre 1902, Delcassé espère pousser Laurier à désavouer son ministre des Finances. Mais les efforts des deux parties pour trouver un terrain d'entente restent vains.

Siegfried émet l'hypothèse que Laurier s'est laissé intimider par la campagne protectionniste de son ministre des travaux publics, Israël Tarte⁸¹. Mais ce dernier n'était pas le seul protectionniste dans

Bélangier, *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007 [1986], p. 216).

79. Delcassé (1852-1923) est l'un des principaux artisans de l'alliance franco-britannique (voir sa biographie par Charles Zorgbibe, *Théophile Delcassé, le grand ministre des affaires étrangères de la Troisième République*, Paris, Olbia, 2001). À la suite du couronnement d'Édouard VII le 9 août, Laurier se rend en France, en Italie et en Suisse, avant de retourner au pays le 17 octobre (Réal Bélangier, *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, p. 238 et suiv.).
80. Fielding était libre-échangiste avant de pencher vers le protectionnisme quand il entre au gouvernement. Ces tarifs préférentiels avec l'Angleterre suscitent chez les officiels et sénateurs français des sentiments de frustration qui peuvent expliquer la lenteur des négociations commerciales ultérieures.
81. Israël Tarte est un ministre influent, au même titre que W.S. Fielding, Oliver Mowat à la Justice ou Clifford Sifton à l'Intérieur et l'Immigration. D'après Jacques Portes, Tarte est la principale caution québécoise dans le cabinet de Laurier : ce dernier l'aurait choisi, en tant qu'«organisateur politique remarquable et ultramontain grand teint», pour satisfaire l'Église (J. Portes, *Le Canada et le Québec au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 26).

son cabinet, loin s'en faut. Le géographe soupçonne par ailleurs une pression discrète de l'Angleterre pour que les négociations n'aboutissent pas⁸². Signée en 1907 à l'occasion de la troisième visite de Laurier à Paris, une nouvelle convention est finalement ratifiée en 1909 par les parlementaires des deux pays.

Il n'en reste pas moins que le volume des échanges entre les deux pays a atteint son niveau le plus élevé en 1906 : les Canadiens exportent en France pratiquement huit fois plus de produits qu'en 1890 et y importent trois fois plus. Alors que Laurier demeure au pouvoir jusqu'en 1911, les échanges se tassent en dépit de la convention de 1907. Puis ils déclinent à cause de la guerre et des difficultés françaises de l'après-guerre. La densité des transactions commerciales est encore faible dans les années 1930, et leur déséquilibre toujours prononcé.

LE PÉRIL DE L'AMÉRICANISATION

Chaque fois qu'il se rend au Canada, Siegfried fait des séjours aux États-Unis. Ces transits incessants renforcent la comparaison entre les deux sociétés. Sa maîtrise de l'anglais et de l'américain lui facilite la vie en Amérique du Nord : il s'y sent à l'aise, y compris à l'université, où il assiste à des cours, donne des conférences et des séminaires en anglais. En 1929, il rapporte un propos sur la « culture canadienne » qu'il a pris soin de traduire en français :

Les plus impérialistes des Canadiens sont des Américains par la culture : ils sentent et réagissent en américains. Ils ont l'hostilité américaine pour la liberté de penser. Dans ces conditions ils créent un vide, un trou, qui fait appel d'air et attire encore plus d'influence américaine. Ce n'est pas avec ces notions négatives qu'on créerait une culture canadienne. Il faudrait quelque chose de positif. Mais cela le Canada ne le créera pas. Le pôle de résistance c'est une culture

82. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 400-403.

britannique, mais elle ne peut que rester limitée à un petit nombre de gens⁸³.

Quand bien même Siegfried n'aurait pas entièrement partagé ce constat au sujet du Canada, on y retrouve la perspective élitiste des milieux leplaysiens. L'assise britannique garantit l'avenir du Dominion canadien. C'est un contrepoids nécessaire à l'emprise américaine, donc un facteur d'équilibre. Selon lui, l'influence des États-Unis au Canada menace aussi l'identité de la société québécoise : elle risque de s'aggraver par une sorte d'annexion rampante⁸⁴.

En 1937, il réitère son diagnostic de 1906 : « Les Canadiens sont rivés, économiquement et socialement, aux États-Unis⁸⁵. » L'attraction Nord-Sud en est le leitmotiv : elle aspire le Canada vers les États-Unis « d'une façon silencieuse, anonyme, persistante, irrésistible, et à vrai dire fatale⁸⁶ ». Et elle n'épargne pas les Canadiens français : « Le péril de l'américanisation subsiste pour les Canadiens français, dépassant de beaucoup celui de leur anglicisation⁸⁷. »

Le Québec est alors massivement francophone, d'où un certain optimisme quant à la sauvegarde de la langue française. Mais Siegfried pressent une évolution démographique incertaine. Si l'histoire et les mentalités collectives des deux « peuples fondateurs » diffèrent sensiblement, il refuse néanmoins de compromettre la communion de ces deux entités linguistiques et culturelles. Car il en résulte un gage de survie réciproque face aux États-Unis : le Canada français et le Canada anglais doivent demeurer ensemble par intérêts bien compris. Le thème de la vocation catholique et de la survivance française en Amérique le conforte dans sa position. Énoncée d'abord par un historien leplaysien français, Edme Rameau

83. Fonds Siegfried, 2 Si 14 Dr 5, dossier sur les États-Unis (« notes et résumés faits par moi »).

84. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 411.

85. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 201.

86. *Ibid.*, p. 79.

87. *Ibid.*, p. 185-186.

de Saint-Père⁸⁸, l'idée de survivance permet à Siegfried de développer un discours consensuel auprès des élites religieuse et politique du Canada français. Le géographe évite seulement l'excès de lyrisme dont font preuve ses compatriotes.

La défense de la survivance française au Canada ne contredit pas ses tendances anglophiles. À l'épreuve de la Grande Guerre, l'Entente cordiale s'est concrétisée sur les champs de bataille et dans les tranchées : elle se renforce par le sang versé. Dès lors, il semble logique que la France et la Grande-Bretagne puissent servir de pont entre francophones et anglophones du Canada afin de cimenter une jeune nation qui pleure et honore, elle aussi, ses enfants tués au combat⁸⁹.

Pour mieux étayer sa vision consensuelle du Dominion, Siegfried dégage les liens structurels entre le Canada et les États-Unis. À ses yeux, plus les deux sociétés se ressemblent, plus le Canada hypothèque son « individualité ». Et ce risque existentiel grignote les valeurs de la société québécoise. La présence américaine au Canada le frappe et l'inquiète : son poids ne cesse d'augmenter, d'autant plus que les politiques canadiennes favorisent le recours à la technologie et aux entreprises des États-Unis. L'armature britannique lui paraît fragile. Le géographe ne s'accommode guère d'une américanisation du Canada qu'il perçoit comme un danger. En voulant conserver au Canada son statut de Dominion, il pense assurer un contrepois, qu'il juge favorable aux Francophones : « [Le Canadien français] ne restera lui-même que dans la mesure où il ne s'américaniserà pas⁹⁰. »

88. E. Rameau de Saint-Père, *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique, Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, 1859.

89. Lors de la Première Guerre mondiale, André fut affecté comme traducteur auprès du corps expéditionnaire canadien combattant en France : « [...] pendant un an, en 1915, à titre d'interprète de l'armée canadienne en France, j'ai appartenu à la *First Canadian Heavy Battery* » (*Le Canada puissance internationale*, préface de la première édition, p. VI).

90. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 55.

C'est pourquoi il insiste sur la menace démographique qui pèse sur le « groupe francophone » incarné par le « paysan », en considérant que « la revanche des berceaux » n'offre qu'un répit provisoire. Le déclin survient au moment où le « groupe anglophone » incarné par « l'entrepreneur de culture⁹¹ », autrement dit le producteur de blé de l'Ouest, semble économiquement florissant, même s'il traverse avec difficulté les crises des années 1930. Le déséquilibre pourrait s'accroître avec l'apport d'une immigration qui profite surtout au groupe anglophone.

Si cette analyse paraît schématique à première vue, les nuances ne manquent pas. Car le « groupe anglophone », à terme, n'est guère mieux loti : en lui « s'insinue l'américanisme », et rien ne le protège de cette menace susceptible de le « dénaturer⁹² ». Des conséquences désastreuses de la Grande Dépression, Siegfried tire l'idée d'une supériorité ontologique du paysan canadien-français sur « l'entrepreneur de culture » de l'Ouest, lequel est davantage fragilisé par les secousses économiques. Le contexte de la crise révèle crûment les contrastes entre des Canadiens français et des Canadiens anglais trop proches des Américains. Deux conceptions de l'agriculture s'opposent : chez les uns, elle fait vivre, chez les autres, elle doit enrichir. Le paysan canadien-français ne fait pas fortune, mais donne un sens à sa vie en cultivant ses terres dans la durée. Ce rapport patient au temps est « le garde-fou du paysan⁹³ ». La prudence lui commande de ne pas surexploiter son domaine, ce que ne savent pas faire la plupart des paysans américains ou canadiens-anglais.

Siegfried admet que sa position est « défensive », puisqu'il assimile la campagne à une « forteresse morale⁹⁴ ». Dans un entretien à propos de son livre, il n'hésite pas à renchérir sur le registre dramatique, en distinguant nettement le *peasant* de l'*agricultural industrialist*. Il use pour cela de termes forts :

91. *Ibid.*, p. 101.

92. *Ibid.*, p. 70.

93. *Ibid.*, p. 93.

94. *Ibid.*, p. 92.

L'Américain croit qu'à force de déplacements, au moyen de journaux et en usant de la radio, bref en multipliant les contacts, il devient un homme plus complet. Ce n'est pas vrai. L'homme attaché au sol et qui apprend de la terre les voies mystérieuses par lesquelles opère la nature, est le plus savant, a un développement plus harmonieux, connaît la valeur créatrice de la Durée. L'homme de la civilisation américaine est un homme malheureux⁹⁵.

Face à une civilisation vouée au malheur, Siegfried souhaite que le particularisme canadien-français se consolide en Amérique du Nord. En cela, il applique dans la langue naissante des sciences sociales leplaysiennes le principe des constructions identitaires nationales dont l'Europe fut le théâtre initial.

95. « André Siegfried. Historien du Nouveau Monde », Entretien d'A. Siegfried avec Bertrand de Jouvenel, *Les Nouvelles littéraires*, 6 février 1937.

DEUXIÈME PARTIE

Le Canada français

LE QUÉBEC COMME PART DE SOI-MÊME

COMME EN TÉMOIGNE LA PROSE DE CHATEAUBRIAND, NUL LECTEUR français cultivé n'est resté insensible à la nostalgie d'une Nouvelle-France souvent idéalisée à partir du XIX^e siècle :

La France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada¹.

Toutefois, Siegfried n'appréhende pas la société québécoise comme le font la plupart de ses compatriotes : il n'est pas obnubilé par ses composantes cléricale et traditionaliste. Ses écrits manifestent un attachement à l'égard des habitants de la Belle Province, mais son ton n'est jamais complaisant ou condescendant. Le géographe sympathise d'autant plus avec les Québécois, « nos frères d'Amérique² », qu'ils incarnent une « civilisation sœur de la nôtre³ ». Français et Canadiens français ont une même « communauté de goûts⁴ ». Ces derniers « font [...] partie de la grande famille française, constituant pour notre cause dans le monde une force véritable. C'est donc un devoir pour nous de rester avec eux en contact étroit, de créer ce

1. François-René de Chateaubriand, prologue d'*Atala*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964 [1801], p. 71.

2. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 290.

3. *Ibid.*, p. 393.

4. *Ibid.*, p. 396.

contact partout où il n'existe pas encore⁵». Siegfried va jusqu'à envisager une osmose des deux peuples, compatriotes « par l'origine, le langage et surtout par le cœur⁶ ».

En croisant la géographie et l'histoire de la France et du Canada, il mêle des dimensions affectives et cognitives. Il sonde l'évolution des deux sociétés en procédant à d'habiles décalages et télescopages temporels. Il fait état des résonances suscitées, à plus d'un siècle de distance, par les pertes de la Nouvelle-France et de l'Alsace-Lorraine⁷. Il compare par ailleurs les conduites réfractaires à la conscription : durant la Première Guerre mondiale au Québec et sous la Révolution française⁸. Son raisonnement analogique soulève des questions sensibles sur la société québécoise et ses rapports avec la France.

D'après Siegfried, la crise de la conscription révèle une donnée structurelle : la fragilité de la confédération canadienne. D'un côté, il reproche aux politiciens du Québec d'avoir cherché à dissuader les Canadiens français de servir en Europe. De l'autre, il tente de comprendre et d'expliquer les attitudes réfractaires qui se sont manifestées parmi ces derniers. Il sous-entend que l'engagement populaire dans la guerre se heurte à une combinaison de facteurs religieux, sociaux et linguistiques. La Belle Province présente des caractères proches de la Vendée insurrectionnelle : la foi catholique, l'identité culturelle et linguistique, l'hostilité à un pouvoir centralisateur. À Québec, cela conduira à des émeutes contre la conscription en mars et avril 1918. Elles se solderont par la mort de quatre manifestants, tués par des soldats canadiens⁹.

5. *Ibid.*, p. 393.

6. *Ibid.*, p. 394.

7. L'entité politique communément appelée alors Alsace-Lorraine correspond peu ou prou au territoire de l'Alsace-Moselle, c'est-à-dire aux actuels départements français du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle.

8. La province de Québec est qualifiée par le géographe de « petite Vendée ». A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 195.

9. Jean Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*, préface de Fernand Dumont, Montréal, Lux éditeur, 2014 [1971].

Comme la France républicaine, « une et indivisible », la Confédération est née de façon chaotique. Toutes deux ont accouché dans la douleur et la contestation. Le refus de la conscription durant les deux guerres mondiales exacerbe des tensions structurelles qui marquent l'histoire croisée du Québec et du Canada : à travers des parallèles historiques audacieux, Siegfried fait ressortir cette dimension conflictuelle.

LA QUESTION DU CATHOLICISME

À la différence de la France « radicale », la société québécoise se caractérise selon Siegfried par l'omniprésence du culte romain. La tradition catholique constitue le socle d'une civilisation canadienne-française sur laquelle s'est greffé un régime colonial anglais. Elle a maintenu un sens spirituel et une direction à suivre. En cas de délitement de cette tradition, les repères de substitution qui pourraient structurer un projet alternatif semblent cruellement manquer.

Le géographe n'est pas avare de compliments à l'égard du clergé canadien-français. Ce dernier a façonné la culture canadienne en la dotant d'une langue solide. Fait révélateur des mentalités de l'époque, le système éducatif demeure presque entièrement tributaire de l'engagement des religieux et des religieuses de la province. Du vivier des collèges classiques sortent maints esprits et écrivains de valeur. Les communautés religieuses enseignantes n'évoluent pas en vase clos : elles restent en lien étroit avec leurs homologues européens. Elles inculquent à leurs élèves une « tenue morale qui résulte d'une forte discipline spirituelle¹⁰ ».

Par son nombre et son ascendant, le clergé a fait contrepoids à la conquête britannique. En préservant le catholicisme, il a maintenu la culture française car la foi et la langue sont structurellement imbriquées. Mais, si l'ancrage catholique fait la force et la cohésion de cette société, il peut finir par se retourner contre elle : les maîtres

10. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 231.

canadiens-français ne donnent pas à leurs élèves une éducation pratique aussi complète que celle qu'a reçue la jeunesse anglo-saxonne; eux-mêmes en sont conscients, puisqu'ils craignent un déphasage qui serait fatal à la société canadienne-française¹¹.

Siegfried renchérit en 1937: la culture et la religion sont trop proches au Canada français. Tout l'enseignement est entre les mains du clergé qui peut recruter de cette façon l'élite de ses élèves. Les prêtres écartent tout ce qu'ils redoutent, stérilisant ainsi une part de leur enseignement. Ils ne veulent pas se laisser conseiller des méthodes pédagogiques qui s'éloignent du dogme. Les Canadiens français ne pourraient donc pas profiter de l'éducation technique nécessaire à un engagement dans les sphères économiques. C'est pourquoi les meilleurs d'entre eux exercent des professions libérales et ne participent guère au développement industriel: « Dans les usines l'état-major est anglais ou américain, la masse ouvrière est française¹². »

Globalement, l'analyse du système d'enseignement comparé à ceux de la France et du Canada anglais fait ressortir les traits culturels les plus saillants de la province et, du même coup, ses excès, ses faiblesses, ses travers: « C'est le point d'aboutissement logique [former de bons catholiques] d'un système d'enseignement qui est juste l'envers de l'enseignement laïque¹³. » En revanche, « chez les Canadiens anglais, l'enseignement secondaire et supérieur présente un caractère fort différent. Il s'inspire du protestantisme et des méthodes anglo-saxonnes: c'est un contraste frappant¹⁴. »

Siegfried scande un argument à double détente: il oppose à l'éducation catholique du Québec d'abord le système français, puis les réalisations anglo-saxonnes. Les contrastes sont saisissants, comme il l'observe par exemple avec l'Université Laval, fondée en 1852: celle-ci se trouve encore « sous la surveillance étroite de

11. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 120.

12. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 231.

13. *Ibid.*, p. 122.

14. *Ibid.*, p. 123.

l'Église, dont elle est en réalité partie intégrante, puisqu'on peut à bon droit la considérer comme un simple développement du petit et du grand séminaire de Québec¹⁵ ».

Outre l'université, c'est l'ensemble du système éducatif qui se trouve sous la férule de l'Église :

L'enseignement catholique canadien, qu'il soit primaire, secondaire ou supérieur, ne tend nullement à libérer les esprits de l'autorité des doctrines. Il les conserve au contraire dans le respect le plus complet du dogme, de son interprétation officielle et en général des décisions de l'Église. Ainsi, l'Université, loin d'être comme dans certains pays un milieu où s'agitent les idées nouvelles, où se préparent les évolutions du lendemain, devient au contraire un instrument efficace de conservation¹⁶.

Dans les programmes scolaires d'histoire, l'Ancien Régime est traité avec sympathie, tandis que la République est dénigrée ; les persécutions révolutionnaires des années 1790 et l'offensive laïque de la III^e République contre l'enseignement de l'Église sont regardées avec effroi. Ce sont là les indicateurs d'un repli sur soi et d'une allergie à l'altérité républicaine française, d'autant plus que cette dernière passe pour intolérante.

Face à ce qu'il perçoit comme une incompréhension canadienne de l'évolution laïciste de la III^e République, Siegfried cède à la tentation d'imputer au seul catholicisme les problèmes rencontrés par le Canada français¹⁷. En 1937, il relève « un certain mécontentement [qui] se dessine contre des maîtres qui n'ont pas su orienter comme il le fallait leurs élèves, sans doute par crainte que, dans le contact industriel, ceux-ci ne se corrompent¹⁸ ». Dans sa démonstration, le géographe n'ignore pas la prégnance du contexte :

15. *Ibid.*, p. 118.

16. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 123.

17. Voir Gilles Paquet, « Entrepreneurship canadien-français : mythes et réalités », *Mémoires de la Société royale du Canada*, n° 1, 1986, p. 151-178 ; ainsi que nos commentaires sur cet article dans la section intitulée « Les limites de l'explication du retard canadien-français ».

18. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 231.

« Dans son caractère rigoureusement catholique, [l'Université Laval] répond exactement aux tendances des Canadiens de la province de Québec. Si on veut la juger impartialement, il est donc important de ne pas la séparer de son milieu¹⁹. »

On peut s'étonner que la laïcité française lui serve de contre-modèle, car lui-même ne croit pas à sa transposition au Canada. Il oppose cependant le système laïque à une éducation qui veut former, à l'aune de la religion dominante, « des médecins catholiques, des avocats catholiques, des commerçants catholiques²⁰ ». L'Église ne favorise pas l'esprit critique; au contraire, elle propage des dogmes présentés comme indiscutables. Ainsi, la philosophie et la théologie sont enseignées de concert: les cours se font « en latin, suivant une ancienne tradition, et dans un sens absolument dogmatique²¹ ».

UN JUGEMENT PLUTÔT BIENVEILLANT À L'ÉGARD DU CLERGÉ

Le géographe protestant a soutenu les mesures anticléricales des gouvernements de la France à partir des années 1880: il a cautionné par là même un régime qui expulse les congrégations religieuses de l'instruction publique. Comment ne pourrait-il pas ressentir les contrastes qui sautent aux yeux avec la situation de l'Église catholique canadienne-française? L'emprise de cette dernière s'exerce jusque dans la vie politique où la séparation de la religion et de la politique ne saurait être envisagée²².

Consécutif à la fracture historique du Canada entre anglophones et francophones, l'ascendant du clergé appelle de sa part une critique raisonnée. Il ne ménage donc pas l'Église catholique. Mais il dresse avant tout un état des lieux des relations antagoniques entre les deux « races ». Son constat à ce sujet est dépourvu de toute complaisance. Avec le recul, il est même frappant que sa mise en

19. *Ibid.*, p. 119.

20. *Ibid.*, p. 122.

21. *Ibid.*, p. 123.

22. *Ibid.*, p. 287.

cause du clergé reste mesurée, tant le regard qu'il porte sur la dualité canadienne est acéré.

Siegfried souligne l'orientation théologique de la société québécoise – ce que l'on appellerait aujourd'hui le « clérico-nationalisme ». Cependant, étant donné sa proximité avec certains politiciens canadiens, tel Raoul Dandurand²³, il est bien placé pour savoir qu'au tournant du xx^e siècle le Parti libéral tient les rênes du pouvoir politique, et pas seulement à l'échelle fédérale avec Wilfrid Laurier. En effet, de 1897 à 1936, tous les premiers ministres de la province francophone sont libéraux. Si l'idéologie « clérico-nationaliste » y semble florissante pendant un demi-siècle, son influence ne se traduit guère lors des scrutins électoraux : l'arène politique est dominée par un parti libre-échangiste²⁴, et non par des conservateurs nationalistes.

Siegfried tolère cette idéologie pourvu que les garde-fous électoraux fonctionnent correctement ; elle offre selon lui une voie raisonnable entre deux expériences étrangères dont il redoute la possible contagion. D'une part, la laïcité de type français est difficilement exportable au Québec ; d'autre part, la confusion entre le religieux et le politique, telle qu'elle a cours aux États-Unis, serait dommageable à l'identité de la Belle Province.

C'est donc une position pragmatique qui le guide dans son évaluation des effets du « clérico-nationalisme ». S'il n'adhère pas personnellement à cette idéologie, sa réflexion tend néanmoins à intégrer une donnée inhérente à l'histoire canadienne, où la foi catholique imprègne les modes de vie. Dans la genèse du territoire qui deviendra le Québec, la colonisation et la mission d'évangélisation sont étroitement associées.

23. Sur le sénateur Dandurand et sa correspondance avec André Siegfried, voir notre annexe 1. Marcel Hamelin a édité les *Mémoires de Raoul Dandurand* (Québec, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2000 [1967]), avec une introduction conséquente (p. I-IV). Si Gabriel Hanotiaux fait l'objet d'un chapitre (p. 161-166), Jules et André Siegfried ne sont mentionnés que de façon incidente.

24. Prônée par Wilfrid Laurier, la politique de la « réciprocité illimitée » avec les États-Unis devient celle du Parti libéral. Voir R. Bélanger, *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, p. 145 et 163-164.

HEURTS ET MALHEURS DE L'HISTOIRE TRANSATLANTIQUE

Bien qu'il ne prétende pas faire œuvre d'historien, André Siegfried inscrit son approche des relations antagoniques entre les deux « races » dans la longue durée. Ainsi, dans la préface à la première édition de son ouvrage de 1937, il appuie nettement sur l'invariant culturel à l'origine de la dualité du Canada : « [...] l'analyse psychologique que je donnais des deux groupes, anglais et français, ne me paraît pas avoir cessé d'être vraie : si l'on regarde assez profond, les peuples, après tout, ne changent que très peu²⁵. »

L'anglophile formé dans le moule leplaysien est sensible à la domination anglaise parce qu'elle déséquilibre dangereusement la Confédération. Son sens de la mesure, qu'il tient de ses affinités politiques libérales, l'empêche d'être plus incisif. Toutefois, c'est dans l'analogie qu'il puise le moyen indirect de dénoncer la dissymétrie de la situation canadienne en relevant le caractère systémique du colonialisme britannique, quel que soit son champ d'application : « Considérez les *civil servants* des Indes et vous comprendrez mieux les maîtres du Canada²⁶. » Siegfried n'effectue pas ce rapprochement à la légère puisqu'il a voyagé dans les Indes : il a observé comment les fonctionnaires de l'administration coloniale se comportent face aux *coolies*.

Dans son ouvrage de 1937, le géographe français loue le dessein unitaire du Canada. Mais il ne fait qu'édulcorer son diagnostic sur la division des deux « races ». Entre elles n'émerge aucun terrain d'entente : « On reste étonné, quand on connaît les deux milieux, de leur séparation²⁷. »

25. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. V.

26. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 306.

27. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 187.

WILFRID LAURIER

À ce constat lucide, mais déprimant, André Siegfried apporte néanmoins un correctif optimiste en convoquant la figure emblématique de Wilfrid Laurier (1841-1919). Sans jouer sur les mots, le géographe fut « conquis » par la personnalité du premier ministre du Canada dès son premier voyage en 1898. Il le décrit toujours sous un jour très positif.

Tout d'abord, Laurier fait preuve d'un réalisme politique à toute épreuve, mais non dénué d'un certain idéalisme. Une tentation de l'absolu affleure dans son grand dessein de faire du xx^e siècle celui du développement du Canada²⁸. C'est ensuite un politicien d'une pondération digne des hommes d'État britanniques. Enfin, Laurier présente une qualité essentielle pour le géographe, celle d'appartenir à une vieille souche française. Canadien français et fier de l'être, maîtrisant la langue de Shakespeare²⁹ et possédant les manières d'un Anglais de la haute bourgeoisie (*gentry*), Laurier incarne la synthèse des deux « races » : en sa personne, le caractère français et l'esprit anglais peuvent se réconcilier.

Le 8 juin 1914, André Siegfried se trouve à Ottawa, où il rédige ces lignes :

J'ai eu l'honneur de faire la connaissance de sir Wilfrid Laurier en 1898, deux ans après son accession au gouvernement. Je viens de le revoir, à Ottawa, trois ans après sa chute du ministère. Il avait été sans interruption au pouvoir de 1896 à 1911, un record de longévité ministérielle sans doute³⁰.

28. Dans un discours tenu à Toronto le 14 octobre 1904, Laurier clame : « Laissez-moi vous dire, mes chers compatriotes, que tout indique aujourd'hui que le xx^e siècle sera celui du Canada et de son développement [...]. Pour le siècle à venir, le Canada sera l'étoile vers laquelle se tourneront tous les hommes avides de progrès et de liberté. » Il reprendra plusieurs fois cette formule prométhéenne.

29. En anglais, sa voix puissante est teintée d'un accent écossais. Voir R. Bélanger, *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, p. 88.

30. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la Guerre (juin-juillet 1914)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1916, p. 18.

Le géographe poursuit en amorçant un portrait inoubliable de Laurier :

Bénéficiant des loisirs que l'opposition lui ménage, j'ai pu voir, de plus près que je ne l'avais fait jusqu'ici, ce remarquable homme d'État. Mentionnerai-je sa magnifique stature physique, son allure originale où il y a de l'Anglais, du Français de la vieille France et aussi je ne sais quoi du chef indien de grande race ? Mentionnerai-je aussi cette physionomie à la fois avenante, réservée, d'une extraordinaire finesse ? Mentionnerai-je encore, dans ses manières, cette union de la correction anglaise avec notre ancienne urbanité française ? Tout cela sans doute aide à connaître sir Wilfrid Laurier. Mais ce qu'il faut retenir de cette belle figure politique, c'est l'équilibre parfait de tous ses jugements, l'impression d'harmonie qui se dégage de toutes ses conceptions. Le Canada n'a pas eu de meilleur pilote que celui-là. Souhaitons qu'il soit bientôt rappelé à la passerelle du commandement³¹.

Siegfried commente élogieusement certains discours parlementaires de Laurier prononcés à Québec (le 10 novembre 1871 et le 26 juin 1877) et à Ottawa (le 1^{er} avril 1874 et le 3 mars 1896). Laurier, précise-t-il avec satisfaction, est un disciple du premier ministre britannique Gladstone. Sa stratégie politique est la plus efficace possible dans le contexte canadien³². Elle consiste à se démarquer du radicalisme français et de la tendance anticléricale du Parti libéral pour mieux neutraliser l'Église catholique canadienne-française, alors adversaire déclaré de ce parti. Le premier ministre ne verse jamais dans l'anticléricisme, bien que « les grands prélats canadiens » ne l'aient pas ménagé. En 1911, sa défaite leur est partiellement due³³.

Néanmoins, sa stratégie de compromis s'est avérée longtemps payante, puisque Laurier s'est emparé du pouvoir en 1896 en disposant d'une majorité de 30 sièges, grâce aux 49 députés envoyés par le Québec au Parlement d'Ottawa, contre seulement 16 pour les

31. *Ibid.*, p. 21-22.

32. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 236-244.

33. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la Guerre*, p. 20.

conservateurs. Une écrasante majorité des Canadiens français ont voté en faveur d'un des leurs. Ils sont séduits par ses qualités d'orateur, que ce soit en anglais ou en français : « Son éloquence, singulier mélange de froideur britannique, d'élégance française, de perfection classique, constitue un style vraiment original, probablement unique, et dont il est à croire que le Canada ne donnera plus d'autre exemple³⁴. »

Malgré toutes ses qualités, le chef canadien-français n'emporte pas l'adhésion de la majorité des électeurs anglophones. Il s'est même fait des ennemis au Canada anglais, mais aussi au Québec, en raison d'une politique que d'aucuns jugent louvoyante :

Représentant de la race française, sir Wilfrid Laurier devait inévitablement être en butte à la suspicion, à la jalousie de l'opinion canadienne-anglaise. La province anglaise d'Ontario ne l'a jamais adopté : c'est avec une joie violente, avec une sorte de soulagement qu'elle a salué sa chute. D'autre part, premier ministre du Canada tout entier, obligé de tenir la balance égale en toutes les races et toutes les religions, sir Wilfrid Laurier ne pouvait manquer de mécontenter les Canadiens français intransigeants. Dès 1900, alors que la province française de Québec était encore toute à la joie d'avoir, pour la première fois, un Français comme premier ministre du Canada, il se trouvait des « nationalistes » pour lui reprocher de faire aux intérêts britanniques des concessions excessives. La grande sagesse de Laurier a été de ne jamais se laisser trop entraîner d'un côté ou de l'autre³⁵.

Réélu deux fois à la tête du gouvernement, Laurier a fini par s'aliéner une grande partie de l'électorat francophone, sans pour autant convaincre les électeurs des provinces anglophones, dont le poids démographique aurait pu compenser les pertes subies en 1911 au Québec. Outre les contestations de sa politique d'immigration et de sa politique scolaire, la répétition de scandales financiers a miné

34. *Ibid.*, p. 19.

35. *Ibid.*, p. 20-21

la confiance des électeurs. Face à l'adversité qu'il subit dans la durée, l'exercice du pouvoir l'a indéniablement usé³⁶.

Sans doute est-ce l'une des raisons de la sympathie de Siegfried envers un premier ministre attaqué par des adversaires politiques jugés extrémistes. Le géographe lui est reconnaissant d'avoir lutté en faveur de l'autonomie du Dominion³⁷. Le maintien dans l'orbite britannique est cependant une nécessité pour l'heure : c'est le principe de réalité que Laurier a fait prévaloir dans les relations internationales. *In fine*, Siegfried justifie sa bienveillance par la plus grande cohésion donnée, durant trois mandats successifs, à un pays divisé : « C'est grâce à lui que l'unité canadienne, cette plante délicate et qui peut-être ne durera pas toujours, a prospéré jusqu'ici avec une magnifique vigueur³⁸. »

La victoire des conservateurs de Robert Borden, en septembre 1911, ne le fait pas changer d'avis. Le protestant français ne tarit pas d'éloges sur le politicien catholique québécois. Ce dernier a surmonté bien des épreuves : il s'est imposé à l'appareil fédéral du Parti libéral ; il a su convaincre un électorat canadien composé de protestants anglophones plutôt hostiles et de catholiques francophones qui vont lui offrir une majorité au Parlement d'Ottawa.

L'habileté manœuvrière de Laurier lors des négociations internationales ne lui échappe pas non plus. Car les marges du Canada sont étroites en matière diplomatique³⁹. En droit, l'Empire britannique gère la politique extérieure de ses colonies et dominions, les traités sont signés au nom du roi, le gouvernement canadien ne peut nommer ni ambassadeurs ni consuls et les représentants du Royaume-Uni sont les seuls intermédiaires officiels.

36. R. Bélanger, *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, p. 240 et 245-247.

37. *Ibid.*, p. 245.

38. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la Guerre*, p. 21.

39. John Hilliker, *Le ministère des Affaires extérieures du Canada, volume I : Les années de formation, 1909-1946*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.

Or le Dominion possède à Paris un commissaire général en la personne d'Hector Fabre qui agit tel un véritable consul. Alors qu'il n'est pas accrédité auprès du gouvernement français, il fait cependant office de délégué du Canada en France. Malgré le lien colonial, Wilfrid Laurier peut donc traiter sans médiation avec ses interlocuteurs français. Le gouvernement de Londres s'accommode de cette situation exceptionnelle pourvu qu'il conserve intacte sa signature dans les traités et conventions⁴⁰.

Néanmoins, ces échanges directs entre Paris et Ottawa n'ont pas amélioré durablement des relations commerciales atones⁴¹. Siegfried le concède sans poser les questions suivantes : si bien intentionné soit-il envers la France, Laurier avait-il le pouvoir de modifier la donne commerciale ; et était-ce une priorité pour lui ? Ses graves soucis intérieurs à partir de 1905 expliquent peut-être son impuissance à faire avancer le dossier. Outre les scandales des chemins de fer, une forte contestation interne agite les rangs du Parti libéral, qu'ils soient anglophones ou francophones⁴².

La dernière visite officielle de Laurier à Paris en 1907 se déroule dans un contexte compliqué. D'un côté, les bonnes relations de la France avec le Canada et la province de Québec sont encouragées : à la signature d'un nouveau traité de commerce s'ajoute le voyage de Lomer Gouin, premier ministre du Québec, qui souhaite notamment recruter davantage de professeurs en France. D'un autre côté, le courant impérialiste probritannique se renforce au Canada. De plus, le nouveau consul de France au Québec, Henry Dallemagne, ne suscite pas l'unanimité : la presse ultramontaine le présente comme une incarnation de la France anticléricale, maçonnique et juive.

Grâce à Wilfrid Laurier, le Canada continue de jouir, à l'extérieur, d'un prestige élevé : Siegfried se plaît à souligner son rôle de

40. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 328-329.

41. Voir la section intitulée « Les obstacles économiques à la relation franco-canadienne ».

42. Craig Brown (dir.), *Histoire générale du Canada*, édition française dirigée par Paul-André Linteau, Montréal, Boréal, 1988 [1987], p. 447-488.

médiateur international entre la France et le Royaume-Uni, ou entre les États-Unis et l'Empire britannique. Le ministère Laurier a offert ses bons offices dans des situations litigieuses, comme en 1901 pour la question de Terre-Neuve⁴³. Le premier ministre canadien s'est démené en faveur de la création d'une ligne de navigation directe entre la France et le Canada qui serait enfin rentable, mais sans atteindre son but. Véritable serpent de mer, une ligne est lancée par une compagnie française, en 1903 et 1904, entre Le Havre, la Pallice et le Canada, avec des navires de petit tonnage. Mais le chiffre des affaires n'est pas suffisant pour la pérenniser. C'est la compagnie de navigation Allan qui assure une ligne de Londres au Havre et à Montréal, quand le Saint-Laurent n'est pas pris par les glaces ; mais elle n'a rien de français, regrette le géographe⁴⁴.

Laurier se heurte donc aux vicissitudes de la relation franco-canadienne : malgré ses efforts, il ne pèse guère sur les accords commerciaux et les liens de communication directs. Sans minimiser les difficultés rencontrées, André Siegfried s'est voulu une cheville ouvrière de l'amitié franco-canadienne auprès d'un premier ministre qu'il jugeait digne de son respect : Wilfrid Laurier.

HENRI BOURASSA

Le camp francophone au Canada n'est toutefois pas uni. La houlette de Laurier n'y a pas suffi. Les divisions qui structurent l'histoire politique du Québec sont reconduites dans l'opposition entre Wilfrid Laurier et Henri Bourassa. Siegfried s'y attache longuement, mais cherche à la relativiser : il rend les figures de Bourassa et de Laurier presque inséparables.

Henri Bourassa (1868-1952) est d'une génération plus jeune que Laurier, plus impatiente aussi. Le fondateur du quotidien *Le Devoir* affirme haut et fort sa volonté de donner le plus d'autonomie possible à la province de Québec. En tant que fervent catholique,

43. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 406.

44. *Ibid.*, p. 403-404.

il réclame pour les Canadiens français une pleine reconnaissance de leurs droits linguistiques et religieux – souvent malmenés dans les provinces majoritairement anglophones. Sa défense d'un nationalisme pancanadien se conçoit d'abord comme le moyen de damer le pion à l'impérialisme britannique et à ses soutiens au Canada.

Petit-fils de Louis-Joseph Papineau (le chef de file des patriotes de 1837-1838), Bourassa est élu en 1896 au Parlement d'Ottawa sous la bannière de Laurier. Mais peu à peu les deux hommes vont s'opposer. Leurs différends portent sur la question des écoles séparées pour les catholiques francophones; la contestation commence dans le Manitoba puis se répand dans d'autres provinces dirigées par des anglophones. La politique impériale au moment de la guerre des Boers (1899-1902) est une autre grave pomme de discorde. Bourassa démissionne symboliquement de son siège pour se faire réélire aussitôt à la Chambre des communes, mais comme député indépendant.

Les deux opposants se retrouvent néanmoins dans le même camp à la suite des élections générales de 1917⁴⁵. Ils combattent la conscription en temps de guerre défendue par le Parti conservateur de Robert Borden, allié en la circonstance à la plupart des libéraux anglophones⁴⁶. Bourassa décède à 84 ans en 1952, non sans avoir imprimé sa marque dans les milieux nationalistes du Québec: il inspire la Ligue nationaliste canadienne créée en 1903 et son hebdomadaire *Le Nationaliste*, puis fonde *Le Devoir* en 1910.

Bien qu'il y consacre moins de place qu'à Laurier, Siegfried ne cache pas son intérêt pour les idées de Bourassa. Il évoque à plusieurs reprises *Le Patriotisme canadien-français*, son ouvrage phare⁴⁷. Les extraits cités concernent le refus, chez les Canadiens français, de la centralisation, de l'organisation administrative et du militarisme. Ce sont les caractéristiques du régime mis en place par Bonaparte et maintenu par la France moderne et la III^e République.

45. R. Bélanger, *Wilfrid Laurier: quand la politique devient passion*, p. 399-407.

46. *Ibid.*, p. 399.

47. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 143-145 et 289.

Le portrait de Bourassa est presque aussi flatteur que celui de Laurier :

M. Bourassa est un esprit droit, habitué à voir les situations avec netteté et à parler avec courage. Sa façon de poser le problème des relations entre le Canada et la France est dure peut-être, mais vraie ; c'est lui qui exprime la réalité du sentiment de ses compatriotes, et non pas ces orateurs faciles et grandiloquents, qui cachent trop souvent l'imprécision de leur pensée sous la sonorité des phrases. Il faut le dire, non seulement les Canadiens ne regrettent pas la domination française, mais ils se disent parfois qu'en y échappant ils ont peut-être en même temps échappé à de très grands maux⁴⁸.

Laurier et Bourassa incarnent aux yeux de Siegfried les deux visages du Canada français, son ambivalence radicale :

[...] entre Laurier le diplomate et Bourassa le nationaliste, les Français du Canada n'ont jamais su choisir. Ils sont reconnaissants au premier de les avoir conduits à la victoire avec un incomparable éclat et au second d'exprimer si bien les sentiments, même parfois un peu vifs, qui bouillonnent dans leur cœur⁴⁹.

En somme, les deux hommes exprimeraient deux tendances, deux options, tout en servant la même cause. Ils réuniraient les deux faces d'une seule et même identité. Mais cette identité est déchirée parce qu'elle se divise en une face canadienne et une face française.

En 1911, à l'initiative de Bourassa, les nationalistes québécois s'allient aux conservateurs pour faire tomber Laurier, ce que leur reproche Siegfried. Mais cette alliance est bâtie sur un malentendu : à la tête du Dominion, les conservateurs se révèlent plus impérialistes que Laurier le fut avant eux.

L'ABBÉ HENRI-RAYMOND CASGRAIN

C'est à la fin du XIX^e siècle, à l'occasion de son tour du monde d'octobre 1898 à mai 1900, que Siegfried fait la connaissance de

48. *Ibid.*, p. 144.

49. *Ibid.*, p. 295.

l'écrivain, critique littéraire et historien Henri-Raymond Casgrain (1831-1904). Le Canada constitue sa première escale en Amérique du Nord, avant les États-Unis. Dans un article du *Soleil*, Casgrain rappelle ce premier séjour québécois :

On n'a pas oublié le jeune Parisien qui, en faisant le tour du monde il y a deux ans, a passé plusieurs jours à Québec. M. André Siegfried, fils du sénateur de ce nom, ancien ministre de France, s'est pris d'une belle admiration pour le Canada qu'il a visité attentivement en étudiant ses institutions à divers points de vue⁵⁰.

Les deux hommes font donc connaissance à Québec : leur relation est cordiale, si bien qu'André lui envoie le 22 juillet 1899 une carte de Sydney en Australie, dans laquelle il glisse les mots suivants : « Cher Mr Casgrain, je commence à être loin de Québec mais je n'oublie ni vous ni votre charmante ville⁵¹. » La carte envoyée à l'adresse de l'abbé (couvent du Bon-Pasteur) comprend une image en réduction du Narrabeen Lakes (Nouvelle-Galles du Sud).

Effectivement, le géographe poursuit son périple par l'Australie puis la Nouvelle-Zélande. De là, il se rendit au Japon, en Chine, en Indochine et enfin dans les Indes, pour retourner en Europe via l'océan Indien, le canal de Suez et la Méditerranée.

En 1900, André revient à la charge, de Melbourne cette fois :
Cher Monsieur, Je prends la liberté de vous présenter M. Métin, professeur d'économie politique à Paris, qui fait le tour du monde et doit visiter le Canada. Je vous serais très reconnaissant de l'aider à se faire une juste idée de votre intéressant Pays et de votre Québec si charmant et sympathique⁵².

50. H.-R. Casgrain, « Visiteurs distingués », *Le Soleil*, 29 mai 1901.

51. Fonds Casgrain, Séminaire de Québec, « Lettres diverses », n° 49. Je remercie Manon Brunet de m'avoir communiqué une copie des documents qui seront évoqués dans cette section.

52. *Ibid.*, n° 10. La lettre n'est pas datée, mais on peut faire l'hypothèse qu'elle a été envoyée en janvier 1900. Elle contient de petites illustrations du Grand Hôtel de Melbourne et de la statue du général Charles Gordon.

Il s'agit pour le géographe de recommander à Casgrain son collègue et ami Albert Métin⁵³, mais aussi d'évoquer la rencontre de l'abbé avec ses parents, sans doute à leur domicile parisien, boulevard Saint-Germain, étant donné les nombreux séjours de recherche effectués par Casgrain en France.

Dans l'article déjà cité du *Soleil*, L'abbé ajoute :

M. André Siegfried nous revient aujourd'hui accompagné de son père, un des rois du commerce en son pays. [...] le centre de ses affaires est au Havre, avec lequel il désire nouer des relations plus fréquentes avec le Canada. Les journaux ont annoncé ces jours derniers l'arrivée de M. Siegfried et de son fils à Ottawa où ils ont eu, paraît-il, une entrevue avec sir Wilfrid Laurier, dans le but de promouvoir les intérêts du commerce de l'Ancienne et de la Nouvelle-France. MM. Siegfried sont attendus au Château Frontenac vendredi ou samedi prochain. Au nom de notre bonne ville de Québec, nous leur souhaitons d'avance la bienvenue en les assurant qu'ils recevront de la part des citoyens le chaleureux accueil dont ils sont dignes⁵⁴.

Le 21 mai 1901, d'Ottawa, André écrit à l'abbé pour lui apprendre son passage à Québec le 31 mai et le 1^{er} juin, en compagnie de son père : « Je tiens à vous écrire quel plaisir je me fais de vous revoir. Une de mes premières visites sera pour vous et j'espère vous trouver

53. Métin (1871-1918) est l'auteur de nombreux livres, dont *La Colombie britannique, étude sur la colonisation au Canada*, Paris, Armand Colin, 1908. Il figure parmi les premiers bénéficiaires d'une bourse de l'Université de Paris destinée à faire le tour du monde, qu'il effectue en 1900-1901. Il étudie notamment les conditions de la vie sociale aux Indes. Tous deux élèves de l'historien Charles Seignobos, Métin et Siegfried se rendent en octobre 1904 à Saint-Louis, où ils dirigent une délégation française qui visite l'exposition Louisiana Purchase. La délégation fait halte, du 12 au 15 octobre 1904, à Québec et Montréal, où elle rencontre les animateurs du Parti travailliste (« La main-d'œuvre »), Alphonse Verville, Joseph-Alphonse Rodier, Joseph Ainey, Isidore Tremblay et Narcisse Arcand. Ministre du Travail en 1913-1914 et 1915-1916, Métin décède à San Francisco le 16 août 1918, alors qu'il conduit une mission française pour célébrer l'alliance avec les États-Unis et les dominions pendant la Grande Guerre. André est secrétaire général de cette mission qui visite plusieurs pays de juillet 1918 à mars 1919, dont le Canada. Le général Pau va la diriger à la suite de la mort subite de Métin.

54. H.-R. Casgrain, « Visiteurs distingués », *Le Soleil*, 29 mai 1901.

en bonne santé. Mon père se joint à moi pour vous exprimer nos sentiments respectueux et distingués⁵⁵.» Les deux hommes passent du temps ensemble et s'apprécient mutuellement, à tel point que l'abbé, transformé pour l'occasion en cicérone, relate en détail, dans un article du *Soleil* en quatre volets (soit 13 pages au total), la visite guidée qu'il a offerte à André :

Au mois de juin dernier [1901], j'ai fait la visite du vieux Québec en compagnie d'un Parisien, M. André Siegfried, fils de l'ancien ministre du commerce, qui vient de recevoir un si cordial accueil au Canada. [...] M. Siegfried me remercie avec effusion en me serrant la main, au moment d'entrer au Château Frontenac. [...] Les gens de Québec sont si fiers de leur ville que c'est un bonheur pour eux de la faire visiter aux étrangers capables d'en apprécier les beautés⁵⁶.

Enfin une quatrième missive, envoyée du Havre le 3 janvier 1902, a pour objet les fiançailles d'André, lequel termine par les mots suivants : «Je compte vous donner souvent de mes nouvelles, car j'espère bien que vous voudrez continuer à vous intéresser à celui qui ose signer Votre ami respectueusement dévoué⁵⁷.» Malheureusement, l'engagement du géographe n'aura plus lieu d'être, puisque l'abbé Casgrain meurt le 11 février 1904, peu de temps après la réception de cette lettre qui prend ainsi un caractère émouvant.

Comment qualifier la relation d'André Siegfried avec l'abbé Casgrain ? L'expression d'estime partagée semble bien sûr s'imposer. Mais cela n'empêche pas d'y voir une certaine ambiguïté. L'abbé se trouvait dans la sagesse de son grand âge et Siegfried, dans l'éclat de sa jeunesse. Le respect dont témoigne le géographe s'explique par la culture encyclopédique de Casgrain, lequel lui présente le Québec comme un joyau français. Il est possible que cette rencontre ait joué un rôle important pour Siegfried, notamment dans sa vision

55. Fonds Casgrain, «Lettres diverses», n° 26.

56. H.-R. Casgrain, «La physionomie du vieux Québec», *Le Soleil*, 6, 9, 11 et 13 juillet 1901.

57. Fonds Casgrain, «Lettres diverses», n° 2.

de la Belle Province comme une composante à part entière de la civilisation française, plutôt qu'un isolat disjoint de sa source initiale.

Quoi qu'il en soit, cette relation fait figure d'exception. En effet, Henri-Raymond Casgrain – un ecclésiastique libéral peu apprécié de l'épiscopat – est le seul « nationaliste » avec lequel Siegfried entretient des liens étroits. La proximité de l'abbé avec le jeune André n'infirmes cependant pas la connivence de ce dernier avec les milieux francophones libéraux, favorables au fédéralisme canadien. On ne peut savoir comment aurait évolué l'affection des deux hommes, si leur relation ne s'était pas arrêtée brutalement en 1904. En tout cas, la mort n'a pas laissé à Casgrain le loisir de répondre aux mentions à « l'ami disparu » dans l'œuvre du géographe.

Siegfried n'a pas pratiqué un grand écart idéologique : l'influence de Casgrain ne s'exprime pas ouvertement dans ses textes. Leur relation est d'abord affective : elle réside dans le respect mutuel qu'ils éprouvent. Manon Brunet écrit à ce propos :

Siegfried écrit à Casgrain d'Australie, d'Ottawa et du Havre. Il était alors encore tout jeune et Casgrain était vieux, mais cette rencontre entre deux grands intellectuels libéraux était inévitable. L'un comme l'autre, lecteurs, écrivains et voyageurs, étaient en mesure d'observer ou d'analyser les transferts culturels au sein des réseaux intellectuels. [...] Dommage que Casgrain n'ait pas été là pour lire l'ouvrage de Siegfried de 1906 sur *Le Canada, les deux races : problèmes politiques*, mais peut-être y avait-il contribué⁵⁸.

La façon dont Siegfried présente en 1906 les thèses de Casgrain dans *Le Canada, les deux races* ne laisse guère planer de doutes. Après avoir cité un long passage de *l'Histoire de la vénérable Marie de l'Incarnation*, un ouvrage de l'abbé, il note que ces extraits « décèlent l'enthousiasme vague et à longue échéance auquel se complaisent beaucoup de Canadiens⁵⁹ ». Et il poursuit d'une manière aussi tranchée :

58. Lettre de Manon Brunet à l'auteur, Champlain, 28 juillet 2002.

59. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, 1906, p. 288.

Dans leur besoin d'affirmer leur individualité nationale et religieuse, [les Canadiens français] rêvent volontiers de conditions dans lesquelles ils pourraient enfin s'épanouir librement et sans contrainte. Des conceptions hâtives et mal mûries sont nées ainsi. On parle quelquefois par exemple d'une République indépendante, où la race française d'Amérique se gouvernerait et se développerait à sa guise, sans avoir à compter avec les Anglais. Il en est de ce rêve comme de celui de l'abbé Casgrain [une conquête pacifique de l'Amérique du Nord sous l'égide du catholicisme] : les idéalistes seuls peuvent le croire réalisable⁶⁰.

En louant « son langage enthousiaste et brillant », André souligne les qualités de Casgrain, une personnalité « que ne saurait oublier aucun de ceux qui l'ont connu⁶¹ ». Mais il n'adhère pas à son « rêve » qui transcende les Canadiens français en fer de lance catholique en Amérique du Nord. Siegfried réduit le projet nationaliste d'une Amérique française à une utopie stérile. Casgrain ne se contente pas d'une ambition pancanadienne, comme Henri Bourassa ; il se réclame d'un projet de peuplement panaméricain, complémentaire à la diffusion de la foi catholique. Il encourt ainsi le reproche de nourrir une vision déformée de l'évolution du Canada français et du Québec. Or, pour Siegfried, la séparation est un rêve dont il faut se déprendre.

En 1937, lors de la parution du *Canada puissance internationale*, le souvenir d'Henri-Raymond Casgrain s'est estompé. La donne a changé au Québec dans les années 1930 : la Grande Dépression a provoqué un séisme économique et social, avec de fortes répliques politiques et culturelles. Le nationalisme s'est renforcé en même temps, ce que Siegfried ne parvient pas à comprendre dans sa profondeur historique. Il préfère renouer avec ses analyses précédentes, qui datent de 1906, sans les remettre en question. L'abbé Casgrain aurait pu lui servir de guide pour mieux appréhender le surgissement de ce nationalisme de l'entre-deux-guerres. Celui-ci annonce déjà la charnière des années 1950-1960, avec la fondation

60. *Ibid.*, p. 288-289.

61. *Ibid.*, p. 288.

du Rassemblement pour l'indépendance nationale par Marcel Chaput et André d'Allemagne.

Les contacts libéraux francophones du géographe prévalent dans sa vision unitaire et fédéraliste du Canada. Il la développe avec ferveur dans son ouvrage de 1937, non sans brio. Les affinités libérales de Siegfried étaient connues au Québec, ce qui a sans doute atténué la portée de sa démonstration. Mais, s'il ménage le clergé catholique, c'est peut-être parce qu'il a médité la leçon de Casgrain. Depuis le tournant du siècle, l'asymétrie de la situation canadienne lui paraît durable : la dualité des « deux peuples fondateurs » procède de mécanismes historiques de domination. L'empreinte initiale de Casgrain n'est sans doute pas étrangère à ce souci d'équité et de justice envers les Canadiens français. Une telle hypothèse conduit à réévaluer l'importance de la rencontre entre l'abbé et Siegfried : loin de relever de l'anecdote, elle prend un tour prophétique, à l'encontre de la distance que les propos du géographe affichent envers les positions de Casgrain.

TROISIÈME PARTIE

L'autre Canada

LES RÉFÉRENCES ANGLO-SAXONNES DE SIEGFRIED

ANDRÉ SIEGFRIED ÉVOQUE DANS SES LIVRES DES PENSEURS ANGLO-SAXONS méconnus en France, qui l'ont inspiré dans ses réflexions sur le Canada. Il cite notamment George Bancroft, James Bryce, John Wesley Dafoe, Madison Grant, W. L. Grant et Alfred Zimmern. Mais il n'éprouve pas nécessairement le besoin de fournir des sources bibliographiques précises.

Bancroft (1800-1891) est l'auteur de l'*Histoire des États-Unis* en dix volumes, publiés entre 1834 et 1874. Les débuts de leur traduction en français remontent à 1861. Diplômé d'Harvard en 1820, il est le premier étudiant américain à obtenir un doctorat en Allemagne, plus précisément à Göttingen, sous la direction de l'historien August Heeren. Pratiquant lui-même le métier d'historien, Bancroft se lance dans la politique et la diplomatie. Il est élu sénateur en 1879. Avant cela, il occupe la fonction d'ambassadeur des États-Unis à Londres (1846-1849) et à Berlin (1867-1874). Sa volumineuse *History of the United States of America* lui procure un succès international. Démocrate (« Jacksonian »), il croit au progrès, à la Providence et à la grandeur des États-Unis. Il soutient Lincoln pendant la guerre civile. Président de l'American Historical Association (1886), il incarne la porosité originelle entre la discipline historique et la littérature : dans ses vastes fresques rédigées dans un style accessible, les envolées narratives n'excluent pas un travail respectueux des sources.

Bryce (1838-1922) est connu surtout pour son ouvrage *The American Commonwealth*, qui compte trois volumes. Ses travaux sur les États-Unis le rendent célèbre. Né à Belfast, il devient ambassadeur de Grande-Bretagne à Washington (1907-1913), où Siegfried le rencontra. À ce poste, il donne une impulsion nouvelle aux relations entre le Canada et les États-Unis.

John W. Dafoe (1866-1944) est journaliste au *Free Press* de Winnipeg. Sa biographie de Wilfrid Laurier, parue en 1922, lui vaut une réputation internationale. Siegfried cite élogieusement un autre de ses livres, *Canada: An American Nation* (Columbia University Press, 1935). Dafoe est l'une des principales figures intellectuelles du Parti libéral, au sein duquel il s'oppose à tout compromis avec les régimes autoritaires instaurés en Italie puis en Allemagne.

Madison Grant (1865-1937) ne se situe pas dans la même optique. Comme en témoigne son ouvrage *The Passing of the Great Race*, publié en 1916, il est l'un des principaux théoriciens américains d'un nationalisme racial, hanté par la place déclinante des Nordiques aux États-Unis. Ce déclin profiterait aux « races inférieures » : les Latins, les Méditerranéens, les Juifs, les Noirs et les Jaunes. Grant entend produire une grande synthèse à partir de Darwin, Spencer et Mendel. Bien que Siegfried se démarque de l'eugénisme déclaré de ce courant néo-darwinien, dit « nativiste », certaines de ses formulations restent ambiguës. Il semble marqué par sa lecture de Grant¹ quand il évoque par exemple le « raz de marée des immigrants », la « fermentation du monde jaune » ou la « digue contre l'immigration asiatique² ».

Comme nous l'avons noté dès l'incipit, William Lawson Grant fut professeur d'histoire coloniale à Oxford. Ses deux ouvrages les plus connus sont *A History of Canada* (1916) et *Does Canada take the League of Nations seriously?* (1933). Membre de la Champlain

-
1. Datée du 3 mai 1927, une lettre de Madison Grant figure dans le fonds Siegfried, 2 Si 19 sdr b.
 2. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la Guerre (juin-juillet 1914)*, p. 68-69; *Le Canada puissance internationale*, p. 75.

Society, spécialiste reconnu de l'histoire de la Nouvelle-France, ce correspondant de Siegfried publie un compte rendu de son ouvrage *Le Canada, les deux races* dans la *Review of Historical Publications Relating to Canada*.

Enfin, Alfred Zimmern (1879-1957), auteur de *The League of the Nations and the Rule of Law* (1935), est une vieille connaissance de Siegfried. Les deux hommes se sont rencontrés lors des réunions préparatoires de la Société des nations, à Genève, dès la fin de la Première Guerre mondiale. Ils ont pu également converser lors des conférences internationales de l'après-guerre (Bruxelles, 1920; Barcelone, 1921; Gênes, 1922). Formé à Oxford et à Berlin, Zimmern fut professeur à Aberystwyth (1919-1921), puis à Oxford (1921-1943), où il est le premier à dispenser un enseignement de relations internationales. Conférencier à la London School of Economics, conseiller au Foreign Office, il inaugure en 1945 la fonction de premier secrétaire de l'Unesco.

UN PORTAIT DÉCALÉ DU CANADA ANGLAIS

André Siegfried a consacré un grand nombre de pages au Canada anglais. À tel point qu'il semble aborder le Dominion avec un regard décalé : en France, en effet, les auteurs se focalisent en général sur la province de Québec; ils mentionnent à peine l'Ontario pour évoquer la capitale du Dominion, Ottawa. Ils ignorent pour la plupart l'Acadie et les provinces maritimes, ainsi que l'Ouest canadien.

Il existe de notables exceptions : Edme Rameau de Saint-Père au milieu du XIX^e siècle, Émile Lauvrière puis Ernest Martin, au siècle suivant, sont connus pour leurs études acadiennes³; l'ami de Siegfried, Albert Métin⁴, s'intéresse à la Colombie-Britannique.

3. E. Rameau, *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique, Acadiens et Canadiens*, 1859; É. Lauvrière, *La tragédie d'un peuple, histoire du peuple acadien de ses origines à nos jours*, Paris, Bossard, 2 vol., 1922 et 1924; E. Martin, *Les exilés acadiens en France au XVIII^e siècle et leur établissement en Poitou*, Paris, Hachette, 1936.

4. Sur Métin, voir la section intitulée « L'abbé Henri-Raymond Casgrain ».

Que ce soit à l'aube du xx^e siècle ou dans les années 1930, les tensions internationales et les poussées nationalistes amènent les voyageurs ou les intellectuels français à se préoccuper surtout du Québec : d'un point de vue affectif, ils envisagent la place et le devenir de la province francophone en Amérique du Nord. Or, Siegfried embrasse la totalité du Dominion. Il écrit sur l'Ontario, les Prairies et même le Grand Nord. Certes, il oppose le Canada anglophone au Canada francophone. Mais il ne voit pas le Canada anglais comme un bloc monolithique. L'attention particulière qu'il porte aux provinces de l'Ouest en témoigne. Son portrait sociodémographique du Canada révèle des clivages économiques, linguistiques et culturels qui traversent le pays tout entier.

On peut cependant lui reprocher de ne pas insister suffisamment sur l'importance économique et financière de la province ontarienne⁵. Celle-ci n'abrite pas seulement une petite cité devenue capitale politique et siège de la Chambre des communes. L'imposante ville de Toronto compte au moins autant qu'Ottawa, et les capitaux qu'elle draine – non seulement canadiens, mais surtout britanniques et étasuniens – irriguent l'ensemble des activités nécessaires au développement d'un pays aux ressources quasiment illimitées.

En n'analysant pas en profondeur ce phénomène de concentration de capitaux internationaux dans la province ontarienne, il est plus difficile à Siegfried de remettre en cause la structure dominante de l'hégémonie économique et financière dont l'épicentre n'est pas Montréal : la métropole québécoise est sans doute un autre pôle financier anglophone actif, mais son rôle n'est pas décisif. Quant à Québec, la capitale de la Belle Province, elle est devenue, à l'échelle du Dominion, un nain économique depuis les années 1870, qui marquent le déclin de ses chantiers navals et du commerce du bois⁶. Le passage de l'ère commerciale à l'ère industrielle lui a été fatal,

5. A. L. Sanguin, «Le Canada puissance internationale : variations sur un thème d'André Siegfried», *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 33, 1992, p. 73-80.

6. Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome I: De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 174-175.

d'autant plus que sa position géographique la défavorise par rapport au réseau ferroviaire du Grand-Tronc, axé le long de la rive sud du Saint-Laurent⁷.

Certes, des Canadiens français plus ou moins fortunés⁸ contractent des prêts auprès du système bancaire montréalais (où les fonds sont à la fois anglophones et francophones), opération dont ils peuvent tirer des investissements rentables : l'accumulation de capitaux n'est pas rare chez eux. Ils se heurtent néanmoins à un plafond de verre : ils n'accèdent pas au cœur du pouvoir des affaires, qui se trouve en Ontario. Cette logique économique échappe en partie au géographe protestant, ou plutôt elle lui paraît si naturelle qu'il ne lui vient pas à l'esprit d'en démonter les ressorts.

Par ses voyages et ses lectures, Siegfried connaît pourtant bien la civilisation britannique et les sociétés ultramarines dont elle est le berceau – dominions ou colonies. Nous avons déjà évoqué son anglophilie : « les Anglais sont nos amis », écrit-il sans détour⁹. Sa modération politique et religieuse l'incite à se ranger en France dans le camp de la laïcité, quoiqu'il ne soit pas un contempteur du catholicisme, et ne partage donc pas l'anticléricalisme viscéral de certains politiciens de la III^e République. S'il éprouve de la sympathie envers les Canadiens français, l'anglophobie lui est étrangère quand il traite des rapports de force au sein du Dominion.

Siegfried manque de clairvoyance en pariant sur un loyalisme canadien à la Couronne britannique. Pour comprendre ce pronostic qui ne se confirmera pas, il faut le replacer dans la longue durée et constater que l'impérialisme s'impose comme le moteur principal de la croissance après le cycle de dépression et de déflation provoqué

7. Raoul Blanchard, *Le Canada français*, Presses universitaires de France, Paris, 1970.

8. Il existe quelques riches banquiers canadiens-français à Montréal : un des plus fameux s'appelle Louis de Gaspé Beaubien (1867-1939). Celui-ci fonde en 1902 la firme de courtage L.-G. Beaubien et Cie et préside la Bourse de Montréal en 1932. La firme L.-G. Beaubien et Cie devient l'agent de change de la bourgeoisie canadienne-française, mais aussi des communautés religieuses. Elle a pignon sur rue à Paris. Son père, le député Louis Beaubien (1837-1915), un puissant homme d'affaires lui aussi, est l'un des fondateurs d'Outremont en 1875.

9. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord...*, p. 129.

par la crise économique de 1873¹⁰. La mise en question de l'expansion mondiale fondée sur l'idéologie libre-échangiste favorise une remontée de l'impérialisme en Europe :

La puissance mondiale de l'Angleterre se trouvait confrontée à un nouveau défi. Partout dans le monde, en cette période d'impérialisme triomphant, les puissances européennes se mirent à marquer leur territoire commercial à l'intérieur du continent, protégeant leurs industries nationales, recherchant à l'étranger des marchés garantis et des sources exclusives d'approvisionnement en matières premières, se faisant une concurrence acharnée pour trouver où investir leur épargne excédentaire et assurant leur emprise sur les nouvelles dépendances par le développement des chemins de fer, de la navigation à vapeur et du télégraphe¹¹.

Lorsque Siegfried envisage une pérennisation des liens du Canada avec la Couronne britannique, il ne s'agit pas d'une vue de l'esprit. Ces liens furent une nécessité pour la croissance économique canadienne :

Derrière la mise en valeur réussie du nord-ouest canadien par les mineurs, les bûcherons, les agriculteurs et les spéculateurs, derrière la colonisation et les chemins de fer, se trouvait la puissance du capital financier britannique. L'incroyable prospérité et le rythme de développement frénétique que connut le Canada tout à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e s'expliquent par l'accès privilégié de ce pays au marché financier londonien. Le système monétaire, fiscal et financier canadien était conçu de façon à assurer aux investisseurs britanniques et étrangers la sécurité, la garantie et la libre convertibilité en or ou en sterling de leurs avoirs au Canada : d'où un afflux d'investissements britanniques¹².

Au tournant du xx^e siècle, l'eurocentrisme prime dans les analyses de Siegfried. La raison en est simple : l'exceptionnel essor de l'Europe pendant deux siècles incite les autres pays à emprunter sa voie technologique et économique. Ce n'est pas seulement l'espace colo-

10. Robin Thomas Naylor, *Canada in the European age, 1453-1919*.

11. R. T. Naylor, « Le Canada à l'ère post-colombienne », p. 593-594.

12. *Ibid.*, p. 594.

nial qui est concerné par ce mimétisme, puisque le Japon s'y lance dès l'ère Meiji, à partir du milieu du XIX^e siècle. Certes, autour de 1890, la puissance industrielle des États-Unis rivalise déjà avec celle de la Grande-Bretagne. Mais les élites dirigeantes des *White Anglo-Saxon Protestant* sont aux manettes : sans leur peuplement d'origine protestante, anglo-saxonne de race blanche (WASP), les États-Unis n'auraient pas atteint un tel niveau de développement.

Au demeurant, dès son premier tour du monde, le géographe français pressent que le centre de gravité du pouvoir économique mondial se déplace inexorablement vers l'Amérique du Nord. Dans son ouvrage de 1906, Siegfried évoque les bons offices joués par Wilfrid Laurier dans le rapprochement franco-britannique. Dans la politique étrangère, les hommes d'État canadiens s'avèrent parmi les plus habiles¹³. Ils l'ont démontré lors de la Conférence impériale de Londres, en 1902, qui fait suite à la guerre des Boers en Afrique du Sud : Laurier s'oppose alors avec succès au projet d'unification économique, militaire et diplomatique des dominions et des colonies, concocté par le secrétaire d'État britannique Joseph Chamberlain.

Les travaux que mène le géographe pendant l'entre-deux-guerres annoncent le rôle crucial des États-Unis et confèrent simultanément au Canada le statut de « puissance internationale¹⁴ ». Sous cet angle, sa perspicacité ne peut être prise en défaut. Ce statut valorisant, le Dominion le doit à sa position d'intermédiaire. Du fait de son histoire coloniale, de ses particularités linguistiques et de ses multiples sources d'immigration, le Canada peut imprimer sa marque pacificatrice. Sa médiation est recherchée pour apaiser les tensions entre les États-Unis et l'Empire britannique. La Seconde Guerre mondiale confirmera l'alliance des deux puissances, tandis que les liens entre le Royaume-Uni et le Japon éclateront.

Ce faisant, le Canada sert les intérêts de l'Europe continentale, de la France en particulier. Il pondère l'appétit des puissances dominantes britannique et étasunienne : « Du point de vue de l'Europe,

13. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 406.

14. Rappelons une fois encore que « dominion » signifie « puissance ».

il est utile qu'il y ait, dans l'Amérique du Nord, une individualité politique distincte appelée Canada¹⁵.» Ce « rôle d'interprète » est également dû à une situation géographique favorable : « Désormais les communications aériennes les plus directes, soit entre l'Europe et l'Amérique, soit entre celle-ci et l'Asie, passent [...] par le Canada¹⁶. »

En 1947, Siegfried revient sur ses prévisions pour montrer qu'elles se sont vérifiées :

À vrai dire, les traits essentiels de notre première rédaction se révélaient, même après dix années, durables : nous avons pressenti quelle serait, en cas de guerre, l'attitude canadienne ; nous avons pressenti la collaboration américaine ; nous avons pu constater, dès 1935, quel serait le rôle, fondamental, du Canada dans les relations aériennes intercontinentales, du fait de son front boréal ; enfin l'industrialisation du pays [...] était déjà suffisamment mise en train pour qu'il fût possible de prévoir [son] extraordinaire avenir manufacturier. [...] Le titre du livre, *Le Canada puissance internationale*, n'avait pas à être modifié ; il exprime, plus fortement encore qu'avant la guerre, l'importance de la place prise par un pays qui compte désormais parmi les nations ayant leur mot à dire dans les discussions mondiales¹⁷.

Il ne lui a pas échappé non plus que la puissance étasunienne s'est déployée à travers le Canada. Ce déploiement n'est pas le fait du hasard : il a été voulu par l'Angleterre impériale et son dominion. La montée en puissance de l'industrie américaine ne laisse pas indifférents les responsables canadiens : ils adoptent des mesures pour attirer les investissements étasuniens. Les technologies et les entreprises américaines ne rencontrent aucun obstacle pour pénétrer le marché canadien. La plupart des progrès de l'industrie canadienne sont dus aux États-Unis. En outre, le Canada sert à l'Angleterre

15. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 24.

16. *Ibid.*, p. 18.

17. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, préface de la quatrième édition, p. VII-VIII.

d'intermédiaire pour qu'elle profite à son tour de la puissance industrielle américaine¹⁸.

Mais le système de transfert mis en place ne peut fonctionner durablement. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la perte brutale d'influence économique de la Grande-Bretagne laisse le champ libre aux États-Unis, qui établissent du même coup leur ascendant politique et culturel. Siegfried appréhende ces vases communicants en soutenant que l'Empire britannique ne peut plus faire contrepoids aux tendances hégémoniques des États-Unis. Le géographe, professeur invité à Yale et à Harvard, redoute une américanisation qu'il décrit comme un rouleau compresseur. Il observe froidement la pénétration des capitaux et des syndicats étasuniens au sein du Dominion : « Les Canadiens sont rivés, économiquement et socialement, aux États-Unis¹⁹. »

C'est pourquoi Siegfried souhaite le maintien du statut de dominion pour le Canada tandis qu'il voit s'abattre une crise économique et morale en Grande-Bretagne²⁰. Canadiens anglais et Canadiens français perdraient, selon lui, leur identité, si jamais l'américanisation les submergeait. En 1937, le géographe est moins assuré que « la nation canadienne, même devenue américaine par les mœurs, [puisse] rester indéfiniment colonie de l'Angleterre²¹ ».

La même équation est posée en 1916 dans son récit de voyage : « Mœurs américaines, loyalisme britannique ! Tout le problème de l'avenir politique canadien me paraît résumé dans ces deux termes. Est-il possible en effet qu'américain de mœurs le Dominion reste politiquement britannique ?²² » En 1937, il répond à cette question par l'affirmative en faisant valoir l'existence d'une « communauté politique anglo-saxonne » qu'il a tendance à idéaliser :

18. R. T. Naylor, « Le Canada à l'ère post-colombienne », p. 594.

19. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 201.

20. A. Siegfried, *La Crise britannique au XX^e siècle*.

21. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 412.

22. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord...*, p. 12.

Je ne puis quant à moi renoncer à croire que l'unité de l'Empire existe ; mais c'est moins sous la forme d'un État, que du fait d'une communauté de conceptions politiques s'étendant à tous les Britanniques, et compréhensibles même à demi-mot pour tous les Anglo-Saxons²³.

Siegfried considère que l'influence britannique est presque aussi forte dans la province de Québec que dans le reste du Canada. Il l'explique en soutenant que l'Église catholique contribue depuis 1763 à l'ordre britannique au Canada²⁴. Et il ajoute, comme pour enfoncer le clou :

De même qu'en Colombie-Britannique certains Anglais redeviendraient volontiers des coloniaux sans allégeance canadienne, on trouve à Québec bien des Canadiens français qui disent souhaiter, sur les bords du Saint-Laurent, un Dominion de langue française, sous l'égide, non de la Confédération, mais de la Grande-Bretagne. J'avais déjà rencontré cet état d'esprit en 1898, et peut-être ne s'agit-il que de velléités, mais on ne peut les ignorer ni les passer sous silence²⁵.

Mis à part les parlementaires d'Ottawa, les Canadiens anglais ne frayent pas avec les Canadiens français. Des deux côtés, il est de rigueur de garder ses distances. Tout contact rebute les uns comme les autres. Aux Canadiens français, leurs compatriotes anglophones font souvent comprendre leur état « inférieur ».

Avant la Seconde Guerre mondiale, « 35 % des Français du Canada sont bilingues », alors que seulement « 3,5 % des Anglais du Canada parlent le français²⁶ ». Le « dominé » tend à prendre la langue du « dominant », et non l'inverse.

Siegfried vise surtout les comportements hautains des « Anglais » du Canada, car, si « les Écossais ne se mêlent pas beaucoup avec les autres éléments de la population britannique, ils entretiennent par contre des relations cordiales avec les Canadiens fran-

23. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 169.

24. *Ibid.*, p. 182.

25. *Ibid.*, p. 193.

26. *Ibid.*, p. 49 (d'après le recensement de 1931).

çais²⁷ ». Entre ces derniers et les Irlandais, soit deux populations catholiques, éclatent fréquemment des jalousies et des rivalités.

Du côté anglais, la règle est de rejeter tout ce qui vient du Canada français : « Dans leurs relations avec les Canadiens français, les Anglais [...] ressentent une hostilité instinctive et congénitale : il n'y a rien à faire, l'incompréhension est totale et il n'y a même aucun désir de compréhension²⁸. »

Siegfried comprend que la partie est jouée à l'échelle du Canada en défaveur de la langue française et que la « colonisation française » au-delà du Québec ne s'étendra plus :

Il y a une trentaine d'années, on crut que les prairies du Grand-Ouest pourraient être peuplées de paysans québécois [*sic*]²⁹ et de sérieux efforts furent faits pour diriger une émigration dans ce sens. Aujourd'hui, on tend davantage à grouper le peuple canadien français dans sa propre province de Québec³⁰.

Il affiche à nouveau son empathie à l'égard des Canadiens français pour regretter que le Grand-Nord-Ouest leur ait échappé³¹. En 1871, un équilibre démographique existait au Manitoba entre Canadiens français et Canadiens anglais. Dès 1881, cet équilibre est rompu : il ne reste plus que 15 % de francophones. En 1901, ces derniers se réduisent à 7 % de la population, soit 16 021 francophones sur 255 211 habitants, d'après le recensement de 1901³².

LA QUESTION MIGRATOIRE

Dans le poids global de l'américanisation économique et culturelle, le facteur de l'immigration pèse lourd. Celle-ci renforce, à terme, l'attraction Nord-Sud :

27. *Ibid.*, p. 64.

28. *Ibid.*, p. 63.

29. L'adjectif « québécois » est employé par Siegfried, par exemple à la page 294 de son ouvrage de 1906 et à la page 70 de celui de 1937.

30. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 294.

31. *Ibid.*, p. 302.

32. *Ibid.*, p. 302-304.

La rose des vents [...] sert à ce livre de leitmotiv. Le courant d'Est en Ouest alimente l'immigration en provenance de l'Europe et la dirige, au Canada, dans le sens des transcontinentaux, vers l'Ouest et la Colombie-Britannique. Mais le courant Nord-Sud, toujours présent, aspire le Canada vers les États-Unis, d'une façon silencieuse, anonyme, persistante, irrésistible, et à vrai dire fatale³³.

Numérique, économique et politique, le déséquilibre des deux groupes fondateurs du Canada est renforcé par l'immigration : même les immigrants qui ne sont pas, à l'origine, de langue anglaise adoptent cette dernière afin de réussir leur assimilation. C'est la règle générale que ne cesse de rappeler Siegfried, en raison notamment de ses conséquences redoutables sur les marges de manœuvre de la population francophone³⁴.

Ce facteur est déterminant, car le Canada attire un nombre considérable de personnes : entre 1902 et 1911, le Dominion s'accroît davantage par l'immigration (1 659 000) que par l'excédent de naissances (854 000)³⁵. Pour l'année 1904, le géographe constate la présence, parmi les quelque 130 000 immigrants recensés dans les prairies de l'Ouest, de 50 374 Anglais et 45 229 Américains. Viennent ensuite les colons originaires de pays germaniques, slaves et scandinaves. Seuls 1 534 « Français d'Europe », 858 Belges et 128 Suisses sont de langue française³⁶.

Froidement, Siegfried note d'une façon désabusée :

Ces Allemands, Russes ou Norvégiens, qui se seraient peut-être francisés dans un milieu latin, ne cherchent qu'une chose, dans un Ouest déjà anglo-saxon : s'assimiler le plus rapidement possible. Ils n'apprennent donc qu'une langue, l'anglais ; leurs enfants n'en connaissent pas d'autre et cette seconde génération, devenue méconnaissable, a bien vite fait d'oublier jusqu'à son origine³⁷.

33. *Ibid.*, p. 79.

34. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 59 et 78.

35. *Ibid.*, p. 74.

36. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 302 (d'après le *Report of the superintendent of immigration* de 1903-1904).

37. *Ibid.*, p. 302.

Si l'on totalise l'ensemble des immigrants enregistrés à Winnipeg en 1903, moins de 2 000 individus se déclarent de langue française. Le Grand-Nord-Ouest se peuple d'Européens non francophones qui ne sont nullement incités à acquérir des notions de français.

Lorsqu'elle était presque exclusivement européenne, l'immigration a contribué à la prospérité canadienne. Mais en s'internationalisant, craint Siegfried, elle risque de devenir un facteur de désordre : l'immigration au Canada prend un caractère de plus en plus cosmopolite, en particulier asiatique³⁸. D'après le recensement de 1931, le Dominion accueille 46 519 Chinois et 23 342 Japonais « installés, à la différence des Chinois, avec leurs familles ». La grande majorité se trouvent en Colombie-Britannique, qui compte 7 % d'Asiatiques en 1931. Les mesures prises à la suite de la crise de 1929 ont tari le flux migratoire en provenance de l'Asie.

Le géographe montre comment le gouvernement canadien a durci sa politique contre les émigrés asiatiques, en la rendant de plus en plus protectionniste. Une législation contre l'immigration s'est mise en place depuis 1885 : elle a conduit au *Gentleman's Agreement* de 1908 avec le Japon et au *Chinese Immigration Act* de 1923. Siegfried approuve ces mesures, mais il s'étonne cependant de la focalisation de l'opinion publique sur le thème de l'immigration. À la veille de la Première Guerre mondiale, il se trouve en Colombie-Britannique quand plusieurs pays européens décrètent la mobilisation générale, prélude à une déflagration sans précédent dans l'histoire. Il est ébahi par l'indifférence locale à cet événement : « À Vancouver, le 22 juillet [1914], l'opinion se préoccupait exclusivement d'une affaire d'immigrants hindous déclarés "indésirables" et qui prétendaient débarquer de force³⁹. »

Sans doute Siegfried est-il tenté de voir dans l'immigration asiatique clandestine une menace pour la stabilité canadienne. Mais cette peur du « péril jaune » s'accompagne d'une admiration sincère pour les capacités du « monde jaune » à rebondir :

38. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 76-77.

39. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord...*, p. 124.

L'immense monde jaune fermente [...]. Ce qui est indiscutable c'est sa vitalité. [...] pas un instant cette race ne donne l'impression d'être vieillie ou finie. Elle frappe au contraire comme contenant en elle de merveilleux éléments de rajeunissement et d'énergie. Pour toutes ces raisons, le problème jaune reste ici vivant, et il est à croire que l'avenir ne diminuera pas son acuité. Les grandes luttes des siècles derniers ont été des luttes de nations. Il se pourrait bien que les luttes futures soient des luttes de races. La domination du Pacifique pourrait bien en être le premier enjeu⁴⁰.

La notion de race était dans l'air du temps, et Siegfried ne s'en démarque pas. À la veille de la Grande Guerre, on n'y associait pas forcément une logique de stigmatisation. La plupart du temps, la même notion recelait une signification culturelle ou ethnique : des connotations biologiques pouvaient s'y greffer, mais ce n'était pas l'usage le plus courant. C'est après coup seulement qu'un jugement définitif peut être prononcé à partir du point de vue moral issu du contexte de la Seconde Guerre mondiale.

Malgré son attrait pour l'exotisme et sa fascination de l'Asie, le géographe n'en conçoit pas moins l'immigration asiatique au Canada sous la forme d'un « problème » insoluble : « La digue [contre l'immigration asiatique] a [...] produit son effet, mais le problème dépasse une simple réglementation de frontière et, au fond, il est toujours là⁴¹. »

Globalement, les flux d'immigration sont d'autant plus élevés dans les provinces de l'Ouest qu'ils concernent les foyers géographiques les plus sensibles à l'attraction des États-Unis. Siegfried établit un lien étroit entre l'immigration et l'américanisation. Cela l'amène à porter un jugement dépréciatif croisé sur les deux phénomènes. L'immigration lui fait penser à un « flot qui déferle » : « Je me rappelle avoir visité Winnipeg en 1904, à l'époque où le flot de [l']immigration commençait [...] à déferler⁴². »

40. *Ibid.*, p. 69.

41. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 75.

42. *Ibid.*, p. 75.

Dès l'orée du xx^e siècle, le cumul du nombre d'immigrants au Canada concerne principalement l'Ouest. Les statistiques officielles en égrènent la progression spectaculaire de 1897 à 1913⁴³ :

| | |
|------|---------|
| 1897 | 21 716 |
| 1903 | 128 364 |
| 1905 | 146 266 |
| 1910 | 208 794 |
| 1911 | 311 084 |
| 1912 | 354 237 |
| 1913 | 402 432 |

LE GRAND-NORD-OUEST : UNE ZONE DE TURBULENCES

À quatre reprises, en 1914, 1919, 1935 et 1945, André Siegfried traverse le Canada « from coast to coast ». En 1945, il pousse jusqu'à Whitehorse, dans le Yukon.

Son voyage de 1914 donne lieu à un récit qui complète sa réflexion sur le Dominion⁴⁴. Ce livre réunit une série d'articles parus en 1915 dans le journal *Le Havre* sous le titre « Impressions de voyage en Amérique, 1914 ». Arrivé à New York au début de juin 1914, il visite Ottawa le 8 juin, où il rencontre Wilfrid Laurier. Trois ans ont passé depuis que ce dernier a perdu le pouvoir au profit des conservateurs de Robert Borden. Le géographe se trouve à Montréal le 12 juin. Ensuite, il séjourne à Chicago, Denver et Salt Lake City, puis se rend en Californie, à San Francisco, le 2 juillet. Peu après, il découvre le nouveau port de Seattle. Le 22 juillet, il atteint Vancouver où des immigrants hindous font la une de la presse.

De là, il pousse une pointe jusqu'en Alaska. C'est à Winnipeg, le 28 juillet, qu'il apprend la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. De retour à New York le 4 août, il sait par la presse que

43. *Ibid.*, p. 119-120.

44. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord...*

les préparatifs de guerre en Europe s'accélérent : le 1^{er} août, la mobilisation générale est décrétée en France. Il rentre alors dans son pays où il est mobilisé : il sert notamment comme interprète dans un régiment canadien.

Dans son récit, le géographe se préoccupe surtout des questions politiques, sociales, économiques et religieuses. De façon condensée et plus personnelle, il réitère ses interrogations de 1906 sur l'avenir du Canada : le loyalisme à la Couronne britannique et l'américanisation croissante des mœurs sont des sujets qui le taraudent⁴⁵.

En juillet, il se trouve à Prince Rupert, terminus de la nouvelle ligne de chemin de fer transcontinentale du Grand Trunk Pacific. Il en profite pour noter des différences avec l'Europe dans les modes de consommation :

Les maisons, toutes de bois sauf une seule, sont d'architecture rudimentaire et font penser un peu aux baraques de nos foires. Comme la moitié d'entre elles sont des hôtels, des bars, des cinémas dont la musique marche en plein jour, on pourrait à certains endroits s'y tromper. Il y a du reste aussi de jolis magasins, mais la division du travail – signe d'une civilisation avancée – n'y existe pas : j'achète des cartes postales chez le pharmacien, qui vend aussi du papier à lettres et des instruments de musique⁴⁶.

De sa comparaison entre l'Est et l'Ouest canadiens, il ressort que l'Est veut rester le centre d'attraction de tout le Canada, tandis que l'Ouest est attiré vers les États-Unis. Cette force d'attraction est de plus en plus puissante, si bien que la cohésion de la Confédération serait en jeu⁴⁷. L'Ouest pourrait tomber le premier dans l'orbite étasunienne. La gravité de ce porte-à-faux annoncerait les prémices d'une déstabilisation de l'unité canadienne. La Colombie-Britannique, tout particulièrement, lui paraît un monde à part, où

45. *Ibid.*, p. 12.

46. *Ibid.*, p. 105.

47. *Ibid.*, p. 32.

la solidarité avec les provinces de l'Ontario et du Québec est faible, voire inexistante⁴⁸.

Le Grand-Nord-Ouest est une zone de turbulences démographiques, politiques et économiques. C'est le maillon faible de la Confédération : davantage encore que dans la prise en compte des revendications autonomistes des Canadiens francophones, le sort de l'unité canadienne va se jouer à l'Ouest, prophétise Siegfried.

Le géographe consacre un chapitre de son récit de voyage de 1916 au « développement de l'Ouest canadien⁴⁹ », où il remarque le volontarisme des autorités politiques à l'échelle des provinces comme à Ottawa : « L'Europe entière fut sillonnée d'agents canadiens vantant la fertilité de l'Ouest et sollicitant de toutes parts de nouveaux colons⁵⁰. » Cette politique de colonisation lui paraît légitime, étant donné la taille du Canada. Mais elle facilite l'accès aux États-Unis, car le passage par le Canada est un moyen fréquent de contourner les barrières étasuniennes :

Ajoutons à cette série de transfuges de bonne foi [les diplômés, ingénieurs, etc., passant du Canada aux États-Unis], qui n'ont d'aucune façon l'impression d'une trahison, tant les deux pays sont semblables, l'immigrant en provenance d'Europe et qui ne s'arrête au Canada qu'en transit, avec l'intention, qu'il n'avoue pas, d'aller plus loin⁵¹.

Une telle politique n'est pas sans risques, comme le montre l'ampleur des faillites et des dommages sociaux consécutifs à la crise financière et économique de 1929. La lecture que fait Siegfried de la Grande Dépression (1929-1935)⁵² ne se limite pas à des dimensions conjonc-

48. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 153.

49. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord...*, p. 115-123.

50. *Ibid.*, p. 119. Certaines communautés religieuses n'étaient pas en reste dans cette opération de propagande.

51. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 80.

52. Sur la crise au Canada, voir Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, « La crise », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 21-28; Michiel Horn, *La grande dépression des années 30 au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, 1984; John Herd Thompson et Allen Seager, *Canada: 1922-*

turelles. Les traumatismes qu'elle provoque renvoient, selon lui, à une véritable crise de civilisation. Ce sont des signes qui annoncent une rupture majeure dans l'histoire de l'humanité, rupture à laquelle « le type paysan » tente de résister, mais peut-être en vain :

L'Américain a levé les ancrs qui traditionnellement retenaient l'homme à un fond stable. Le Canadien [français], lui, conserve la foi dans ce que la terre a de sain, de sacré ; il reste fidèle au placement rural, considéré par lui comme le plus sûr ; il garde cette capacité des anciennes communautés rurales de tirer à la fois plaisir et profit du travail du sol⁵³.

Quand Siegfried retourne dans l'Ouest en 1935, la crise fait encore rage. Dans ces provinces canadiennes qui avaient bénéficié d'un boom économique fulgurant, elle a frappé plus durement que dans aucune autre région de l'Amérique du Nord⁵⁴. Le cortège de maux sociaux qui l'accompagne choque le géographe, mais il les attribue en partie au manque de prévoyance des agriculteurs de l'Ouest et à leur niveau d'endettement : très souvent, la chute de leurs revenus les rend insolvable et les précipite dans la ruine. Il explique certaines facettes de ce problème par l'hyperspécialisation agricole, les prairies de l'Ouest ayant fondé leur prospérité sur l'économie du blé. Quant à la Colombie-Britannique, elle est trop axée, selon lui, sur le Pacifique : à chaque crise internationale, ses activités de pêcheries, de mines ou de forêts en subissent les contrecoups⁵⁵.

Siegfried présente le Grand-Nord-Ouest comme un monde à part, peu concerné par les mesures politiques adoptées par la Confédération. Sa forte spécificité la rend rétive aux forces centripètes d'Ottawa. Par exemple, quand il évoque la Colombie-Britannique, il note son séparatisme latent à l'égard de l'entité

39. *Decades of Discord*, Toronto, Mc Clelland & Stewart, 1985 ; Claude Couture, *Le mythe de la modernisation du Québec: des années 1930 à la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991.

53. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 93.

54. *Ibid.*, p. 110.

55. *Ibid.*, p. 22.

canadienne⁵⁶. Il fait référence au scandale de corruption lors de la construction du chemin de fer du Pacifique, qui oblige le conservateur John A. Macdonald à démissionner. En effet, le réseau ferroviaire transcanadien donne lieu à des marchés juteux, à une vaste combinaison financière peu glorieuse pour l'entreprise prométhéenne qui vise la jonction des deux océans. Cette affaire déclenche des élections qui mettent au pouvoir, entre 1873 et 1878, le gouvernement libéral d'Alexander Mackenzie. C'est alors que la Colombie-Britannique menace de faire sécession si elle n'obtient pas l'achèvement de ce moyen de communication, vital pour elle⁵⁷.

Au début du xx^e siècle, l'évolution socioéconomique de l'Ouest présente les traits désordonnés des territoires récemment ouverts à l'immigration :

En avançant vers l'Ouest, et en laissant de côté Sault Sainte-Marie, on [trouve] l'immense camp de Winnipeg, ville mal achevée, en perpétuel état de reconstruction, de fermentation, de merveilleux accroissement, grand centre d'agriculture, de chemins de fer, magasin de l'Ouest, embarcadère et débarcadère d'immigrants, bref un nouveau Chicago. Puis, tout à l'autre extrémité du Continent, sur l'autre revers des montagnes, la Colombie-Britannique, pays à part, lointain, perdu, presque autonome, pays de pêcheries, de mines et de forêts, avec ses centres ouvriers demi-canadiens, demi-californiens de Crows Nest Pass (charbon), Rosslyn (minerais de fer et de cuivre), Nanaimo, Cumberland, Ladysmith (charbon)⁵⁸.

Siegfried qualifie la ville de Winnipeg de « très ouvrière⁵⁹ » : à cet égard, elle serait susceptible de faire émerger un parti progressiste qui manque au Canada. Malgré les efforts pédagogiques du géographe, force est de reconnaître que l'image de l'Ouest canadien est restée floue en France. Cette image demeure instable dans le tableau siegfriedien du fait des mouvements démographiques incés-

56. *Ibid.*, p. 193.

57. *Ibid.*, p. 153.

58. A. Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 270.

59. *Ibid.*, p. 280.

sants des provinces de l'Ouest, qui suscitent des convoitises et une spéculation financière effrénée.

Depuis 1904, des transformations profondes se sont produites en un laps de temps très court. Elles sont dues en particulier au « flot de l'immigration⁶⁰ ». Calgary, de 5 000 habitants en 1904, passe à plus de 80 000 en 1914. Quant à Winnipeg, elle compte déjà plus de 250 000 âmes en 1914. Siegfried estime que le développement de ces villes est trop rapide⁶¹. Il prévoit que l'« exagération » de leur croissance conduira à une « stagnation générale⁶² ». Il semble parfois ironique devant le développement incontrôlé de ces villes « bouillonnant d'excitation⁶³ », où règne l'obsession du pétrole⁶⁴. Il aurait fallu plus de « patience », avance-t-il, pour faire exister vraiment ce vaste territoire fait de bric et de broc.

Son attention se porte vers une forme originale d'américanisation qui se produirait dans la zone nord-pacifique, plutôt positive cette fois, dans la mesure où elle exprimerait un particularisme régional transfrontalier. Il voit s'y constituer un « monde à part », susceptible de se démarquer des États-Unis ainsi que du Canada comme entité fédérale, plus encore que ne le fait la province de Québec :

J'ai vu [...], à Vancouver, un congrès des Kiwanis clubs de la Colombie [*sic*], du Washington, de l'Oregon et de l'Idaho : l'atmosphère, d'une prodigieuse cordialité, n'était ni canadienne ni américaine, mais [...] Nord-Pacifique, et l'on avait l'impression que, dans ce groupement où ne figuraient ni la Californie ni les Provinces des Prairies, s'exprimait une communauté régionale spontanée, ignorant la frontière. Il y a là un exemple supplémentaire, particulièrement frappant, de notre théorie de la rose des vents et de cette impérieuse

60. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 75.

61. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord...*, en particulier les chapitres intitulés « Le Boom de Calgary » (p. 114-118) et « Le développement de l'Ouest canadien » (p. 119-123).

62. *Ibid.*, p. 123.

63. *Ibid.*, p. 115.

64. *Ibid.*, p. 117.

attraction Nord-Sud, qui courbe dans un sens vertical toutes les lignes structurales de l'Amérique⁶⁵.

La notion de « race » s'efface devant celle de « région » qui possède une dimension transfrontalière. Dans le Grand-Nord-Ouest canadien, la vision ethnique fondée sur une logique nationaliste est contrariée par des sentiments régionalistes au moins aussi puissants. C'est une force pour les provinces de l'Ouest, mais une faiblesse pour l'unité politique et culturelle de la Confédération.

65. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, p. 201-202.

QUATRIÈME PARTIE

La réception des écrits canadiens de Siegfried

AVEC UN SIÈCLE DE REcul, nous pouvons confronter les commentaires suscités par l'œuvre canadienne d'André Siegfried. La distance temporelle provoque des décalages interprétatifs qui tendent à relativiser la portée des opinions émises. Au-delà du partage tranché entre éloges et objections, les commentaires paraissent contrastés. Dans les décennies qui suivent la mort du géographe, ses interprètes possèdent l'avantage insigne de savoir ce qui s'est passé au Canada : Siegfried, lui, ne disposait pas d'une boule de cristal.

Ce bilan critique ne prétend pas à l'exhaustivité : l'impact international des analyses siegfriediennes est tel qu'une recension systématique est impossible¹. Les aspects concernant le Canada dans l'œuvre du géographe n'ont pas été négligés : nous allons montrer la richesse des interprétations successives, mais signaler aussi leurs limites. Chaque contexte de réception est propice à des variations sensibles dans les lectures de cette œuvre, non sans que des tensions se manifestent entre le besoin de l'actualiser et le risque de la scléroser.

1. Une bonne introduction se trouve dans Pierre Favre, « La première œuvre ? », qui correspond à la quatrième partie de son ouvrage *Naissances de la science politique en France, 1870-1914*, p. 233-306. Outre l'accent sur la dimension internationale, Favre met en relief la place d'André Siegfried dans la genèse des sciences politiques françaises.

UNE RÉCEPTION INITIALE AMBIVALENTE

Après ses visites de 1898 et de 1901, Siegfried voyage une troisième fois au Canada en 1904. Collaborateur du Musée social, il est nommé par le gouvernement français membre du jury de l'Économie sociale pour l'Exposition universelle de Saint-Louis (30 avril-1^{er} décembre). Le jeune homme en profite pour se rendre longuement au Canada où il suit la campagne électorale fédérale de l'automne 1904. Wilfrid Laurier est reconduit pour son troisième mandat avec une majorité confortable.

Le Canada, les deux races est le fruit de ces trois voyages en un pays qui lui est cher : son séjour de 1904 a pour but de compléter et d'actualiser sa documentation. Au début du xx^e siècle, le rapport de force électoral entre conservateurs et libéraux a tourné à l'avantage des seconds. Le Parti libéral tient fermement les rênes de l'État. À l'échelle fédérale, après 18 ans de règne conservateur, l'avènement en 1896 d'un premier ministre canadien-français, le libéral Wilfrid Laurier, a constitué un fait inédit dans l'histoire de la Confédération. Admirateur du premier ministre anglais Gladstone, Laurier gouverne avec l'appui des électeurs de la province de Québec, qui votent massivement en sa faveur.

Ce n'est qu'en septembre 1911 qu'ils le boudent à l'occasion d'élections anticipées : Laurier entre dès lors dans l'opposition. Ses adversaires ne songent pourtant pas à nier qu'il fut « l'architecte du Canada moderne² ». André Siegfried n'est pas le seul à le penser en France. Ainsi, après avoir traversé le Canada d'un océan à l'autre, deux observateurs notent avec satisfaction en 1924 : « Le rayonnement laissé par sir Wilfrid Laurier illumine encore l'horizon politique³. »

Dans la province de Québec, le long règne des libéraux a commencé en 1897. Il est interrompu entre 1936 et 1939, puis, plus durablement – du fait des succès électoraux de l'Union nationale de

2. R. Bélanger, *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, p. 427.

3. Gabriel-Louis Jaray et Louis Hourticq, *De Québec à Vancouver à travers le Canada d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1924, p. 212.

Maurice Duplessis –, entre 1944 et une « Révolution tranquille » qui se lève à l'aube des années 1960. La tradition politique libérale y est donc solidement ancrée : un demi-siècle de gouvernement laisse une empreinte que l'on ne peut effacer. Néanmoins, avant même la première accession au pouvoir provincial, en 1936, de Maurice Duplessis, l'idéologie « clérico-nationaliste » imprègne une grande partie de la population. Cette idéologie n'est pas étrangère aux couches sociales favorisées, quand bien même elle s'y répandrait plus lentement. Henri Bourassa s'en fait l'un des principaux défenseurs⁴. D'abord élu député sous l'étiquette libérale, il est un fervent catholique. Au Québec, comme l'écrit le recteur Baudrillart – un ecclésiastique français à la tête de l'Institut catholique de Paris –, « le libéral est aussi catholique que le conservateur⁵ ».

L'OUVRAGE DE 1906 : LA POLÉMIQUE QUÉBÉCOISE

Gérard Bergeron fait remarquer, non sans raison, les difficultés du jeune géographe à faire reconnaître la pertinence et l'originalité de ses analyses : « En anglais comme en français, [*Le Canada, les deux races*] n'obtient pas un succès éclatant. [...] On peut voir dans le peu de retentissement de l'ouvrage chez les deux élites culturelles de l'époque une certaine lenteur d'esprit ou un manque de maturité⁶. » Néanmoins, au Canada, comme l'écrit le sénateur Dandurand, chaque exemplaire de l'ouvrage semble avoir été lu par plusieurs lecteurs, étant donné la difficulté à se le procurer⁷.

En tout état de cause, *Le Canada, les deux races* a fait parler de lui puisqu'une polémique survient en 1906-1907 dans la presse québécoise lors de sa diffusion⁸. Peu audible en dehors du Canada français, cette passe d'armes dénote une réception relativement large

4. Réal Bélanger, *Henri Bourassa : le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013.

5. *Les carnets du cardinal Alfred Baudrillart 13 avril 1925-25 décembre 1928*, texte présenté, établi et annoté par Paul Christophe, Paris, Cerf, 2002, p. 661.

6. G. Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient*, p. 115.

7. Voir l'annexe 1.

8. Fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 3.

de l'essai, fût-elle souvent défavorable. Une recension systématique des débats a été réalisée par Pierre et Lise Trépanier⁹. Leur analyse met en relief des appréciations contrastées selon les titres de presse, à l'image d'une société traversée par des courants d'idées contraires.

La presse d'obédience ultramontaine se montre la plus hostile à l'auteur : tout en concédant que son livre n'est pas sans qualités, elle éreinte ses réflexions sur la religion. À un degré moindre, la presse conservatrice ou libérale digère mal les passages concernant le même sujet.

Beaucoup de critiques sont réservés : l'historien Thomas Chapais¹⁰, le futur conservateur de la Bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal et professeur de bibliothéconomie Ægidius Fauteux¹¹, l'abbé Camille Roy¹², l'abbé Élie Auclair¹³, le Français Jean Lionnet¹⁴, etc. Une minorité d'entre eux – par exemple le dominicain Raphaël Gervais¹⁵ ou Charles-Joseph Magnan, professeur à l'école normale de Québec¹⁶ – ne cachent pas leur exaspération : ils récusent la leçon qu'un Français de France prétend donner aux Canadiens sur leur catholicisme.

-
9. P. Trépanier et L. Trépanier « Réactions québécoises au livre d'André Siegfried (1906-1907) », *L'Action nationale*, LXVIII, 5, 1979, p. 394-405 ; LXVIII, 6, 1979, p. 517-525 ; LXVIII, 7, 1979, p. 587-601.
 10. T. Chapais, « À travers les faits et les œuvres », *La Revue canadienne*, août 1906, p. 100-104.
 11. A. Fauteux, « M. André Siegfried, *Le Canada : les deux races* », *La Patrie*, 14 avril 1906.
 12. C. Roy, « À propos de notre enseignement secondaire », *La Vérité*, 14 juillet 1906, p. 1-2.
 13. É. Auclair, « Chronique mensuelle », *Le Propagateur*, juillet 1906, p. 261-263 ; août 1906, p. 295-296.
 14. J. Lionnet, « Les Canadiens et la France », *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 8 juin 1907, p. 1 (il s'agit de la reproduction d'un texte paru dans *La Revue hebdomadaire* de Paris).
 15. R. Gervais, « Erreurs et préjugés », *La Nouvelle-France*, juillet 1906, p. 340-353.
 16. C.-J. Magnan, « Nouveaux livres », *L'Enseignement primaire*, 28^e année, n° 1, sept. 1906, p. 18-19.

Mais Siegfried trouve un défenseur en la personne de Fernand Rinfret¹⁷ qui consacre à l'ouvrage une longue chronique en quatre parties¹⁸. Dans le premier volet, ce disciple québécois de l'abbé de Tourville et de Demolins¹⁹ – les animateurs du courant leplaysien de « La Science sociale » – note : « [Les théories de l'auteur] concluent à une autonomie coloniale presque indépendante, quoiqu'ayant subi les influences [britanniques, françaises et des États-Unis]. » Il se défoule dans le deuxième volet :

Nous avons la liberté de la presse, mais son exercice en est rendu nul par le fait qu'un journal interdit par l'Église ne peut vivre faute de lecteurs, et que le journaliste est obligé, pour subsister, de faire passer ses opinions sous des Fourches Caudines dont on ne mesure pas toujours l'écartement avec largeur d'esprit. Nous avons la liberté politique, mais le député non clérical, dans les milieux canadiens-français, est un phénomène inconnu, et l'intervention de l'Église au Canada, dans les luttes politiques, est publiquement proclamée [...]. C'est le temps de dire, avec M. Siegfried : « C'est un de ces cas où la liberté figure dans les lois, mais n'existe pas encore dans les mœurs. »

Dans le troisième volet de son article, le journaliste et futur politicien revient sur la vie politique :

On serait injuste [...] de refuser, au parti libéral ou au parti conservateur, des nuances d'opinion assez fortes, qui sont devenues comme la tradition de ces partis : mais on conçoit que ces nuances n'aient que modérément impressionné l'auteur, qui vit dans un pays où les opinions les plus radicalement opposées sont en conflit journalier. [...] l'énergie [de nos partis politiques] se dépense plutôt à se maintenir au pouvoir qu'à faire valoir une cause.

17. Journaliste qui enseigne la fonction sociale de la presse à l'Université de Montréal, Fernand Rinfret a dirigé un quotidien – *Le Canada* – et fut maire de Montréal de 1932 à 1934. Proche de Lomer Gouin et député libéral de Saint-Jacques, il fut aussi secrétaire d'État à Ottawa.

18. F. Rinfret, « Le Canada et le livre de M. Siegfried », *L'Avenir du Nord (Organe libéral du District de Terrebonne)*, 24 août, 31 août, 7 sept. et 14 sept. 1906.

19. Selon Pierre Trépanier, « La Société canadienne d'économie sociale de Montréal, 1888-1911 : sa fonction, ses buts et ses activités », *Canadian Historical Review*, vol. LXVII, n° 3, 1986, p. 355.

Enfin, dans l'ultime partie, Rinfret émet un souhait que nous qualifierions aujourd'hui de « performatif » : « [...] le livre de M. Siegfried a eu un excellent résultat : celui de nous forcer à penser. Nous lui en souhaitons un bien plus désirable ; et ce sera celui de nous avoir forcés à AGIR [en lettres capitales dans le texte]. »

Parmi les rares appréciations élogieuses, il faut également citer *Le Journal de Françoise*, dirigé par Robertine Barry : « Peu d'écrivains français ont eu, jusqu'à présent, cette honnêteté à notre endroit²⁰. »

Au cours des débats internes au Québec, les journalistes mentionnent rarement un aspect majeur de l'ouvrage de Siegfried : la critique du colonialisme, le cas canadien s'inscrivant dans un contexte mondial auquel leur public est moins sensible. C'est essentiellement l'affrontement électoral et surtout le facteur religieux qui font l'objet d'une réception étouffée. Or les critiques canadiens-français omettent de relever une des préoccupations principales de Siegfried : montrer la stérilité des clivages et des alliances dans le jeu politique. De ce point de vue, l'ouvrage de Siegfried n'atteint pas son objectif auprès du lectorat canadien-français : contrairement à l'espoir de Rinfret, il n'ouvre guère de brèches ou de voies nouvelles dans la vie politique québécoise. Ce n'est que plus tard, à l'orée de la Révolution tranquille, qu'il bénéficiera d'une audience plus favorable, notamment dans les milieux intellectuels.

Au fond, en 1906, l'essai du géographe français sert de prétexte à alimenter des polémiques récurrentes au Québec sur la place de la religion. Siegfried n'en est pas moins fortement contrarié par les attaques du théologien de Saint-Hyacinthe Dominique-Ceslas Gonthier (1853-1917), qui signe ses articles dans le journal ultramontain *La Vérité* sous le pseudonyme de Raphaël Gervais. Il ne comprend pas qu'un préjugé défavorable le dessert en tant que « huguenot » ou « libre-penseur », alors qu'il est lui-même persuadé d'avoir traité équitablement le sujet sensible du fait religieux.

20. *Le Journal de Françoise*, 19 mai 1906. Ce titre se présente comme la *Gazette canadienne de la famille*. Son adresse est 80, rue Saint-Gabriel, Montréal. Fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 3.

Le débat de 1906, avec notamment l'intervention du leplaysien canadien Rinfret, annonce les controverses des années 1950 entre la doctrine encore toute-puissante de l'Église et les sciences sociales qui aspirent à influencer davantage sur la société. Il apparaît avec le recul que le jugement de l'intellectuel protestant sur le catholicisme québécois recelait une critique plutôt loyale et retenue.

LA RÉCEPTION AU ROYAUME-UNI ET AU CANADA ANGLAIS

Nous avons mentionné la recension élogieuse en anglais de l'édition française, réalisée par W. L. Grant. Elle est suivie d'autres, comme dans cet article paru le 17 août 1906 dans le supplément littéraire du *London Times*:

As a modern Frenchman, [M. Siegfried] is appalled by the clerical domination to which French Canada is enslaved; he realizes how it keeps back the French race in the competition of life, and tends to make them a subordinate people in every domain except, perhaps, that of politics. But he also realizes that but for the domination of the Church, but for its consistent policy of maintaining the French language, of rigidly preventing mixed marriages and, as far as possible, all social intercourse, the French element would long ago have been swallowed up its language become almost extinct [...].

He realizes [on the future relations of Canada to the United States] that the danger is not annexation, but permeation, the influence of American social, industrial, and political methods, especially in the new North-West, which is near Chicago and St. Paul and remote from Eastern Canada²¹.

Le journal *Chronicle* fait chorus dans son édition du 3 novembre 1906, où J. A. Hobson publie une recension du livre, intitulée « The Peoples of Canada » :

21. Fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 3. Les extraits de presse cités dans cette section sont issus de la même cote.

The situation [in Canada] is a singularly interesting one for a speculative student of sociology, and M. Siegfried brings admirable skill and judgment to its presentation [...].

M. Siegfried shows how the Catholic boycott of really liberal education in schools and colleges, the tyrannous use of the Index, and the repression of all freedom of the Press impair the French-Canadian in the struggle for industrial and professional success [...].

In a subtle sketch of recent history M. Siegfried shows that no real principles or policy divide the parties, and that party government has become a question of personnel, appropriations, and commercial contracts [...].

La presse britannique donne le ton, mais les journaux canadiens-anglais ne sont pas toujours au diapason. Certaines réactions mitigées résultent du sentiment que le livre de Siegfried valoriserait l'image du Québec par rapport au reste du Canada : l'opinion anglophone risque d'en être déstabilisée. Il n'est guère étonnant que les comptes rendus l'utilisent surtout comme un témoin à charge pour condamner les retards du Canada français.

Dans le numéro du samedi 28 avril 1906 de *The Globe* (Toronto), un curieux article – non signé – cultive l'ambiguïté. Son titre, « *Canada and Its Two Races. An Interesting Volume By a Visitor From France* », semble faire l'éloge du géographe français. Néanmoins, le ton général est plutôt sur le mode « mi-figue mi-raisin » :

[...] Mr. Siegfried volume shoes the gulf that separates Quebec from modern France.

The Church has striven to isolate the race that it might be the better preserved.

The leading modern authors have suffered. Musset, Renan and Zola are among those who have been placed on the Index expurgatorius.

Mr. Siegfried's sympathies are obviously with modern France.

In his chapter on Protestantism, after giving us sketches of the different denominations, Mr. Siegfried ventures the assertion that unbelief is common in Canada, though it is not willingly exhibited.

It is a lively and entertaining volume [...], grateful in most ways to the amour propre of the French-Canadian, though, as we have seen, severely critical of the restrictive influence of his ecclesiastic polity.

There is no hint of an English translation, and, all things considered, we fancy it would be for the benefit of Canada that the circulation of the volume should be confined to French readers.

Le vœu de l'auteur ne fut pas exaucé car l'ouvrage de Siegfried a été traduit en anglais en 1907 sous le titre *The Race Question in Canada*²².

LA CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE SUR L'OUVRAGE DE 1937

Trois décennies après avoir publié *Le Canada, les deux races*, André Siegfried fait paraître en 1937, toujours à la Librairie Armand Colin, *Le Canada puissance internationale*. Une rupture politique a eu lieu entre-temps à l'échelon fédéral. Après quinze années de pouvoir libéral, le conservateur Robert Borden a fait chuter les libéraux en 1911, grâce à son alliance avec Henri Bourassa qui avait été auparavant un des soutiens de Wilfrid Laurier.

Borden a dirigé la Confédération durant la Première Guerre mondiale. On ne peut cependant oublier que le scrutin de 1911 fut serré : Borden n'a gagné qu'avec 43 000 voix d'écart sur près de 1 300 000 suffrages. Le nouveau chef du Parti libéral, William Lyon Mackenzie King, remporte les élections de décembre 1921 en obtenant 118 sièges : il exerce le pouvoir jusqu'en 1930, puis de 1935 à 1948.

Le Canada puissance internationale connaît une réception moins mouvementée que *Le Canada, les deux races* ; Siegfried a compris l'exaspération des Québécois lorsqu'un Français leur reproche leur fidélité au culte catholique. Des articles de presse et des éléments de correspondance contiennent différentes appréciations émises sur

22. A. Siegfried, *The Race Question in Canada*, Londres, Eveleigh Nash, 1907.

le livre²³. Les clivages repérables s'inscrivent dans les tensions des années 1930²⁴.

Ces dernières sont attestées par une lettre du consul de France, René Turck, destinée à Siegfried. Cette missive est accompagnée d'une copie du rapport rédigé par Gérard Priestley le 5 février 1937²⁵. Sans détour, il y est question des « prodromes d'une crise de la conscience canadienne-française ». L'expression fait allusion à un ouvrage essentiel de Paul Hazard²⁶ : elle suggère, dans un contexte tout différent, les difficultés que connaît un régime usé.

Le consul Turck apprend à Siegfried que son livre « a eu un nombre inusité de lecteurs dans les milieux canadiens-français ». À la suite de louanges sur « la meilleure explication des problèmes canadiens qu'il [lui] ait été donné de lire », le consul signale au géographe des erreurs minimes, dont celle sur « la classification officielle de la population de la province de Québec en urbaine ou rurale », qui « est très arbitraire ». D'après le diplomate, on doit estimer la population urbaine entre 50 % et 55 % de la population de la province, ce qui est inférieur aux données officielles. Quant à la natalité des Canadiens français de Montréal, elle serait en baisse rapide à la fois dans la bourgeoisie et dans le peuple.

Puis le consul lâche l'essentiel : « Nous sommes peut-être à la veille d'entrer dans une phase nouvelle de l'histoire sociale de la province de Québec. » Car, s'il constate « la docilité exemplaire » du régime de Duplessis vis-à-vis de la hiérarchie ecclésiastique, il sent

23. Fonds Siegfried, 2 Si 23.

24. Voir Luc Roussel, *Les relations culturelles du Québec avec la France, 1920-1955*, thèse de doctorat, Université Laval, 1983, p. 127-145 et 172-197; Philippe Prévost, *La France et le Canada : d'une après-guerre à l'autre (1918-1944)*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1994, p. 60-66, 85-93 et 107-125; Michel Lacroix, *L'invention du retour d'Europe : réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014.

25. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2. Lettre de R. Turck à A. Siegfried, 31 mars 1937. R. Turck est consul général de France à Montréal de 1933 à 1937. G. Priestley est un collaborateur de Turck et une connaissance de Siegfried, dont il a été l'étudiant.

26. P. Hazard, *La Crise de la conscience européenne (1685-1715)*, Paris, Boivin et Librairie générale française, 1935.

poindre cependant une « hostilité sourde à l'égard du clergé », surtout dans les faubourgs de l'est de Montréal.

Turck dévoile enfin le résultat d'une enquête confiée à Priestley, dans laquelle celui-ci observe que le « séparatisme » – « avec les tendances fascistes [qui] vont de pair » – serait en perte de vitesse au Québec, car Duplessis « a dû battre en retraite ». Priestley note la « mauvaise humeur encore vague et latente à l'égard du clergé » et ajoute que « [des] contacts [s'opèrent] entre les milieux maçonniques anglais et une société canadienne-française anticléricale secrète ». Beaucoup de Canadiens français auraient peur du séparatisme, notamment ceux que « leur éducation ou leur inclination rend sincèrement anglophiles. » C'est donc surtout, précise-t-il, « l'élite canadienne-française [qui] est très vivement opposée à toute idée de séparatisme et même sourdement irritée par cette agitation nationaliste qui a cours parmi la jeunesse ».

Le succès du livre de Siegfried au Québec est dû aux couches cultivées : c'est un élément important pour comprendre les ressorts de cet échange épistolaire. Entre Turck et Siegfried existe une proximité telle que le premier divulgue un document confidentiel au second. Professeur à Sciences Po et formant de futurs diplomates, Siegfried entretient des liens avec le personnel diplomatique français. De plus, son père fut ministre et le neveu sa mère, Gabriel Puaux, ambassadeur de France²⁷. C'est pourquoi le consul le traite d'égal à égal.

LES ALIMENTS DE « LA CRISE DE LA CONSCIENCE CANADIENNE-FRANÇAISE »

Selon le consul Turck, il ne faut pas se cacher que la crise est grave. Mais elle ne lui paraît point fatale, car le jeu demeure entre les mains des partisans de la Confédération : l'élite canadienne-française rejette le séparatisme et ne serait pas allergique à une greffe

27. En poste notamment en Roumanie et en Autriche, G. Puaux (1883-1970) fut aussi secrétaire général du gouvernement tunisien (1919-1922), haut-commissaire en Syrie et au Liban (1938-1940) et résident général au Maroc (1943-1946).

qui la conduirait à partager les responsabilités et à exercer une plus grande part du pouvoir à Ottawa.

Dans une lettre envoyée après réception et lecture de l'ouvrage de Siegfried, le gouverneur général lord Tweedsmuir²⁸ rappelle cependant que cette greffe n'est pas encore acceptée par le corps social; selon lui, raccommo-der les morceaux est une tâche lourde, d'autant plus que l'américanisation menace ce corps déjà contaminé.

C'est ce que confirme une lettre d'Henri de Lageneste, à en-tête de la Légation de la République française au Canada (Ottawa) et datée du 14 juin 1937²⁹: la contagion est déjà à l'œuvre avec une pénétration croissante de la culture de masse américaine. Le processus toucherait le Canada anglais comme le Québec. Siegfried aurait donc raison de mettre en garde contre une américanisation rampante, malgré les timides dénégations de l'élite canadienne-française dont Lageneste recueille l'écho à Ottawa.

Sa réception au sein du milieu diplomatique le montre clairement: *Le Canada puissance internationale* reflète le caractère ambigu de la situation politique qu'il prétend décrire. D'une part, il affiche un ton consensuel qui s'accorde bien avec l'idée centrale du livre: la naissance, outre-Atlantique, d'une puissance internationale, d'un carrefour géographique qui comptera dorénavant dans le concert des nations. Cette puissance s'édifie à partir des richesses naturelles de son sol. Mais elle ne se maintiendra que par un volontarisme d'État soucieux d'établir une harmonie culturelle entre les différents groupes ethniques.

28. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2. Lord Tweedsmuir a été gouverneur général du Dominion de 1935 à 1940. Pour embrasser l'ensemble du document, voir les extraits de la lettre dans l'annexe 2.

29. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2. Lageneste est chargé d'Affaires de France au Canada. En 1921-1922, il suit les cours de Siegfried à l'École libre des sciences politiques. En 1929-1930, il y prépare le concours des Affaires étrangères. D'après Philippe Prévost (lequel se base sur les archives diplomatiques), c'est Lageneste qui aurait vivement déconseillé le choix de l'abbé Groulx pour succéder au sénateur Lemieux à l'Académie des sciences morales et politiques, où ce dernier avait été admis en 1924 (P. Prévost, *La France et le Canada...*, p. 46).

D'autre part – comme s'il subsistait un résidu de son ouvrage plus incisif de 1906 –, il ne se prive pas de lancer quelques pavés dans la mare; il revient en particulier, *mezza voce*, sur les obstacles que les élites ecclésiastiques opposent au développement culturel international du Québec.

À livre ambigu, réception ambiguë, d'où un clivage marqué lors de sa réception. Même si *Le Canada puissance internationale* ne donne pas lieu à une polémique aussi vive qu'en 1906, deux camps se dégagent néanmoins. Celui des convaincus par la démonstration de Siegfried: des journalistes anglophones³⁰ ou francophones³¹, quelques intellectuels fidèles au Parti libéral, dont Hector Garneau et Louvigny de Montigny, ou encore le directeur belge des Hautes Études commerciales de Montréal, Henry Laureys. *L'establishment* canadien-français (Raoul Dandurand, Thibaudeau Rinfret, Philippe Roy et Bernard Juneau) se trouve bien sûr dans le camp des satisfaits. À ce concert d'éloges s'ajoutent les voix du premier ministre Mackenzie King et de son prédécesseur Robert Borden³².

LE CAMP DES RÉTICENTS

L'autre camp est plus mesuré. Des réticences sont exprimées par des Canadiens francophones de tendance nationaliste. Ce ne sont pas forcément des tenants du «clérico-nationalisme». Pierre Dansereau (dans la *Revue des livres*), Robert Rumilly (dans *Le Petit Journal*), Pierre Vigeant (dans *Le Devoir*) et André Roy (dans *L'Action catholique*) illustrent cette position ambivalente. Mais un accord ne se fait pas entre eux: les passages incriminés ne sont pas les mêmes. Ce n'est donc pas un bloc compact qui se dresse devant le livre de Siegfried.

30. Voir *The Gazette*, Montréal, 27 mars 1937.

31. Tel Edmond Turcotte, dont l'article dans *Le Canada* (proche du Parti libéral) du 16 février 1937, «La politique extérieure du Canada vue du dehors», est très favorable aux thèses de Siegfried.

32. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2. Lettres de Borden (10 avril 1937) et de Mackenzie King (14 avril 1937).

Parmi ces réactions, celle de Vigeant dans *Le Devoir* du 27 mars 1937³³ résume bien les réserves de ces journalistes québécois, notamment par rapport aux pages 56 et 199 de l'édition de 1937. Vigeant se réfère à la tradition, donc à la religion catholique qui en est le garant : le catholicisme a été et sera un remède à cette américanisation tant redoutée. Il reprend le grand leitmotiv du *Génie du christianisme* de Chateaubriand (1802) : « La pensée d'un catholicisme fécondateur de la civilisation, principe des arts, des lettres et des mœurs de l'Occident³⁴. » Il oppose au protestant Siegfried une tradition chrétienne multiséculaire.

Rumilly dans *Le Petit Journal*³⁵ est plus pragmatique, plus « politique » aussi, sans doute en raison de sa fréquentation, lors de sa jeunesse européenne, du milieu de l'Action française. Il avance en effet un autre remède, plus temporel : la richesse minière du Grand Nord détournera les Québécois des États-Unis ; elle doit être interprétée, auprès de ce peuple profondément religieux, comme le signe d'une providence divine. Mais Rumilly sait bien, au fond, que la tradition ne peut reposer entièrement sur la religion et que sa polymorphie a toujours besoin d'être alimentée : les poches de peuplement et d'activité économique du Nord viennent relancer la tradition des pionniers et des défricheurs canadiens-français. Ce que l'Église voulait faire à l'échelle d'un continent (le messianisme francophone catholique), il faudra le réaliser « chez nous », autrement dit au Québec. La découverte de ces richesses s'y prête. C'est un montage habile de la part de Rumilly, la modernité venant au secours de la tradition.

Une telle position s'oppose plus frontalement qu'il n'y paraît à la thèse de Siegfried : pour ce dernier, le provincialisme génère un isolationnisme culturel. Siegfried sous-entend que l'élite traditionnelle canadienne-française a fait son temps et qu'il faut en concevoir une autre, à l'aune du modèle anglais dont le prestige lui semble

33. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 3.

34. Marc Fumaroli, *Chateaubriand : Poésie et Terreur*, Paris, De Fallois, 2003, p. 741.

35. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 3. L'article n'est pas daté.

intact. Mais ce projet substitutif ne procède-t-il pas d'un coup de force théorique, éloigné des aspérités du terrain et des réalités historiques ?

LE NŒUD GORDIEN

L'ouvrage publié par Siegfried en 1937 apparaît de nos jours comme une analyse brillante, mais qui peine à se dénouer. Il traduit une forme d'incompréhension très fréquente en France face aux événements qui se déroulent au Canada français, notamment la percée du mouvement nationaliste. Le géographe ne l'anticipe pas, comme le note bien Dansereau : « L'État français indépendant lui semble une chimère, tout au plus conçoit-il un Dominion français dans l'Empire³⁶. » Siegfried semble également passer à côté de l'évolution de l'agriculture québécoise. C'est un autre malentendu repérable : alors qu'il s'agirait de mettre en relief les raisons de cette évolution vers une mécanisation plus poussée, Siegfried prône – ce que lui reproche Dansereau – le maintien de l'agriculture « familiale » parce qu'elle serait plus efficace en période de crise.

À travers un filtre à la fois élitiste et déterministe, l'incompréhension accouche d'un nœud gordien. Le « lapsus » de l'édition de 1937 sur « les masses non encore évoluées³⁷ », seules susceptibles d'être guidées par le clergé catholique, est corrigé significativement après la guerre parce qu'il devient politiquement incorrect. Or ce « lapsus » est au fondement de la pensée de Siegfried. Le contexte « progressiste » de l'après-guerre conduit le géographe à édulcorer un élitisme d'autant plus prégnant qu'il demeure dans l'impensé de son raisonnement.

Il existe en somme un double strabisme culturel que la réception de ce livre met en relief. La bonne volonté et le respect affichés par les protagonistes pourraient dénouer les nœuds d'incompréhension. Mais cela n'advient pas vraiment, d'abord parce qu'un Français

36. Dans la *Revue des livres*. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 4.

37. A. Siegfried, *Le Canada puissance internationale*, édition de 1937, p. 199.

de France ne saurait, en toute rigueur, indiquer la voie à une société dans laquelle il ne vit pas – ce que Rumilly rappelle à ses lecteurs du *Petit Journal*³⁸. Ce qui fait grincer les dents de beaucoup de francophones, ce n'est pas tant une dénonciation somme toute mesurée du rôle du clergé, à laquelle ils sont habitués; c'est davantage l'impression qu'ils sont en quelque sorte infantilisés, qu'on ne leur reconnaît pas le droit à une modernité qui leur serait propre, sans modèle étranger – qu'il soit anglo-saxon ou français. Ces Canadiens français ont le sentiment qu'ils sont jugés à l'aune d'un élitisme européen sur lequel ils n'entendent pas s'aligner. Ils ne pensent pas que l'ouvrage de Siegfried soit une leçon de modernité dont il faut absolument tenir compte: «l'angle européen», pour reprendre les mots de Vigeant, leur apparaît un biais, voire un leurre, dont il faut se garder.

En effet, si l'Amérique inquiète les uns, l'Europe n'inspire guère confiance aux autres, non sans motifs légitimes des deux côtés³⁹. Il serait réducteur d'analyser ces raisons en les renvoyant à des stéréotypes; il n'en reste pas moins que la perception lointaine se prête à l'usage de prismes déformants. La vision binoculaire nécessaire à l'intercompréhension est troublée, et ce différemment selon le point de vue adopté; il existe bien un angle européen – donc, par métonymie, français – et un angle américain – donc, là encore par métonymie, québécois –, à partir desquels l'observateur ne peut voir la même chose. Ce double strabisme culturel est à la base du nœud gordien qui complique les liens de deux sociétés à la fois proches et lointaines.

38. C'est une anecdote symptomatique de la frontière culturelle qui sépare les esprits: Rumilly est un Français établi au Canada en avril 1928 alors qu'il était âgé de plus de 30 ans (il est né en 1897); il se sent néanmoins habilité à représenter les Canadiens français parce que «visiter» un pays (comme le fait Siegfried) n'est pas y vivre.

39. Dans la *Revue des livres* (Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 4), Dansereau défend ce qu'il appelle «[l]a décision [du peuple canadien-français] d'évoluer et de collaborer à la fondation d'une civilisation nouvelle», face aux «troubles et folies de l'Europe».

UNE CRITIQUE DE GAUCHE DE L'ANALYSE ÉCONOMIQUE DE SIEGFRIED

En 1937, un auteur canadien-anglais adresse de sérieuses critiques à Siegfried. Il s'agit d'Eugene Forsey (1904-1991)⁴⁰, une figure importante du Congrès du travail du Canada et de la Fédération du Commonwealth coopératif, les ancêtres du Nouveau Parti démocratique, auquel il refusa toutefois d'adhérer lors de sa création en raison de son hostilité à la souveraineté du Québec. Spécialiste des questions constitutionnelles, Forsey enseigna les sciences politiques dans les années 1930 à McGill. Du fait des positions très à gauche qu'il prit à cette époque, il fut conduit à quitter cette université.

Le futur sénateur Forsey – nommé au Sénat par Pierre Elliott Trudeau – s'attaque à l'approche économique de Siegfried dans une recension effectuée pour le *Survey Graphic*⁴¹. L'intellectuel formé à McGill note que le géographe ignore complètement les travaux de McGibbon, Jeness, Hurd, Whiteley et d'autres encore⁴². Il regrette qu'il ne consulte pas les bilans pourtant indispensables tirés par *The Canadian Year Book*. Il ajoute que les faiblesses du livre de 1937 sont criantes dans le domaine des sciences économiques : Siegfried aurait un « équipement théorique » défaillant en raison de sa méconnaissance de la littérature économique et des statistiques canadiennes.

Forsey ne conteste pas l'admiration que voue le géographe aux Canadiens français. Il considère qu'il leur réserve ses meilleures analyses. Mais il trouve le reste de l'ouvrage superficiel. Siegfried montrerait une naïveté désarmante dans son étude des conditions climatiques et techniques de l'agriculture des Prairies. Les propos

40. Forsey a publié une autobiographie, *A Life on the Fringe: The Memoirs of Eugene Forsey*, Toronto, Oxford University Press, 1990.

41. E. Forsey, compte rendu du *Canada puissance internationale*, *Survey Graphic*, Montréal, août 1937, p. 445-446. Repris dans *The McGill News*, Montréal, automne 1937. Les éléments présentés de ce compte rendu ont été traduits par nos soins.

42. Ces auteurs, qui feraient autorité d'après Forsey, n'ont pas laissé un souvenir impérissable.

du géographe français autour de la « surproduction » de blé ne tiendraient pas compte de la question décisive des prix.

Forsey cite ironiquement un extrait de l'ouvrage de Siegfried : « L'ouvrier canadien arrive à l'usine dans sa voiture, porte des gantelets au travail, est bien équipé et bien logé. Souvent c'est un membre de l'American Federation of Labor. » Son commentaire apporte un démenti à ce portrait trop rapidement brossé : seulement 12 % à 15 % des ouvriers canadiens sont syndiqués, souligne-t-il, et moins de la moitié adhèrent à l'American Federation of Labor Unions, d'après l'Official Report of Labor Organization (1935). Forsey achève sa diatribe par une pirouette rhétorique : son compte rendu peut sembler dur, mais la réputation d'André Siegfried et les prétentions de son livre justifient des normes strictes de critique.

Les réserves d'Eugene Forsey illustrent les réticences de la gauche canadienne face à l'ouvrage de 1937. Celui de 1906 devait davantage la satisfaire, car Siegfried y suggérait la nécessité d'un « tiers parti ouvrier » au Canada pour éviter les risques d'enlèvement politique du bipartisme et contrebalancer la domination de deux partis idéologiquement proches.

Un autre journal de gauche égratigne Siegfried dans un texte signé H.K.S.⁴³ Celui-ci insiste sur l'absence des classes sociales dans l'argumentation de l'ouvrage de 1937. En marxiste conséquent, l'auteur considère qu'il s'agit du défaut principal du géographe français, dont il brocarde « l'élimination comme par magie de la lutte des classes ».

Il termine cependant en reconnaissant que ce camouflage n'est pas délibéré. Pour H.K.S., tous les économistes orthodoxes partent de postulats semblables. La fin du compte rendu est plus clémentaire puisqu'elle fait état d'un « tableau vivant et stimulant de notre pays » et de « l'humour bienveillant qui entoure sa description du peuple canadien ».

43. L'article paraît dans le *Daily Clarion*, Toronto, 30 avril 1937. Les citations ont été traduites par nos soins.

LES INTERPRÉTATIONS AU PRISME DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

LES RÉFLEXIONS AUTOUR D'UN SYSTÈME POLITIQUE BIPOLAIRE

L'abbé Armand Yon fut l'un des premiers à réexaminer, à contretemps, l'analyse canadienne de Siegfried en relevant son ambivalence fondamentale⁴⁴. D'après lui, cette œuvre n'était pas facile à accepter, à l'entame du xx^e siècle, dans une province de Québec largement cléricalisée. Elle n'en est pas moins stimulante parce qu'elle consiste à dégager à la fois la rivalité et la coexistence des deux « races », au sens ethnico-culturel que revêt ce vocable. Yon dégage le caractère typologique de la pensée de Siegfried, qui raisonne en comparant la place inégale des « groupes ethniques » : les individualités atypiques représentent des exceptions qui n'infirmement pas la règle dominante, autrement dit le rapport colonial.

L'abbé note que l'objectif du géographe est plus ambitieux qu'il n'y paraît au premier abord : au-delà de la confrontation des « deux peuples fondateurs » au sein de l'entité canadienne, il s'agit d'inscrire le Dominion dans l'ensemble des relations internationales. Pourtant, la prose de Siegfried n'est pas abstraite : au cœur de ses analyses, comme le mentionne aussi le politologue Gérard Bergeron⁴⁵, le type et le récit cohabitent.

Par ailleurs, Armand Yon réévalue l'analyse siegfriedienne de la religion au Canada français. La manière dont le géographe protestant rend compte du facteur religieux conduit l'abbé à qualifier son approche de « psychologique⁴⁶ » : Siegfried cherche les raisons

44. Armand Yon, *Le Canada français vu de France (1830-1914)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, p.171-183. Les travaux de l'abbé Yon sont contemporains de la « Révolution tranquille » puisqu'ils ont été publiés d'abord en 1966 sous le titre « Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 » dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Son ouvrage de 1975 est le recueil, sous une forme remaniée, d'une suite de textes parus antérieurement.

45. Gérard Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient*.

46. Armand Yon, *Le Canada français vu de France (1830-1914)*, p. 171.

profondes et persistantes, non seulement du fossé entre les deux « races », mais aussi de la survie d'un peuple, de sa culture et de sa religion au milieu d'un continent anglo-saxon hostile.

L'abbé Yon suggère que le malaise de la réception québécoise initiale⁴⁷ n'était pas entièrement justifié, dans la mesure où le géographe a respecté les croyances catholiques. Il remarque par ailleurs un « *decrecendo critique*⁴⁸ » dans l'ouvrage de 1937, où les blocages de l'Église sont dénoncés de façon plus mesurée.

Cette réhabilitation se poursuit au Québec grâce au professeur Gérard Bergeron de l'Université Laval. En 1990, celui-ci soutient que le géographe avait reconnu l'action des prêtres pour empêcher la dispersion ou l'absorption des Canadiens français. De ce fait, Siegfried avait rendu à l'Église catholique « un hommage qu'aurait approuvé Tocqueville⁴⁹ ».

L'abbé Yon ajoute cependant que le jugement de Siegfried est paradoxal. Tout en concédant au clergé catholique un rôle névralgique dans le maintien de la présence française en Amérique du Nord⁵⁰, le point de vue de l'intellectuel français demeure, au bout du compte, négatif: les prêtres ne devraient pas interférer dans la vie privée des Canadiens français et dans les campagnes électorales.

Sylvain Simard retient lui aussi de l'œuvre de Siegfried son étude approfondie de la vie politique canadienne⁵¹, une appréciation que partagent la plupart des lectures postérieures à la « Révolution tranquille ».

47. Voir la section intitulée « *L'ouvrage de 1906: la polémique québécoise* ».

48. A.-L. Sanguin, *André Siegfried: un visionnaire humaniste...*, p. 193.

49. G. Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient*, p. 115.

50. Outre le Québec, Yon mentionne le Manitoba, l'Ontario et les États-Unis.

51. Sylvain Simard, *Mythe et reflet de la France: l'image du Canada en France, 1850-1914*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p. 278.

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE : LA GRANDE ABSENTE DES PRÉVISIONS DE SIEGFRIED

Certains politologues ont toutefois commenté l'incapacité de Siegfried à comprendre les prémisses de la Révolution tranquille⁵², à commencer par l'Australien Fred Alexander. Celui-ci déplore une absence de clairvoyance du géographe français face à l'évolution de la société canadienne-française⁵³. La dénonciation siegfriedienne du conservatisme réactionnaire et de l'isolationnisme linguistique et spirituel des Canadiens français serait dépassée : Alexander tire de son propre séjour au Canada, effectué en 1958, des arguments en faveur de changements notables parmi les francophones, qu'il s'agisse de l'organisation industrielle, du monde du travail, des milieux universitaires ou des institutions religieuses.

D'après lui, il conviendrait d'émettre des appréciations sensiblement différentes par rapport aux jugements exprimés par Siegfried en 1906 ou 1937 : il évoque notamment une montée de la tolérance entre les secteurs anglo-saxons et français, et regrette que Siegfried n'ait pas mieux anticipé cette tendance.

LA PLACE DE LA GÉOGRAPHIE

Siegfried est géographe dans la mesure où il se soucie de l'espace ou plutôt des tensions spatiales. Si la situation française ne sort pas de son viseur, c'est qu'elle fait office de pivot comparatif⁵⁴.

En comparant les travaux géographiques réalisés par des universitaires français sur le Canada, le géographe Pierre George montre pour sa part que Siegfried oriente ses études vers la géographie politique, tandis que Raoul Blanchard adopte une approche

52. Voir le texte de Fernand Dumont, « Les années 30 : la première Révolution tranquille », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 1-20. Cet écrit est le fruit – ne l'oublions pas – d'une réflexion menée avec un demi-siècle de recul.

53. Fred Alexander, « André Siegfried : a Twentieth Century de Tocqueville », *Australian Journal of Politics and History*, vol. 6, n° 1, 1960, p. 14-27.

54. François Goguel, « André Siegfried : l'homme et l'œuvre, 1875-1959 », p. 12-13.

de géographie historique et descriptive, et Pierre Deffontaines un point de vue quasi ethnologique⁵⁵.

Siegfried soulève des questions qui touchent à l'équilibre des groupes en présence et requièrent une analyse de la vie politique du Canada tout entier⁵⁶.

PRÉLUDE À UNE GÉOPOLITIQUE

Dans un article de géopolitique, Maurice Veilly prend en considération un des scénarios envisagés par Siegfried : advenant un Canada politiquement indépendant de toute puissance étrangère, ce pays pourrait devenir un pont entre Européens et Américains⁵⁷. Il met en parallèle cette réflexion et la thèse ultérieure du correspondant du quotidien *Le Monde* en Amérique du Nord, Claude Julien⁵⁸. Selon ce dernier, l'Europe a besoin du Canada pour contrebalancer l'emprise internationale des États-Unis. Sur ce point, Siegfried a fait de nombreux émules dans l'intelligentsia française et européenne. Des auteurs canadiens ont également diffusé cette thèse⁵⁹.

55. Pierre George, «La contribution des géographes français à la connaissance du Québec des années 1930-1950», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 47, n^{os} 1-2, 1977, p. 95-113.

56. André-Louis Sanguin, «André Siegfried et le Canada», *Études normandes*, vol. 38, n^o 2, 1989, p. 103-113.

57. Maurice Veilly, «Le Canada entre l'Amérique et l'Europe», *Revue de Défense nationale*, vol. 22, n^o 7, 1966, p. 1241-1253.

58. Claude Julien, *Le Canada, dernière chance de l'Europe*, Paris, Grasset, 1965.

59. Voir P. Resnick, *The European Roots of Canadian Identity*, ouvrage déjà évoqué dans la section intitulée «D'un empire à l'autre». Resnick commente, au demeurant, le livre de Claude Julien (p. 71-88) dans le cadre d'une généalogie de l'idée de l'alliance euro-canadienne face à l'hégémonie américaine. Cette idée se décline dans les deux sens, alors que Julien insiste sur l'intérêt des Européens à une telle alliance : l'Europe comme «an effective economic alternative to the United States as a cultural and political counter-model for both Canada and Quebec in the age of the American empire» (P. Resnick p. 88).

LES LIMITES DE L'EXPLICATION DU RETARD CANADIEN-FRANÇAIS

L'économiste Gilles Paquet s'applique à nuancer l'analyse de Siegfried sur le retard éducatif qui serait dû à l'obscurantisme du clergé canadien-français⁶⁰. Paquet relativise une idée répandue, aussi bien au Canada qu'à l'étranger, sur le conservatisme d'inspiration catholique qui aurait annihilé au XIX^e siècle et pendant une bonne partie du XX^e l'esprit d'entreprise des Canadiens français. Davantage que des carences pédagogiques et des lacunes culturelles, il faudrait mettre en avant la domination des capitaux britanniques puis étasuniens. Le clergé catholique ne serait pas plus conservateur que les Églises réformées anglo-saxonnes. Le poids de la religion est ici ramené à de plus justes proportions. Il est évalué corrélativement à des facteurs socioéconomiques. Il apparaît effectivement trop simple de s'en tenir aux différences d'éducation et de conception religieuses pour expliquer la dissymétrie entre les « deux races ».

Selon Paquet, l'histoire des Canadiens français atteste que ces derniers pouvaient faire montre, eux aussi, d'esprit d'initiative, par la création de petites entreprises locales, de coopératives ou par l'amélioration de leurs moyens de communication. Plus tard, dans les années 1960, le Québec prend d'ailleurs la tête du Canada en maints domaines économiques grâce notamment à un secteur public efficace.

L'éclairage apporté par Paquet amène donc à réviser le jugement de Siegfried sur les déficiences culturelles des Canadiens français en matière de technologie et de gestion économique : les performances du Québec en ces domaines au cours du second XX^e siècle conduisent à reconsidérer l'usage de la notion de retard. Si toutefois des différences de niveau de développement sont bien observées entre les provinces canadiennes, Paquet les explique essentiellement par des phénomènes de domination à la fois économique et symbolique.

60. Gilles Paquet, « Entrepreneurship canadien-français : mythes et réalités ».

LES INTERPRÉTATIONS RÉCENTES : L'EXERCICE DÉLICAT DE L'ANTICIPATION

CONTROVERSE SÉMANTIQUE

La réception contemporaine des apports de Siegfried à la connaissance du Canada et du Québec rencontre des accrocs, même si la plupart des commentateurs louent rétrospectivement la lucidité de ses analyses : sur ce registre valorisant, les universitaires québécois et canadiens ne sont pas en reste⁶¹. *A contrario*, un malaise peut survenir devant la place résiduelle des Amérindiens et des Inuits dans les écrits du géographe. La focalisation de ce dernier sur la modernité industrielle – urbaine ou rurale – explique son désintérêt à leur égard : il n'imagine pas la portée des études sur les « Premières Nations » auprès du lectorat du XXI^e siècle. Le discernement doit cependant prévaloir quand on fait état de cette absence qui intrigue de nos jours : peut-on exiger davantage du géographe que ce qu'ont fourni la plupart des universitaires canadiens et canadiens-français de son époque ?

Une fois encore, les prismes du présentisme déforment nos modes d'intellection du passé, proche ou lointain. Ils polarisent l'attention sur les sujets d'actualité et parasitent l'appréhension globale du contexte historique. Consciemment ou non, toute démarche intellectuelle fonctionne selon des rouages idéologiques propres à son époque. Mais il ne suffit pas de les démonter pour rendre compte d'une œuvre qui dépasse ses conditions strictes de production. De plus, ce démontage n'est pas à l'abri de contresens :

61. Par exemple : Frank H. Underhill, dans son introduction de son édition et traduction du livre de Siegfried, *The Race Question in Canada*, Toronto, McLelland & Stewart, 1966, p. 1-13 ; Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, tome I : *De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, 1989, p. 69 ; G. Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient* ; P. Resnick, *The European Roots of Canadian Identity*, p. 28 et 91.

nous faisons référence à la controverse sur l'usage de la notion de race, à laquelle nous devons revenir⁶².

Cet écueil encombre la compréhension de la pensée d'André Siegfried. Le titre du premier ouvrage canadien du géographe, *Le Canada, les deux races*, publié en 1906, en offre une saisissante illustration. Si, à cette époque, la connotation biologique ou génétique du mot « race » existe déjà, elle est marginale au regard de l'usage qui en est fait habituellement :

[...] le terme de « race », s'il connaît une grande fortune à partir du milieu du XIX^e siècle, est utilisé selon des acceptions fort variables. Dans certains emplois, il est bel et bien référé au biologique et à un système de classification hiérarchisé des groupes humains selon leurs caractéristiques physiques. Mais il est plus souvent employé pour désigner une communauté humaine vivant sur un territoire donné. La connotation est alors faible, voire nulle. Si bien que le terme peut faire fonction de synonyme de nation. [...] Quand un homme politique républicain ou un érudit libéral, à la fin du XIX^e siècle, déclarent que le folklore exprime l'« âme de la race », ils ne disent pas la même chose que l'idéologue nazi qui utilisera la même formule. L'équivoque peut induire des contresens rétrospectifs et notamment masquer le fait que la construction des folklores nationaux s'est effectuée pour l'essentiel en dehors de toute perspective raciste, dans l'habituel cadre transnational de l'émulation identitaire⁶³.

Il est clair que la « géographie des races » de Siegfried procède du moule culturaliste des Lumières, façonné notamment par Montesquieu, et nullement de la généalogie du biologisme racial. C'est pourquoi on se méprend fréquemment quant à la signification du titre *Le Canada, les deux races*. Celui-ci suggère bien sûr la dualité

62. On peut dater précisément le début de cette controverse : elle remonte au chapitre d'un livre de Pierre Birnbaum, « André Siegfried. La géographie des races », dans *La France aux Français : histoire des haines nationalistes*, Paris, Seuil, 1993, p. 145-186. Voir à ce sujet André-Louis Sanguin, *André Siegfried : un visionnaire humaniste...*, p. 237-244.

63. Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales : Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999, p. 179.

canadienne, le clivage entre la « race anglaise » et la « race française ». Mais seuls les lettrés peuvent savoir aujourd'hui que Siegfried fait manifestement allusion à une expression ancienne – « les trois races » – qui renvoie à la généalogie des rois de France (Mérovingiens, Carolingiens et Capétiens). La « troisième race » désigne bien sûr les Capétiens⁶⁴.

Cette précision lexicale ne relève pas d'un épanchement érudit. Elle mène à une interrogation cruciale : avec quelles lunettes lisons-nous aujourd'hui des textes qui datent d'un siècle ou plus ? En soi, cette question n'a rien d'original, si ce n'est que nous éprouvons exemplairement sa pertinence en nous penchant sur les écrits canadiens d'André Siegfried.

UN BILAN TOUJOURS À NUANCER

Avec un recul de plusieurs décennies, le géographe André-Louis Sanguin réexamine les apports de Siegfried à la connaissance scientifique dans une biographie récente où figure une section principale sur le Canada⁶⁵ à laquelle s'ajoutent quelques digressions complémentaires. Devant les changements de la société canadienne, Sanguin s'applique à évaluer les qualités d'anticipation d'écrits publiés pendant le premier xx^e siècle. Somme toute, le bilan tiré par ce biographe bienveillant est en demi-teinte.

D'un côté, Siegfried pressent la revendication d'une identité québécoise irréductible à tout modèle étranger ; il s'attend à l'émergence et au développement d'une gauche canadienne, il prend la mesure des ressources immenses du Grand-Nord-Ouest, il annonce l'intensification des relations commerciales en Amérique du Nord, qui se concrétisera avec l'accord de libre-échange nord-américain (ALENA).

64. La maison des Bourbons fut la dernière branche capétienne qui régna sur la France. Le sénateur canadien Raoul Dandurand comprend l'allusion, puisque, dans une lettre à Siegfried relative à ce livre, il évoque les erreurs des Bourbons dans le gouvernement du pays. Voir l'annexe 1, où est reproduite la lettre de Dandurand à Siegfried (datée du 30 mai 1906).

65. A.-L. Sanguin, *André Siegfried : un visionnaire humaniste...*, p. 108-115.

Mais l'autre côté donne lieu à moins d'éloges. Sanguin pointe les faiblesses du tableau brossé par Siegfried, notamment dans l'appréhension des points suivants :

- L'avenir de l'Empire britannique transformé en Commonwealth.
- La part démographique de plus en plus faible des deux peuples fondateurs.
- L'urbanisation accélérée de la Belle Province et son poids économique international.
- La nette différenciation des communautés francophones du Canada.

Usant d'une formulation radicale, Sanguin insiste aussi sur la proximité de mentalité des deux Canadas et des États-Unis, qui aurait échappé à Siegfried : « Malgré la mainmise américaine sur l'économie, il n'y a aucun anti-américanisme dans la société canadienne [...]. Les Canadiens sentent et savent les Américains en tout point semblables à eux. Ils les considèrent assez peu comme des étrangers⁶⁶. »

C'est oublier un peu vite l'antiaméricanisme manifesté, tout au long de l'histoire, par une grande partie de la population canadienne. Certains auteurs l'associent à un antimodernisme conservateur et nationaliste ; pourtant, cet antiaméricanisme ne fut pas seulement le fait des milieux impérialistes et loyalistes, désireux d'exprimer un indéfectible attachement à la Couronne britannique⁶⁷. Si ambivalent et déconcertant que soit ce constat, l'attrance-répulsion (*a love-hate relationship*, pour reprendre les mots de Hugh Innis) était sans doute un sentiment fréquent, et pas seulement parmi les couches intellectuelles ou cultivées.

Au risque de s'aventurer dans le domaine des conjectures, on peut soutenir que ce trait de la mentalité canadienne – aussi bien

66. A.-L. Sanguin, *André Siegfried : un visionnaire humaniste...*, p. 112.

67. Hugh Innis (dir.), *Americanization*; Damien-Claude Bélanger, *Prejudice and Pride...*

canadian que québécois – n'a jamais disparu. En tout état de cause, dans ses livres de 1906 et 1937, André Siegfried répercutait une attitude de méfiance à l'égard des États-Unis qui était répandue au Canada. Fin connaisseur des deux pays, il était en mesure de discerner les bons et les mauvais côtés de l'américanisation⁶⁸ – ce que les récepteurs actuels ont tendance à négliger en privilégiant leur propre vision de ce phénomène. Si les écrits du géographe appellent des nuances et des révisions, leur réception est justiciable de la même attention critique.

68. Siegfried a rédigé un texte assez amusant, «Un dictionnaire américain des idées reçues», composé de 19 feuillets dactylographiés, fonds Siegfried, 12 Si 2 Dr 1 sdr b. À notre connaissance, il n'a pas été publié.

Conclusion

ANDRÉ SIEGFRIED FAIT LE PARI D'UNE ÉVOLUTION IRÉNIQUE DES relations entre le Canada français et le Canada anglais. Il n'est pas exagéré d'affirmer que sa position répond avant tout à la nécessité de parer à ce qu'il perçoit comme un danger pour l'ensemble des Canadiens : leur américanisation. Conscient de la fragilité d'un tel pari, il aspire d'autant plus à une concorde canadienne qui sauvegarderait l'esprit originel de la Confédération. Malgré les nombreuses fissures qu'il observe de l'Atlantique au Pacifique, la construction du Dominion doit mener à l'harmonie : un message d'espoir guide sa réflexion.

Mais il n'est pas insensible, tant s'en faut, aux malheurs provoqués chez les francophones par la conquête britannique de la Nouvelle-France. En cela, il se conduit comme un éclaireur du Québec moderne en France : il fait écho au désir de reconnaissance et à la volonté d'émancipation des Canadiens francophones.

Son interdisciplinarité et sa réputation de touche-à-tout le desservent aujourd'hui auprès des spécialistes. Mais son appétit de connaissances ne s'apparente-t-il pas au projet actuel d'une « histoire connectée » ? Un exemple : souvent focalisée sur le champ de bataille européen et l'intervention des États-Unis, l'étude de la Première Guerre mondiale à laquelle participa André Siegfried comme officier de liaison s'est étoffée depuis deux décennies par la prise en compte simultanée de la participation de l'Empire ottoman, des dominions britanniques, du Japon et de la Chine¹. Le géographe

1. Voir par exemple Margaret MacMillan, *Peacemakers 1919. Six Months That Changed the World*, Londres, John Murray, 2001.

était-il en retard lorsqu'il analysait le rôle des dominions dans la politique internationale, ou devançait-il inconsciemment les attentes de l'historiographie consécutive à la fin des empires coloniaux et à la mondialisation des marchés ?

André Siegfried fut longtemps un intellectuel respecté de la communauté universitaire. La reconnaissance qu'il obtient ne s'est pas arrêtée au cadre hexagonal : ses enseignements comme « visiting professor » aux États-Unis en témoignent. Jusqu'à sa mort, en 1959, sa réputation ne s'est démentie ni en France ni à l'étranger². Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, son aura nord-américaine grandit à la faveur d'une nouvelle impulsion donnée à l'internationalisation des réseaux universitaires, grâce notamment aux fondations des États-Unis, dont les financements raniment une recherche européenne à bout de souffle.

Mais, curieusement, le géographe semble se détourner du Canada : ses livres n'en font plus cas, mis à part les ajouts de la réédition du *Canada puissance internationale* ou la reprise synthétique en 1946 de textes déjà anciens³. Dès lors, Siegfried n'écrit plus sur une société pourtant en pleine mutation. Comment comprendre une discrétion pareille, à la fois étonnante et problématique ?

Ses amitiés libérales l'ont-elles gêné quand il s'est agi de saisir l'ère Duplessis, d'appréhender le rôle frondeur et perturbateur du Québec au sein la Confédération ? Il y a fort à parier qu'il n'éprouvait aucune sympathie pour le régime duplessiste, mais qu'il ne désirait pas non plus heurter la sensibilité des Canadiens français à l'encontre desquels toute critique – surtout venant de la part d'un

-
2. Il fut encore invité en 1955 pour enseigner à l'Université Harvard lors d'un échange de professeurs. F. Goguel, « André Siegfried : l'homme et l'œuvre, 1875-1959 », p. 7 ; Laurence Wylie, « André Siegfried à Harvard », dans Édouard Bonnefous (dir.), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 67-95. Son cours « La politique française (fin III^e République-début IV^e République) » à Havard est consultable dans le fonds Siegfried, 3 Si Dr 2.
 3. Ces écrits sont réunis sous le titre *France, Angleterre, États-Unis, Canada*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères.

Français – pouvait susciter des résistances, voire un rejet, comme il en avait fait les frais lors de la parution du *Canada, les deux races*.

Ce mutisme soudain envers un pays qui l'avait passionné naguère trouve donc une explication raisonnable, dont le caractère conjecturel n'affecte pas la vraisemblance. Il est plus étonnant – mais néanmoins compréhensible – que cette abstention volontaire le conduise à négliger l'évolution du Canada anglais dans l'après-guerre; à moins que le géographe ne considère que ses travaux passés contiennent des propos définitifs à ce sujet. Une telle hypothèse ne plaide guère en faveur de l'acuité de ses analyses, tant le cours de l'histoire canadienne a déjoué ses pronostics⁴.

Siegfried redoutait les conséquences de la disparition des vestiges de l'Angleterre impériale au Canada. Survenu dans un contexte global de décolonisation, le sacrifice des oripeaux britanniques contrariait son souhait de voir subsister les fils maintenant le Canada à l'Angleterre et à la France – des fils qu'il qualifiait de « précieux ».

Ce silence d'après-guerre à l'égard du Canada anglais nous paraît plus problématique encore que celui qui concernait le Québec. Car, enfin, le professeur de Sciences Po n'avait-il pas établi des contacts universitaires avec le reste du Canada? En définitive, le protestant d'ascendance alsacienne par son père et normande par sa mère ne se sentait-il pas plus à l'aise en compagnie de ses pairs canadiens-anglais qu'avec ses contacts canadiens-français en qui il voyait pourtant des « frères d'Amérique »? Ses coreligionnaires canadiens ne lui étaient étrangers que par la nationalité: dans la façon d'appréhender le monde, il pensait le plus souvent comme eux.

Il ne s'agit pas ici de mettre en cause une attitude partisane – idéologique ou politique –, encore moins l'influence d'une doctrine

4. En témoignent la réforme constitutionnelle souhaitée au Canada dès les années 1920 et la conclusion du long processus d'indépendance vis-à-vis de Londres: l'opération de rapatriement de la Constitution, finalisée en 1982, en constitue la phase ultime.

religieuse, mais d'interroger la puissance de ce qu'Aristote appelait l'*hexis*: une disposition acquise, ancrée à la fois dans le corps et l'esprit, moins éphémère qu'une émotion, plus intériorisée en profondeur qu'une simple habitude. À cet égard, les photographies dont nous disposons d'André Siegfried, qui le montrent habillé élégamment de tweed, la moustache en guidon – parangon du digne gentleman –, en disent plus long sur son anglomanie que n'importe quelle citation de ses livres.

Le bilan de l'œuvre canadienne de Siegfried et de sa perception à travers le temps amène à constater l'écart considérable entre sa réception immédiate et sa réception ultérieure, notamment à partir des années 1990. En 1906, W. L. Grant mettait en valeur la froideur clinique du géographe, sa capacité à traiter le Canada en objet scientifique. Ses détracteurs actuels lui reprochent son impressionnisme, au nom de critères épistémologiques qui s'inscrivent dans une optique « présentiste ». Ils n'ont peut-être pas tort au regard des principes méthodologiques en vigueur, mais leur position de surplomb n'est pas exempte d'anachronisme et de dogmatisme.

Ils oublient surtout qu'André Siegfried s'imposa, en son temps, comme un des observateurs étrangers les plus avertis du Dominion. Sa perspicacité fut partout louée quand il s'est attaché aux transformations du Canada durant la première moitié du xx^e siècle. Il occupa donc une place importante dans la perception du Canada en France, notamment auprès des milieux intellectuels, politiques et diplomatiques. Il contribua à modeler l'image du Dominion en portant au jour la modernité canadienne et le crédit international de ce pays.

Ses écrits façonnèrent une nouvelle conception du Canada au sein de la population française. Bien avant le voyage au Québec entrepris par Charles de Gaulle en 1967, André Siegfried dessina la carte mentale d'un pays méconnu des Français. Longtemps après les premiers pas de Jacques Cartier ou de Jean-François de la Rocque de Roberval, il leur fit découvrir, au tournant du xx^e siècle, une *terra incognita*: le Canada moderne.

ANNEXE I

Extraits des lettres des correspondants canadiens- français de Siegfried

NOTRE OBJECTIF CONSISTE À PRODUIRE LES EXTRAITS LES PLUS significatifs des correspondances inédites reçues par André Siegfried¹. La plupart des documents présentés dans les annexes datent de 1906 et 1937 : ils sont donc consécutifs à la parution des deux ouvrages du géographe entièrement consacrés au Canada.

La correspondance de l'année 1937 est d'autant plus intéressante à divulguer qu'elle coïncide avec plusieurs événements d'importance dans la Belle Province. On retiendra par exemple la poussée multiforme du nationalisme canadien-français, le centenaire de la rébellion des patriotes, sans oublier le Deuxième Congrès de la langue française en Amérique, tenu en juin 1937, auquel Siegfried ne participe pas – ce qui dénote bien le malaise qu'inspirent le personnage et ses écrits². En cette année charnière, l'américanisation est dénoncée par une bonne partie des milieux littéraires, artistiques et médiatiques³. Le phénomène n'est pas nouveau, mais prend alors une vigueur exacerbée.

1. Voir le fonds Siegfried. Chaque cote de la correspondance sera mentionnée au fur et à mesure.
2. Des délégués français sont toujours conviés à ces congrès, prononçant des allocutions en session plénière. Notons qu'André Siegfried ne fut pas invité non plus au Premier Congrès de la langue française en Amérique, qui eut lieu à Québec en juin 1912.
3. Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009.

Toutes les lettres et cartes rassemblées dans les archives ne feront pas l'objet de citations, beaucoup se limitant à des formules classiques de remerciement, d'hommage ou de félicitation. Le choix des lettres évoquées nous semble apporter une contribution nouvelle au débat historiographique sur le contexte des productions canadiennes de Siegfried. Ces lettres n'ont jamais été publiées, ni intégralement ni partiellement; ce sont donc des pièces importantes à verser si l'on veut identifier les contacts du géographe et comprendre les ressorts intellectuels ou affectifs de ses échanges épistolaires.

Parmi ses interlocuteurs canadiens-français se détache une personnalité d'envergure internationale: le sénateur Raoul Dandurand (1861-1942). Gendre du premier ministre du Québec Félix-Gabriel Marchand, président du Sénat de 1905 à 1917, ministre d'État de 1921 à 1930, Dandurand prend la tête de la délégation canadienne à la Société des nations, à Genève, avant d'en devenir le premier président, de 1925 à 1930.

Sa carrière s'est très tôt décantée. À 35 ans, il est nommé au Sénat par Wilfrid Laurier. Conseiller écouté de ce dernier puis de Mackenzie King (premier ministre en 1921), il est une des rares figures francophones et francophiles qui comptent à Ottawa. Le gouvernement français le lui rend bien puisqu'il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1891, officier en 1907, commandeur en 1912 et grand officier en 1935. Il représente le Canada à l'Exposition universelle de 1909 à Paris et est élu membre étranger de l'Institut de France (à l'Académie des sciences morales et politiques).

Du fait de ses hautes fonctions, le sénateur se trouve souvent en Europe. De Genève, il se rend fréquemment à Paris. Il prévient André Siegfried et sa famille de ses passages dans la capitale française. Dandurand est l'un des principaux promoteurs des activités du Comité canadien de France-Amérique⁴. Déjà en contact étroit

4. Fonds du comité canadien de France-Amérique, Université de Montréal, P0076/EI, 0003 (liste des souscripteurs), P0076/F, 0003 (correspondances) et P0076/F, 0031 (conférences). André Siegfried appartient au conseil de direction de France-Amérique dès sa création en 1909. Raoul Dandurand préside le comité canadien de France-Amérique, fondé en 1911.

avec Jules Siegfried, c'est le correspondant canadien le plus régulier d'André du début du siècle aux années 1930⁵. Trois missives de sa main témoignent de son amitié pour le géographe français.

Lettre de Raoul Dandurand à André Siegfried, présidence du Sénat (Ottawa), 30 mai 1906 :

[...] Votre éditeur a tellement insuffisamment satisfait à la demande que chaque exemplaire [du *Canada, les deux races*] reçu a passé rapidement de mains en mains. J'avais annoté le mien longuement mais on me l'a volé et il circule pour le moment à Québec. Je viens, après bien d'autres sans doute, vous féliciter sur l'exactitude des faits que vous rapportez et de l'appréciation que vous en faites [...].

Qu'un Canadien eut démêlé avec autant de dextérité et de vérité les mouvements complexes de l'âme canadienne, c'eût été très beau mais qu'un étranger qui n'a vécu que quelques semaines au milieu de nous eut pu faire cette analyse aussi parfaitement c'est ce dont tout le monde eut douté avant de vous avoir lu.

Je tiens à attirer votre attention sur une seule erreur relevée par moi au cours de ce travail : vous dites que M. [Félix-Gabriel] Marchand retira son projet de loi créant un ministère de l'instruction publique. L'intervention de M^{gr} Bruchési est authentique. J'ai en mains la correspondance échangée entre lui et M. Marchand sur ce sujet mais son intervention n'eut pas le résultat que vous dites. M. Marchand refusa de retirer sa loi qui passa à la chambre basse – tous [souligné par Dandurand] les libéraux votant oui et les conservateurs non mais le projet de loi fut rejeté au Conseil Législatif où le parti libéral était alors en minorité [...].

Je me suis demandé ce que penserait notre clergé de votre œuvre. Vous lui faites la part très large, très belle mais vous avez des réserves et des silences fort éloquents peu faits pour plaire à des personnes très satisfaites d'elles-mêmes et de leurs méthodes. Votre jugement modéré et discret sur l'enseignement clérical est celui de tous les esprits libéraux. Il a douloureusement affecté ces messieurs du clergé.

5. La dernière lettre archivée de R. Dandurand à A. Siegfried date du 1^{er} mars 1937 : elle est rédigée à l'âge de 76 ans.

J'étais à Québec la semaine dernière, un ami qui avait récemment causé avec M^{gr} Mathieu m'a dit que votre livre l'avait jeté dans un grand découragement. «Je ne puis, a-t-il remarqué, mettre le doigt sur une seule page qui soit condamnable ou réellement injuste mais quand on en a fini la lecture on est mécontent de soi et d'autrui. Si l'œuvre du clergé aboutit à ces conclusions nous avons simplement manqué notre but. Ce livre est déprimant.»

Si les Bourbons seuls ne pouvaient rien apprendre!

Je crois que je serai à Paris en août ou en septembre. J'aurai, j'espère, l'occasion de vous dire quelles sont nos espérances de progrès en matière d'éducation [...] ⁶.

Lettre de Raoul Dandurand à André Siegfried, Conseil privé du Canada (Montréal), 29 mai 1927 :

[...] J'apprends que vous viendrez l'un de ces jours continuer votre étude sur l'évolution du Canada afin de publier une troisième édition de votre livre.

Je ne sais pas si vous gardez vos dossiers aussi parfaitement que votre père et je me demande si vous n'auriez pas dans vos cartons la lettre que je vous ai écrite après avoir lu votre livre. J'aimerais bien la relire avec vous.

J'ignore quand vous viendrez. J'irai probablement à Genève au commencement de septembre. Je m'arrêterai une semaine à Paris fin août ainsi qu'en octobre. Je tâcherai de vous voir d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique [...] ⁷.

Lettre de Raoul Dandurand à André Siegfried, Sénat, cabinet du ministre, 1^{er} mars 1937 :

[...] J'ai rarement lu un livre [*Le Canada puissance internationale*] qui m'ait plu davantage que votre dernière étude sur le Canada.

J'en ai poursuivi la lecture tout d'une traite.

6. Fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 3.

7. Fonds Siegfried, 2 Si 19 Dr 4.

Je n'ai rien trouvé à redire dans les jugements que vous portez sur les divers groupes de notre population.

Aucune nuance de pensée ni d'attitude ne vous a échappé.

On dit, autour de moi, que vous nous connaissez mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes [...].

Je me permets de vous signaler de légères inexactitudes. Je vois, par exemple, à la page 181, que l'usage de la langue française, reconnu par l'Acte de Québec, fut maintenu dans les constitutions postérieures. Tel ne fut pas le cas de l'Acte d'Union de 1840. Ce n'est que par une loi impériale de 1848 que fut abolie cette prohibition que comportait l'Acte d'Union [...] ⁸.

Comme on le constate, les deux hommes sont suffisamment liés pour que le sénateur suggère à Siegfried des corrections à ses ouvrages. La lecture de la réédition de 1947 montre que le géographe a tenu compte de la plupart des observations de Dandurand.

Outre l'abbé Casgrain ⁹ et le sénateur Dandurand, un des premiers Canadiens français à correspondre avec Siegfried est Hector Garneau, petit-fils de l'« historien national » François-Xavier Garneau et fils du poète Alfred Garneau :

[...] vous lire me rappellera, à votre sujet, les plus agréables souvenirs. Rien ne me donnerait plus de joie que de signaler dans un journal Canadien-français la thèse [sur la Nouvelle-Zélande] que vous avez soutenue devant l'Université de Paris avec un succès aussi brillant que remarqué.

Cependant, je dois vous dire que, depuis votre dernière visite au Canada, je suis passé du journalisme dans le monde politique [...].

En attendant, je passerai votre livre à l'un de mes amis qui se chargera de le signaler au public canadien-français ¹⁰.

8. Fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 1.

9. Voir la section intitulée « L'abbé Henri-Raymond Casgrain ».

10. Lettre d'H. Garneau à A. Siegfried, 15 juin 1904, fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 1. Après des études juridiques et un passage dans le journalisme (*Le Temps*, *Le Soleil*, *La Patrie*, *Le Canada*), Garneau (1871-1954) est alors chef du secrétariat du

En 1937, Hector Garneau s'adresse à nouveau à Siegfried :

[...] Combien je fus enchanté de recevoir après votre lettre si cordiale votre nouveau et également beau livre sur : *Le Canada puissance internationale*. Ai-je besoin de vous dire que je le lirai avec autant d'avidité et de joie que j'ai lu *Le Canada les deux races* que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser en son temps. Déjà j'apprends que beaucoup des nôtres s'empressent d'acheter votre ouvrage et vous êtes assuré comme toujours non seulement d'une bonne presse mais aussi de l'accueil le plus sympathique dans le Canada français et dans le Canada anglais.

Je vous prie d'agréer cher monsieur et ami avec tous mes hommages, l'expression de mon souvenir reconnaissant¹¹.

André Siegfried a su nourrir, dans la durée, des liens avec d'autres personnalités libérales issues des élites politiques et diplomatiques, tels Philippe Roy¹² et Jean Désy¹³. Exemple éclairant, Rodolphe Lemieux (1866-1937), député de Gaspé, solliciteur général du Canada et ministre sous Laurier, lui confie, à la lecture de l'ouvrage de 1906 :

ministre du Revenu et de l'Intérieur (Louis-Philippe Brodeur), dans le gouvernement Laurier. En 1916, il devient bibliothécaire en chef de la ville de Montréal.

11. Lettre d'H. Garneau à A. Siegfried, 9 février 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 1.
12. Lettres de P. Roy du 17 avril 1924 et du 12 mars 1927 (à l'occasion de la réception d'un exemplaire des livres de Siegfried *L'Angleterre d'aujourd'hui* et *Les États-Unis d'aujourd'hui*), fonds Siegfried, 2 Si 19 Dr 1 et 2 Si 23 Dr 1. Après des études de médecine à l'Université Laval et l'ouverture d'un cabinet médical à Québec puis dans la région d'Edmonton, le sénateur Roy (1868-1948) fut commissaire, haut-commissaire et ministre plénipotentiaire du Canada en France. Le sénateur Dandurand et Philippe Roy ont conjugué leurs efforts pour transformer le commissariat du Canada en France en légation, avec la complicité de Paris qui souhaitait ce changement de statut, mais ne voulait pas effaroucher Londres.
13. Lettre non datée de Jean Désy, 1954 (à l'occasion de la réception d'un exemplaire du *Tableau des États-Unis*), fonds Siegfried, 3 Si 16 Dr 4. Professeur aux Hautes Études commerciales et secrétaire de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, Désy (1893-1960) fut le premier haut fonctionnaire francophone de l'administration centrale du ministère des Affaires extérieures. Ambassadeur du Canada en France, il termina son brillant parcours professionnel en dirigeant le service international de Radio-Canada.

[...] vous déchirez le voile et vous nous expliquez à nous-mêmes avec une clarté, une précision et une justesse qui m'ont étonné moi et tous les miens.

Vous l'avouerez-je ? Je vous redoutais quelque peu. Vous sachant très attaché au régime parlementaire français et partisan d'une religion souvent opposée à celle pratiquée par la grande majorité de mes compatriotes, je craignais que vous n'eussiez pas rendu justice au clergé catholique pour ce qu'il fait pour la conservation de la race française en Amérique et à nos hommes politiques qui ont beaucoup d'admiration pour le régime parlementaire anglais.

[...] je suis obligé pour résumer ma pensée sur votre ouvrage de vous dire que moi et tous ceux à qui j'en ai parlé, dans tous les milieux, même cléricaux, nous estimons votre livre le mieux fait, le mieux observé, le plus juste qu'on ait encore publié sur le Canada¹⁴.

André Siegfried note d'ailleurs la présence, parmi ses amis dans les tribunes du parlement d'Ottawa, de « l'un des meilleurs orateurs : Rodolphe Lemieux¹⁵ ».

Si l'on se réfère maintenant aux milieux universitaires et religieux, le recteur de l'Université Laval – Mgr Laflamme – lui écrit une lettre qui mérite d'être reproduite presque entièrement, nonobstant sa longueur :

[...] Il est évident qu'étant protestant, vous n'avez pas pu envisager le rôle de l'église catholique au même point de vue que nous le faisons, nous catholiques. Et, à ce propos, vos me permettrez de vous dire qu'il y a plusieurs points sur lesquels je ne saurais partager votre manière de voir. Il me semble, par exemple, que lorsque vous faites voir, avec raison, la supériorité de l'enseignement universitaire anglais et protestant sur le même enseignement chez les français et catholiques, vous oubliez un facteur de premier ordre, qui explique, dans une large mesure, cette situation relative. Je veux dire les ressources pécuniaires. Vous le savez mieux que moi ; sans argent on ne peut faire que très peu de chose en fait d'organisation universitaire. Les

14. Lettre de R. Lemieux à A. Siegfried, Montréal, juin 1906, fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 3.

15. A. Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord...*, p. 11.

protestants anglais en ont beaucoup, autant qu'ils en veulent ; nous en avons très peu. C'est un grand défaut, ou mieux, un grand malheur. Le plus regrettable, c'est que, d'ici à longtemps, nous n'y voyons guère de remède.

Quant à être arriérés, vieillots, à ne pas nous tenir suffisamment au courant des idées, qui sont à la mode à l'heure présente en France, je vous avoue que nous avons peu de sympathie pour ce que vous appelez les idées avancées, politiques, religieuses et sociales, de la France contemporaine. Je parle ici surtout de ceux qui suivent et croient comprendre ce qui se passe ailleurs. Et il y en a un bon nombre parmi nous, veuillez le croire.

Ce que nous voyons chez nous ne nous rassure guère, et nous avons ce que vous appellerez peut-être l'illusion de croire qu'il n'est pas nécessaire d'en arriver là pour être de son temps. Nous sommes intimement convaincus que le clergé [...] doit faire tout son possible pour conserver chez les Canadiens français les principes religieux et les convictions qui ont assuré jusqu'ici, vous le dites vous-même, le salut et la conservation de notre peuple. Qu'est-ce que nous gagnerions, au point de vue purement national, à risquer l'avenir, sous le prétexte discutable de mettre notre population au courant de ces idées troublantes, mal définies, où se rencontre nécessairement une large part d'alliage, si on en juge par les résultats ?

Au fond, ce n'est pas tant une idée de domination qu'une idée de préservation qui fait agir le clergé catholique.

Je m'aperçois que je vous inflige un long playdoyer [sic] *pro aris et focis*. Pardonnez-le moi. Je prêche peut-être un converti. Dans tous les cas, je tiens à vous le répéter en terminant : Votre livre m'a vivement intéressé. C'est une œuvre de bonne foi. Vous n'avez pas vu les questions religieuses sous le même angle que les catholiques ; personne ne doit s'en étonner outre mesure. Quant aux questions politiques, économiques et sociales, je crois que vous avez exactement saisi la situation et je me permets de vous offrir mes sincères félicitations [...]¹⁶.

16. Lettre de J. K. Laflamme à A. Siegfried, Université Laval, Québec, 16 avril 1906, fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 3. Sur le géologue Joseph-Clovis-Kemner Laflamme

En 1937, un autre dignitaire de l'Église, l'archevêque de Québec, J. M. Rodrigue Villeneuve, lui fait part de ses impressions de lecture :

[...] J'ai attendu de pouvoir donner un regard plus attentif à votre ouvrage *Le Canada puissance internationale*, avant de vous écrire combien j'ai été sensible à la pensée que vous avez eue de m'en offrir un exemplaire en hommage. L'usage que vous avez fait de la lettre pastorale que je vous avais communiquée, celle de l'Épiscopat de langue française à l'occasion du jubilé de George V, n'est pas sans me flatter.

Sans doute, et je crois que la critique s'y est déjà employée, on jugera diversement les divers raccourcis historiques de votre livre. Personne n'en pourra contester, outre sa valeur littéraire, le souci de servir la civilisation française.

Recevez donc, Monsieur le Professeur, l'expression de mon vif merci et l'assurance de ma considération¹⁷.

Henri Laureys, le directeur d'origine belge de l'École des hautes études commerciales de Montréal, figure parmi ses correspondants :

Avec quelle clarté, quelle compréhension parfaite de nos problèmes et quel sens précis de la psychologie si compliquée de notre peuple, vous faites le tableau de notre évolution politique et économique. J'ai éprouvé une joie réelle à lire votre livre. Je l'attendais avec impatience. Il ne m'a pas déçu.

À notre bibliothèque, c'est aujourd'hui l'ouvrage le plus demandé. J'ai entendu plus d'un lecteur s'étonner avec admiration, devant le fait qu'un auteur français, n'ayant séjourné que peu de temps parmi nous, quoique à périodes répétées, puisse aussi exactement dévider l'écheveau compliqué des conditions dans lesquelles évolue et se développe notre pays sur ce continent américain, libre au sein de l'Empire britannique, mais sous l'influence économique directe ses puissants voisins.

(1849-1910), voir aussi la section intitulée « Les obstacles mentaux à la relation franco-canadienne ».

17. Lettre de M^{sr} Villeneuve à A. Siegfried, archevêché de Québec, 8 avril 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2.

Je vous transmets l'hommage de toute cette admiration, et j'y ajoute la mienne¹⁸.

C'est aussi le cas de l'historien et archiviste Gustave Lanctôt : [Votre livre] m'arrive à point, car je suis à préparer une étude sur le Québec et les États-Unis, 1867-1937¹⁹. [...] j'ai l'appétit aiguisé par les comptes rendus de [vos cours] qui ont déjà paru dans la presse canadienne et par un des chapitres [de votre livre] que j'ai lu dans une revue d'actualité économique²⁰.

En faisant la liste des interlocuteurs d'André Siegfried – à l'image d'un Dandurand ou d'un Lanctôt –, on est frappé par le fait que le géographe correspond avec les meilleurs esprits du Canada français : ces derniers – de sensibilité libérale pour la plupart – le lisent et lui font part de leur approbation. Il s'agit sans doute d'un exercice habituel dès lors qu'un auteur vous offre un exemplaire de sa publication. Mais les extraits reproduits prouvent que les mots employés dépassent fréquemment les formules d'usage ou de politesse : ils révèlent tout le respect qu'inspire le géographe français à des lecteurs cultivés et perspicaces.

18. Lettre d'H. Laureys à A. Siegfried, Montréal, 12 mars 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2.

19. G. Lanctôt, *Les Canadiens français et leurs voisins du Sud*, Montréal, Valiquette, 1941.

20. Lettre de G. Lanctôt à A. Siegfried, Archives publiques du Canada, 6 mars 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2. Bénéficiaire d'une bourse Rhodes pour étudier à Oxford, sous-ministre et titulaire de la fonction d'archiviste fédéral de 1937 à 1948, Lanctôt (1883-1975) est considéré aujourd'hui comme un des pionniers d'une histoire de la Nouvelle-France qui s'appuie sur une critique rigoureuse des sources et se tient à distance de l'affectif.

ANNEXE 2

Extraits des lettres des correspondants canadiens-anglais de Siegfried

Siegfried connaît bien le Canada anglais, non seulement par ses voyages, mais aussi parce qu'il y a noué des liens avec des personnalités appartenant à des milieux différents, comme sa correspondance en témoigne¹.

Sous une forme qui répond à des pratiques convenues, il reçoit des lettres de remerciement de politiciens canadiens-anglais de premier plan, comme Robert Borden² et Mackenzie King. Alors premier ministre en exercice, ce dernier n'hésite pas à lui faire part de sa satisfaction après une première lecture cursive :

I received with much pleasure your book entitled «Canada» and the good wishes which you were so kind as to send with it.

[...] My hurried reading has indicated that your study is the fine contribution to the understanding of Canadian affairs which would be expected from you, and I am counting on reading it through on my return from Europe in the quieter days of the summer [...]³.

-
1. Fonds Siegfried. Chaque cote sera précisée au fur et à mesure.
 2. Lettre de R. Borden à A. Siegfried, 10 avril 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2. Chef du Parti conservateur, Robert Laird Borden (1854-1937) fut premier ministre du Canada de 1911 à 1920.
 3. Lettre W. L. Mackenzie King à A. Siegfried, 14 avril 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2. Chef du Parti libéral, William Lyon Mackenzie King (1874-1950) fut premier ministre du Canada de 1921 à 1930, puis de 1935 à 1948.

Pour compléter la palette politique de ses interlocuteurs, citons également Archibald M. Carmichael (1882-1959), un parlementaire ontarien appartenant au Progressive Party⁴, sans oublier le gouverneur général lord Tweedsmuir. Ce dernier lui écrit, en mars 1937, au sujet du *Canada puissance internationale*:

[...] I think I agree with every one of your conclusions. You have penetrated further below the surface of Canadian problems than any writer of your time, and I feel that we all owe you a deep debt of gratitude.

I am especially interested in what you say about your views of the French-Canadians. I regard them as a most valuable element in the country – a force of social persistence and stability, and also a barrier of good breeding and tradition against modern vulgarisation.

It seems to me that in fifty years we shall have a French majority in Canada. The French are perfectly loyal to the Throne and the Empire, but they are by no means enthusiastic about the Dominion. If their present temper continues the result can only be a split-up, and I do not think North America can stand two separate British Dominions. What is needed is that in the near future the two civilisations, French and English, should be somehow integrated. The two chief difficulties seem to be (1) the obtuseness and over-Americanising of the English section, especially in Ontario; (2) the lack of technological and practical training in the educational curriculum of Quebec, which produces far too many candidates for the overcrowded learned professions and too few for ordinary business. The task of a Governor-General here is to try to be a trait d'union between East and West and between French and English. I do my best, but it is a pretty heavy job.

With kindest regards and warmest thanks⁵.

Ce sont toutefois des universitaires, devenus parfois hauts fonctionnaires, qui constituent son principal vivier relationnel. Commençons

-
4. Lettre non datée (1924) d'A. M. Carmichael à A. Siegfried, fonds Siegfried, 2 Si 18 Dr 2.
 5. Lettre de lord Tweedsmuir à A. Siegfried, Government House, Ottawa, 15 mars 1937 (avec la mention : « Personal »), fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2.

par Newton W. Rowell⁶, qui remercie Siegfried de l'envoi d'un exemplaire de *L'Angleterre d'aujourd'hui* et l'informe de la publication de son propre livre sur la coopération internationale⁷.

George Smith, bibliothécaire à l'Université de l'Alberta, réagit à la lecture du *Canada puissance internationale*:

You say explicitly what we all feel or imagine we think. Here, we are still waiting for social credit! As we expected, there has been no real attempt to apply this quack remedy. The reality is the debt situation. Last year, there came some drastic action in respect of public and private debts. [...]

Your book had already been ordered for the library and I hope it will be widely read here and the rest of Canada⁸.

C. E. Silcox (1888-1940), secrétaire général du Social Service Council of Canada (Toronto), membre du Social Welfare, une association protestante, écrit à Siegfried:

I feel that your analysis of our problem will be most helpful in promoting a deeper understanding of our internal problems, both at home and abroad, and may provide a basis on which a larger measure of international understanding may be built⁹.

6. Lettre de N. W. Rowell à A. Siegfried, Toronto, 23 mai 1924, fonds Siegfried, 2 Si 16 Dr 3. Rowell (1867-1941) est professeur de relations internationales à Toronto. Né en Ontario, juriste et politicien, il est un pilier de l'Église méthodiste. Membre du Parti libéral, député en 1917 après avoir rompu avec ce parti, ministre de la santé du Dominion en 1919, il soutient la conscription pendant la Première Guerre mondiale, ce qui l'amène à s'associer au gouvernement unioniste de Robert Borden. Il devient délégué canadien à la Société des nations (SDN). Il est connu surtout comme coprésident de la Commission royale d'enquête sur les relations fédérales-provinciales (commission Rowell-Sirois, 1937).

7. Il doit s'agir du titre *The British Empire and World Peace*, rédigé en 1921.

8. Lettre de G. Smith à A. Siegfried, Edmonton, 27 février 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 1.

9. Lettre de C. E. Silcox à A. Siegfried, Toronto, 11 mars 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2.

Professeur à l'Université d'Ottawa, T.S. Ewart note pour sa part :

The analysis that you make of the population, agriculture and industry is both interesting and valuable. [...] I am sure that you would not wish me to refrain from any criticism that I might feel able to offer and I submit the following. [...] I enclose to you a review of your book that appeared in the *Montreal Gazette*¹⁰.

Ewart adresse à Siegfried, dans le même courrier, un de ses propres textes, intitulé «The British Commonwealth of Nations», en ajoutant «for personal use only».

D'autres lettres archivées dans le fonds Siegfried proviennent de correspondants que nous identifions brièvement.

Frederick H. Soward (1899-1985) est né en Ontario. Professeur de relations internationales, il se spécialise dans l'histoire de la diplomatie européenne. Associé à la SDN à partir de 1920, il devient haut fonctionnaire à Ottawa (1941-1944). Son message à Siegfried, très pessimiste sur le Québec, est libellé comme suit :

[...] I found especially favourable, due to my particular interest, your section on Canada and international affairs and I have commented upon it in a review article on «Canada and Foreign Affairs» which will appear in the June issue of the *Canadian Historical Review* and of which I shall be glad to send you a reprint.

Events have moved so rapidly in Canada that there are further developments which it is unfortunate were too late for insertion in your book. The trade agreement with the United States in December 1935 and the exchange visits of 1936 and 1937 have made American-Canadian relations more friendly than they have been in the present century. The triumph of the National Party in Quebec at the local elections last summer and the growth of a Fascist movement there, one branch of which has received support from Germany is also creating a new and anxious situation. It seems that the French-Canadian professional classes there are deliberately stirring

10. Lettre de T.S. Ewart à Siegfried, Ottawa, 13 avril 1937.

up a feeling against the Jewish professional men and the English business men with a hope to supplant them in the business world. As a student of mine wrote recently from McGill where he is doing graduate work, when Sinclair Lewis wrote «It Can't Happen Here», he certainly was not familiar with Quebec [...]»¹¹.

Diplômé de l'Université de la Colombie-Britannique (UBC) et bibliothécaire, William Kaye Lamb (1904-1999) fait des études en Sorbonne et à la London School of Economics (Ph. D., 1933). Archiviste de la Colombie-Britannique (1934-1940), il dirige le *British Columbia Historical Quarterly*. Sa carrière se poursuit à la UBC, puis comme archiviste du Dominion (1948) et fondateur de la National Library of Canada, ancêtre de Bibliothèque et Archives Canada. Sa lettre contient les propos suivants :

[...] It has taught me more about Canada than any other book I have read for years [...].

Victoria has not changed very much since you visited it in 1935 [...].

I still look back with the greatest pleasure to our journey up the Island [Vancouver]: and I hope it will not be too long before I have another opportunity to show Madame Siegfried and yourself the «big trees»¹².

Premier statisticien officiel du Dominion, Robert Hamilton Coats (1874-1960) a donné son nom à un immeuble qui abrite des bureaux du gouvernement à Ottawa. Deux lettres signées de R. H. Coats sont archivées dans le fonds Siegfried :

[...] because I was working at the time on one or two phases that I thought might interest you, I now enclose a paper which deals with population relations between the United States and Canada, and which has, I think, some new materials.

11. Lettre de J. H. Soward à A. Siegfried, Department of History, The University of British Columbia, Vancouver, 28 avril 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2.

12. Lettre de W. Kaye Lamb à A. Siegfried, Provincial Library and Archives, Victoria, British Columbia, 29 avril 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2.

I hope you are going to pay us another visit in the near future¹³.

Dans sa deuxième lettre, Coats fait allusion aux «*Briticisms*» qu'utilisent la plupart des Canadiens et suggère de surcroît l'existence de «*Canadianisms*» qu'il faudrait distinguer des «*Americanisms*».

Comme on l'a observé pour ses correspondants canadiens-français, André Siegfried cultive un terreau épistolaire canadien-anglais fertile, qui se situe majoritairement dans l'écosystème libéral.

13. Lettres de R. H. Coats à A. Siegfried, Dominion Bureau of Statistics, Ottawa, 26 et 27 juillet 1937, fonds Siegfried, 2 Si 23 Dr 2.

Bibliographie

I. SOURCES PRIMAIRES

Fonds André Siegfried, Archives d'histoire contemporaine, Centre d'histoire de Sciences Po, Paris :

1 Si 12 Le Canada.

1 Si 13 Les États-Unis, correspondances.

2 Si 14 Les États-Unis, documents préparatoires.

2 Si 16 Correspondances (Dr 3 Lettres reçues par André Siegfried; Dr 4 Coupures de presse).

2 Si 18 Deux mois en Amérique du Nord.

2 Si 19 Les États-Unis d'aujourd'hui (1927).

2 Si 23 Le Canada puissance internationale.

3 Si Dr 2 Cours d'André Siegfried à Harvard.

3 Si 16 Tableau des États-Unis (1954) dont Lettres reçues par Siegfried.

12 Si 2 Pays anglo-saxons.

Fonds du comité canadien de *France-Amérique*, Université de Montréal, P76 :

P0076/EI, 0003.

P0076/F, 0003.

P0076/F, 0031.

II. LIVRES D'ANDRÉ SIEGFRIED SUR L'AMÉRIQUE DU NORD

— *Le Canada, les deux races : problèmes politiques contemporains*, Paris, Armand Colin, 1906.

— *The Race Question in Canada*, Londres, Eveleigh Nash, 1907.

— *The Race Question in Canada*, réédition et nouvelle traduction par Frank Underhill, Toronto, McLelland & Stewart, 1966.

- *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la Guerre (juin-juillet 1914)*, Paris, Armand Colin, 1916.
- *Les États-Unis d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1927.
- *America Comes at Age*, trad. H. H. Hemming et Doris Hemming, New York, Harcourt, 1927.
- *Initiation à la vie aux États-Unis*, Paris, Delagrave, 1931.
- *États-Unis, Canada, Mexique. Lettres de voyage écrites au Petit Havre, juin-décembre 1935*, Le Havre, Imprimerie du Petit Havre, 1935.
- *Le Canada puissance internationale*, Paris, Armand Colin, 1937.
- *Canada: An International Power*, trad. Doris Hemming, Londres, Jonathan Cape, 1937.
- *Le Canada puissance internationale*, réédition avec une préface de Jean-Michel Lacroix, Paris Armand Colin, 2014.
- *France, Angleterre, États-Unis, Canada*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1946.
- *Tableau des États-Unis*, Paris, Armand Colin, 1954.

III. AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS D'ANDRÉ SIEGFRIED

- *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, Paris, Armand Colin, 1904.
- *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Paris, Armand Colin, 1913.
- *L'Angleterre d'aujourd'hui: son évolution économique et politique*, Paris, G. Crès, 1924.
- *La Crise britannique au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1931.
- *Mes souvenirs de la III^e République. Mon père et son temps, Jules Siegfried 1837-1922*, Paris, Éditions du Grand Siècle, 1946.
- *L'Âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950.
- *The Character of Peoples*, trad. Edward Fitzgerald, London, Jonathan Cape, 1952.
- (avec André Latreille), *Les forces religieuses et la vie politique: le catholicisme et le protestantisme*, Paris, Armand Colin, 1951.

IV. ARTICLES ET OUVRAGES ÉVOQUANT ANDRÉ SIEGFRIED

- Alexander, Fred, « André Siegfried : A Twentieth Century de Tocqueville », *Australian Journal of Politics and History*, vol. 6, n° 1, 1960, p. 14-27.
- Ardaillou, Pierre, « Foi protestante, action sociale et convictions républicaines : Jules Siegfried », dans Colette Chambelland (dir.), *Le Musée social et son temps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998, p. 75-101.
- Bergeron, Gérard, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient*, Sillery, Les Presses de l'Université du Québec, 1990.
- Birnbaum, Pierre, « André Siegfried. La géographie des races », dans P. Birnbaum, « *La France aux Français* » : *histoire des haines nationalistes*, Paris, Seuil, 1993, p. 145-186.
- Blondiaux, Loïc, et Philippe Veitl, « La carrière symbolique d'un père fondateur. André Siegfried et la science politique française après 1945 », *Genèses*, n° 37, 1999, p. 4-26.
- Bonnefous, Édouard, « Le centenaire d'André Siegfried », *Nouvelle Revue des deux mondes*, n° 7, 1975, p. 17-23.
- Broc, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle*, t. 3 et t. 4, Paris, Édition du CTHS, 1999 et 2003.
- Fabre, Gérard, « Le comparatisme d'André Siegfried », *Recherches sociographiques*, vol. XLIII, n° 1, 2002, p. 111-131.
- « Un arc transatlantique et sa tangente ou comment se dessine un réseau intellectuel franco-québécois », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 1, 2004, p. 43-78.
- Favre, Pierre, « Les sciences d'État entre déterminisme et libéralisme. Émile Boutmy (1835-1906) et la création de l'École libre des sciences politiques », *Revue française de sociologie*, n° XXII, 1981, p. 429-465.
- Naissances de la science politique en France, 1870-1914*, Paris, Fayard, 1989.
- « A. Siegfried », dans Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire historique de la vie politique française*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 978.
- Garrigou, Alain, « L'initiation d'un initiateur. André Siegfried et le *Tableau politique de la France de l'Ouest* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars 1995, p. 27-41.
- George, Pierre, « La contribution des géographes français à la connaissance du Québec des années 1930-1950 », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 47, n°s 1-2, 1977, p. 95-113.
- Goguel, François, « André Siegfried : l'homme et l'œuvre, 1875-1959 », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, vol. 121, n° 1, 1975, p. 1-16.

- Hamelin, Marcel (dir.), *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate: Mémoires (1861-1942)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000 [1967].
- Julien, Claude, *Le Canada, dernière chance de l'Europe*, Paris, Grasset, 1965.
- Kennedy, Sean, «A Tocqueville For the North? André Siegfried and Canada», *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, vol. 14, nouvelle série, 2003, p. 117-136.
- Lacroix, Jean-Michel, «Premières impressions du Canada d'André Siegfried: le voyage de 1898», dans Marc Bergère et collab. (dir.), *Mémoires canadiennes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 191-195.
- Lamonde, Yvan, et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937: un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009.
- Poton, Didier, et Patrick Cabanel, *Les protestants français du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Nathan, 1994.
- Resnick, Philip, *The European Roots of Canadian Identity*, Peterborough, Broadview Press, 2005.
- Roger, Philippe, *L'ennemi américain: généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil, 2002.
- Sanguin, André-Louis, «André Siegfried et le Canada», *Études normandes*, vol. 38, n° 2, 1989, p. 103-113.
- «*Le Canada puissance internationale: variations sur un thème d'André Siegfried*», *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 33, 1992, p. 73-80.
- *André Siegfried: un visionnaire humaniste entre géographie et politique*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Simard, Sylvain, *Mythe et reflet de la France: l'image du Canada en France, 1850-1914*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987.
- Trépanier, Pierre, et Lise Trépanier, «Réactions québécoises au livre d'André Siegfried», *L'Action nationale*, n° 68, vol. 5, 1979, p. 394-405, vol. 6, 1979, p. 517-525 et vol. 7, 1979, p. 587-601.
- Vincent, Gérard, *Sciences Po: histoire d'une réussite*, Paris, Olivier Orban, 1987.
- Wylie, Laurence, «André Siegfried à Harvard», dans Édouard Bonnefous (dir.), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 67-95.
- Yon, Armand, «Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 20, n° 3, et vol. 20, n° 4, 1966, p. 414-429 et p. 600-624.
- *Le Canada français vu de France (1830-1914)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975.

V. AUTRES ARTICLES ET OUVRAGES

- Ardaillou, Pierre, *Les républicains du Havre au XIX^e siècle (1815-1889)*, Rouen, Presses des Universités du Havre et de Rouen, 1999.
- Baudrillart, Alfred, *Les carnets du cardinal Alfred Baudrillart 13 avril 1925-25 décembre 1928*, texte présenté, établi et annoté par Paul Christophe, Paris, Cerf, 2002.
- Bélanger, Damien-Claude, *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals Confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2011.
- Bélanger, Réal, *Wilfrid Laurier: quand la politique devient passion*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007 [1986].
- *Henri Bourassa: le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013.
- Benjamin, Walter, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres*, t. III, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Pierre Rusch et Rainer Rochlitz, Paris, Folio Essais, 2000, p. 427-443.
- Blanchard, Raoul, *Le Canada français*, Paris, Presses universitaires de France, 1970.
- Brown, Craig (dir.), *Histoire générale du Canada*, édition française dirigée par Paul-André Linteau, Montréal, Boréal, 1988 [1987].
- Chambelland, Colette (dir.), *Le Musée social et son temps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998.
- Charle, Christophe, « Ambassadeurs ou chercheurs? Les relations internationales des professeurs de la Sorbonne sous la Troisième République », *Genèses*, n° 14, 1994, p. 42-62.
- « Sciences morales, sciences sociales, sciences politiques et le débat sur "la crise fin de siècle" en Europe », *Revue germanique internationale*, n° 6, 2007, p. 17-37.
- *La crise des sociétés impériales (1900-1940), essai d'histoire sociale comparée de l'Allemagne, de la France et de la Grande-Bretagne*, Paris, Seuil, 2008 [2001].
- *Discordance des temps, une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011.
- Chateaubriand, François-René de, *Atala*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964 [1801].
- Couture, Claude, *Le mythe de la modernisation du Québec: des années 1930 à la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991.
- Damamme, Dominique, « Genèse sociale d'une institution scolaire. L'École libre des sciences politiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 70, 1987, p. 31-46.

- Dard, Olivier, et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Américanisation et anti-américanismes comparés*, Septentrion, 2008.
- Dumont, Fernand, « Les années 30 : la première Révolution tranquille », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 1-20.
- Elteren, Mel van, *Americanism and Americanization : a critical history of domestic and global influence*, Jefferson, N.C., McFarland & Co., 2006.
- Fabre, Gérard, « Le regard de trois voyageuses françaises sur la presse nord-américaine. Un féminisme en pointillé (1868-1905) », dans Guillaume Pinson et Marie-Ève Thérénty (dir.), *Les journalistes : identités et modernités*, Actes du premier congrès Médias 19, *Médias 19*, [En ligne], 2017.
- Forsey, Eugene, *A Life on the Fringe : The Memoirs of Eugene Forsey*, Toronto, Oxford University Press, 1990.
- Fumaroli, Marc, *Chateaubriand : Poésie et Terreur*, Paris, De Fallois, 2003.
- Girardet, Raoul, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde, 1972.
- Grant, W. L., *A History of Canada*, Londres, W. Heinemann, 1916.
- Grazia (de), Victoria, *Irresistible Empire : America's Advance Through Twentieth-Century Europe*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2005.
- Hamelin, Jean, et Jean-Paul Montminy, « La crise », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 21-28.
- Hartog, François, *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2012 [2003].
- Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013.
- Hazard, Paul, *La Crise de la conscience européenne (1685-1715)*, Paris, Boivin et Librairie générale française, 1935.
- Hilliker, John, *Le ministère des Affaires extérieures du Canada*, vol. I : *Les années de formation, 1909-1946*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
- Horn, Michiel, *La grande dépression des années 30 au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, 1984.
- Horne, Janet R., *Le Musée social : aux origines de l'État providence*, Paris, Belin, 2004 [2002].
- Huret, Jules, *En Amérique. I. De New York à La Nouvelle-Orléans*, Paris, Fasquelle, 1904.
- *En Amérique. II. De San Francisco au Canada*, Paris, Fasquelle, 1905.

- Innis, Hugh (dir.), *Americanization*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1972.
- Jaray, Gabriel-Louis, et Louis Hourticq, *De Québec à Vancouver à travers le Canada d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1924.
- Kalaora, Bernard, et Antoine Savoye, *Les inventeurs oubliés. Le Play et ses continuateurs aux origines des sciences sociales*, Seyssel, Champ Vallon, 1989.
- Karady, Victor, « La République des Lettres des temps modernes. L'internationalisation des marchés universitaires occidentaux avant la Grande Guerre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^{os} 121-122, 1998, p. 92-103.
- Lacorne, Denis, *La crise de l'identité américaine : du melting-pot au multiculturalisme*, Paris, Fayard, 1997.
- Lacroix, Michel, *L'invention du retour d'Europe : réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014.
- Lamonde, Yvan, et Gérard Bouchard (dir.), *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995.
- Lamonde, Yvan, *Allégeances et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota bene, 2001.
- *Le Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill de 1853 à nos jours*, étude disponible sur le site du Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill.
- Leroy-Beaulieu, Anatole, *Les doctrines de la haine : l'antisémitisme, l'anticléricalisme, l'antiprotestantisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1902.
- Lévesque, Pierre, *Histoire des forces politiques en France (1880-1940)*, Paris, Armand Colin, 1994.
- Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I : *De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989.
- MacMillan, Margaret, *Peacemakers 1919 : Six Months That Changed the World*, Londres, John Murray, 2001.
- Naylor, Robin Thomas, *The History of Canadian Business, 1867-1914*, Toronto, J. Lorimer, 1975.
- *Canada in the European age, 1453-1919*, Vancouver, New Star Books, 1987.
- « Le Canada à l'ère post-colombienne », *Revue internationale de sciences sociales*, n^o 134, 1992, p. 583-596.
- Nouailhat, Yves-Henri, *Les États-Unis et le monde au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1997.

- Paquet, Gilles, « Entrepreneurship canadien-français : mythes et réalités », *Mémoires de la Société royale du Canada*, n° 1, 1986, p. 151-178.
- Parent, Frédéric, et Paul Sabourin (dir.), « Les sciences sociales au Québec : l'héritage leplaysien », *Les Études sociales*, n° 151, 2010, p. 3-82.
- Pépin, Carl, *Au Non de la patrie : les relations franco-québécoises pendant la Grande Guerre (1914-1919)*, Lévis, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2013.
- Portes, Jacques, *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion française, 1870-1914*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990.
- (dir.), *L'Amérique comme modèle, l'Amérique sans modèle*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993.
- *Le Canada et le Québec au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1994.
- Prévost, Philippe, *La France et le Canada : d'une après-guerre à l'autre (1918-1944)*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1994.
- Provencher, Jean, *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*, préface de Fernand Dumont, Montréal, Lux éditeur, 2014 [1971].
- Roby, Yves, « Un Québec émigré aux États-Unis : bilan historiographique », dans Claude Savary (dir.), *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 105-129.
- Roussel, Luc, *Les relations culturelles du Québec avec la France, 1920-1955*, thèse de doctorat, Université Laval, 1983.
- Sanguin, André-Louis, *Vidal de La Blache 1845-1918 : un génie de la géographie*, Paris, Belin, 1993.
- Savoie, Antoine, *Les débuts de la sociologie empirique : études socio-historiques (1830-1930)*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1994.
- Strauss, David, *Menace in the West : the rise of French anti-Americanism in modern times*, Westport, Conn., Greenwood Press, 1978.
- Thiesse, Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.
- Thompson, John Herd, et Allen Seager, *Canada : 1922-39. Decades of Discord*, Toronto, Mc Clelland & Stewart, 1985.
- Tournès, Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale*, Paris, Fayard, 2020.
- Trépanier, Pierre, « La Société canadienne d'économie sociale de Montréal, 1888-1911 : sa fonction, ses buts et ses activités », *Canadian Historical Review*, vol. LXVII, n° 3, 1986, p. 343-367.
- Veilly, Maurice, « Le Canada entre l'Amérique et l'Europe », *Revue de Défense nationale*, vol. 22, n° 7, 1966, p. 1241-1253.

Zorgbibe, Charles, *Théophile Delcassé, le grand ministre des affaires étrangères de la Troisième République*, Paris, Olbia, 2001.

Zunz, Olivier, *Le siècle américain, essai sur l'essor d'une grande puissance*, Paris, Fayard, 2000 [1998].

Index

A

Ainey, Joseph 52
Alexander, Fred 18, 75, 99
Allemagne (d'), André 14, 56
Arcand, Narcisse 52
Ardailou, Pierre 7
Arnould, Louis 26
Auclair, Élie 82

B

Bancroft, George 57
Barbeau, Marius 15
Barry, Robertine 84
Baudrillart, Alfred 81
Beaubien, Louis 61
Bélanger, Damien-Claude 12, 43, 105
Bélanger, Réal 28-29, 41, 46, 49, 80, 81
Benjamin, Walter 2
Bergère, Marc 3
Bergeron, Gérard 18, 81, 97, 98, 102
Birnbaum, Pierre 103
Blanchard, Raoul 61, 99
Blondel, Georges 14
Blondiaux, Loïc 9
Bonnefous, Édouard 108
Borden, Robert 46, 49, 71, 87, 91, 121, 123
Bouchard, Gérard 14

Bourassa, Henri 48, 49, 50, 55, 81, 87
Boutmy, Émile 9, 14
Brodeur, Louis-Philippe 116
Brown, Craig 47
Bruchési, Paul 113
Brunet, Manon 51, 54
Bryce, James 57, 58

C

Cabanel, Patrick 6
Carmichael, Archibald M. 122
Cartier, Jacques 110
Casgrain, Henri-Raymond 3, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 59, 115
Chambelland, Collette 7, 17
Chapais, Thomas 82
Chaput, Marcel 56
Charle, Christophe 12, 19
Chateaubriand (de), François-René 1, 35, 92
Christophe, Paul 12, 19, 81
Coats, Robert Hamilton 125, 126
Combes, Émile 18
Coussirat, Daniel 26
Couture, Claude 74

D

Dafoe, John Wesley 57, 58
 Dallemagne, Henry 47
 Damamme, Dominique 16
 Dandurand, Raoul 41, 81, 91, 104,
 112, 113, 114, 115, 116, 120
 Dansereau, Pierre 91, 93, 94
 Dard, Olivier 12
 Deffontaines, Pierre 100
 Delcassé, Théophile 29
 Demolins, Edmond 83
 Désy, Jean 116
 Dreyfus, Alfred 6
 Dubois, Marcel 8
 Dumont, Fernand 36, 73, 99
 Duplessis, Maurice 81, 88, 89, 108
 Durocher, René 60, 102

E

Elteren (van), Mel 12
 Ewart, T. S. 124

F

Fabre, Hector 10, 12, 47
 Fauteux, Ægidius 82
 Favre, Pierre 9, 79
 Fielding, William Stevens 28, 29
 Forsey, Eugene 95, 96
 Fumaroli, Marc 92

G

Garneau, Hector 91, 115, 116
 Garrigou, Alain 9
 George, Pierre 99
 George V 119
 Gervais, Raphaël 82, 84
 Gillet, Louis 26
 Goguel, François 8, 99, 108
 Gouin, Lomer 47, 83

Grant, Madison 57, 58
 Grant, William Lawson VII, 3, 57,
 58, 85, 110
 Grazia (de), Victoria 12
 Griesbach, William Antrobus 16
 Groulx, Lionel 90

H

Hamelin, Jean 41, 73, 99
 Hanotaux, Gabriel 10, 16, 41
 Hartog, François 2
 Hazard, Paul 88
 Heeren, Auguste 57
 Hilliker, John 46
 Hobson, J. A. 85
 Horn, Michiel 73
 Horne, Janet 17
 Hourticq, Louis 80
 Huret, Jules 13

I

Innis, Hugh 12, 105

J

Jaray, Gabriel-Louis 80
 Jouvenel (de), Bertrand 34
 Julien, Claude 100
 Juneau, Bernard 91

K

Kalaora, Bernard 17
 Kennedy, Sean 19

L

Lacroix, Jean-Michel 3
 Lacroix, Michel 88
 Laflamme, Joseph-Clovis-Kemner
 26, 117, 118
 Lageneste (de), Henri 90
 Lamb, William Kaye 125

Lamonde, Yvan 14, 26, 111
 Lanctôt, Gustave 120
 Langlois, Charles-Victor 8
 Latreille, André 6
 Laurendeau, André 14
 Laureys, Henri 91, 119, 120
 Laurier, Wilfrid 25, 28, 29, 30, 41, 43,
 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52,
 58, 63, 71, 80, 87, 112, 116
 Lemieux, Rodolphe 90, 116, 117
 Le Play, Frédéric 9, 10, 17
 Leroy-Beaulieu, Anatole 14
 Lévesque, Albert 5, 16
 Lincoln, Abraham 6, 57
 Linteau, Pierre-André 47, 60, 102
 Lionnet, Jean 82
 Lüsebrink, Hans-Jürgen 12

M

Mabilleau, Léopold 18
 Macdonald, John A. 75
 Mackenzie, Alexander 75
 Mackenzie King, William Lyon 87,
 91, 112, 121
 MacMillan, Margaret 107
 Magnan, Charles-Joseph 82
 Marchand, Félix-Gabriel 3, 112, 113
 Maurois, André 16
 Métin, Albert 51, 52, 59
 Miville Dechéne, François-Gilbert 3
 Monod, Gabriel 8
 Montesquieu, Charles 103
 Montigny (de), Louvigny 91
 Montminy, Jean-Paul 73, 99
 Mowat, Oliver 29
 Mun (de), Albert 9

N

Naylor, Robin Thomas 11, 62, 65
 Nouailhat, Yves-Henri 12

P

Papineau, Louis-Joseph 49
 Paquet, Gilles 39, 101
 Parent, Frédéric 18
 Pau, Paul 52
 Pie X 18
 Pinson, Guillaume 12
 Portes, Jacques 12, 29
 Poton, Didier 6
 Prévost, Philippe 88, 90
 Priestley, Gérald 88, 89
 Provencher, Jean 36
 Puaux, Gabriel 89
 Puaux-Siegfried, Julie 6

R

Rameau de Saint-Père, Edme 31,
 32, 59
 Rémond, René 10
 Resnick, Philip 11, 100, 102
 Rinfret, Fernand 83, 84, 85
 Rinfret, Thibaudeau 91
 Roberval, Jean-François de la Rocque
 de 110
 Rodier, Joseph-Alphonse 52
 Roger, Philippe 12
 Roure (du), René 26
 Roussel, Luc 88
 Rouvier, Maurice 18
 Rowell, Newton W. 123
 Roy, André 91
 Roy, Camille 82
 Roy, Philippe 91, 116
 Rumilly, Robert 91, 92, 94

S

Sabourin, Paul 18
 Saint-Jacques, Denis 83, 111
 Sanguin, André-Louis 9, 14, 60, 98,
 100, 103, 104, 105
 Savoye, Antoine 17
 Seager, Allen 73
 Seignobos, Charles 8, 52
 Sifton, Clifford 29
 Silcox, C. E. 123
 Simard, Sylvain 98
 Smith, George 123
 Soward, Frederick H. 124, 125
 Strauss, David 12

T

Thérenty, Marie-Ève 12
 Thiesse, Anne-Marie 103
 Thompson, John Herd 73
 Tocqueville (de), Alexis 1, 18, 81, 97,
 98, 99, 102
 Tournès, Ludovic 12
 Tourville (de), Henri 83
 Tremblay, Isidore 52
 Trépanier 18, 82, 83
 Trépanier, Lise 82
 Trépanier, Pierre 82

Trudeau, Pierre Elliott 95
 Tuck, Edward 16
 Turck, René 88, 89
 Turcotte, Edmond 91
 Turgeon, Adélarde 3
 Tweedsmuir 90, 122
 Tweedsmuir (Lord), John Buchan
 90, 122

V

Veilly, Maurice 100
 Veitl, Philippe 9
 Verville, Alphonse 23, 52
 Vidal de la Blache, Paul 8, 9, 15
 Vigeant, André 94
 Vigeant, Pierre 91, 92
 Villeneuve, Jean-Marie Rodrique
 119

W

Waldeck-Rousseau, René 18

Y

Yon, Armand 97, 98

Z

Zimmern, Alfred 17, 57, 59
 Zorgbibe, Charles 29
 Zunz, Olivier 12

Cultures québécoises

Titres parus

- Louis-Antoine Dessaulles, *Paris illuminé: le sombre exil. Lettres 1878-1895*. Texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin et Yvan Lamonde, 2019.
- Yvan Lamonde, *Emerson, Thoreau et Brownson au Québec. Éléments pour une comparaison des milieux intellectuels en Nouvelle-Angleterre et au Bas-Canada (1830-1860)*, 2018.
- François Labonté, *Robert Nelson dit le Diable. Face-à-face entre les Britanniques et les forces rebelles réfugiées aux États-Unis (1838-1839)*, 2017.
- Caroline Quesnel, *Rencontre de Jean Le Moynes, le mauvais contemporain*, 2017.
- Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord. De 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, 2016.
- Michel Lacroix, *L'invention du retour d'Europe. Réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle*, 2014.
- Georges Aubin et Yvan Lamonde, *Gustave Papineau, une tête forte méconnue*, 2014.
- Hans-Jürgen Lüsebrink, « Le livre aimé du peuple ». *Les almanachs québécois de 1777 à nos jours*, 2014.
- Martin Roy, *Une réforme dans la fidélité. La revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*, 2012.
- Jonathan Livernois, *Un moderne à rebours. Biographie intellectuelle et artistique de Pierre Vadeboncoeur*, 2012.
- Pierre-Gustave Joly de Lotbinière, *Voyage en Orient (1839-1840), journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*, présentation et mise en contexte par Jacques Desautels, texte du journal établi par Georges Aubin et Renée Blanchet, avec la collaboration de Jacques Desautels, 2011.
- Aurélio Ayala et Françoise Le Jeune, *Les rébellions canadiennes de 1837 et 1838 vues de Paris*, 2011.
- Marie-Pier Luneau, Jean-Dominique Mellot, Sophie Montreuil et Josée Vincent (dir.) en collaboration avec Fanie St-Laurent, *Passeurs d'histoire(s). Figures des relations France-Québec en histoire du livre*, 2010.
- Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, 2010.
- Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937. Un tournant culturel*, 2009.
- Marc-André Bernier et Claude La Charité, *Philippe Aubert de Gaspé mémorialiste*, 2009.
- Robert Vigneault, *Dialogue sur l'essai et la culture*, 2008.
- Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, 2007.

- Pierre Vadeboncoeur, *Une tradition d'emportement. Écrits (1945-1965)*, choix de textes et présentation par Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, 2007.
- Michèle Dagenais, *Faire et fuir la ville. Espaces publics de culture et de loisirs à Montréal et à Toronto aux XIX^e et XX^e siècles*, 2006.
- Yvan Lamonde et Didier Poton (dir.), *La Capricieuse (1855): poupe et proue. Les relations France-Québec (1760-1914)*, 2006.
- Damien-Claude Bélanger, Sophie Coupal et Michel Ducharme (dir.), *Les idées en mouvement : perspectives en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*, 2004.
- François Labonté, *Alias Anthony St. John. Les Patriotes canadiens aux États-Unis, décembre 1837-mai 1838*, 2004.

CULTURES QUÉBÉCOISES

dirigée par
Yvan Lamonde et Michel Lacroix



Le géographe et politologue André Siegfried est connu pour son ouvrage de 1927 sur les États-Unis et ses travaux pionniers d'analyse électorale. Ses études fouillées sur l'émergence du Canada et du Canada français modernes doivent être revisités. Outre la mise au jour des lettres inédites des interlocuteurs canadiens et québécois de l'intellectuel français, cet ouvrage restitue les linéaments d'une pensée complexe dont la réception canadienne se révèle attentive, mais ambivalente. De 1898 (date de son premier voyage au Canada) à 1947 (année où il rédige une préface pour la quatrième édition de son livre *Le Canada puissance internationale*), Siegfried ne cesse de s'intéresser à un pays en cours d'édification, à ses tensions externes et internes, à sa fragilité structurelle comme à ses promesses de développement.

Chercheur au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), GÉRARD FABRE étudie l'histoire des échanges culturels franco-canadiens et franco-québécois à partir de champs divers (revues, maisons d'édition, réseaux universitaires, productions littéraires). Il anime une anthologie électronique sur les récits de voyage (Canada, États-Unis, Europe), intégrée au site *Atlas historique du Québec*.

Illustrations

Couverture avant : André Siegfried dans l'entre-deux-guerres
Ville de Paris / Bibliothèque historique.

Couverture arrière : Le Canada en 1905
Ressources naturelles Canada



Histoire



Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com